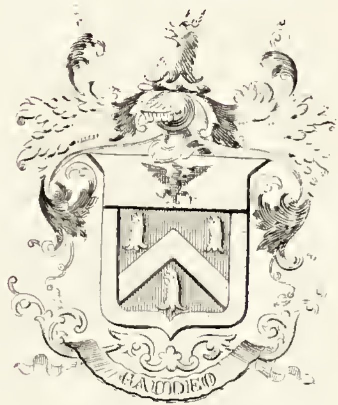


A LA HAYE,
Chez DETUNE, Libraire demeurant
dans le Harderſtraat.



MAPPEMONDE
GÉOGRAPHIQUE
ET
HISTORIQUE,

Donnant des premieres connoiſſances de Géographie, de l'Hiſtoire des Voyages, &c.

Ouvrage rédigé pour l'éducation,

PAR M. MACLOT, Aſſocié de l'Académie Royale des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Rouen.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez L'AUTEUR, rue St. André-des-Arts, preſque vis-à-vis la rue de l'Éperon, maiſon du Marchand Drapier.

Chez GUEFFIER & RUAULT, Libraires, rue de la Harpe, & chez DESNOS, auſſi Libraire, rue Saint-Jacques.

TABLE

Des Sections & des Paragraphes qui divisent le second volume.

PREMIERE SECTION.

II. SECTION.

III. SECTION.

IV. SECTION.

V. SECTION.

VI. SECTION,

Contenant un mélange de fragmens historiques, de remarques sur quelques-uns des Peuples que les voyages nous

SUPPLÉMENT.

Fin de la Table du ſecond Volume.

FAUTES A CORRIGER.

Page 8, lignes 20 & 21, *lisez* le Ciel & l'eau.

Page 10, ligne 7, *lisez* Valladolid.

Page 20, ligne 7, *lisez* considérables, au lieu de convenables.

Page 59, ligne 18, *lisez* 1767.

Page 183, *lisez* entiérement déchargés.



MAPPEMONDE GÉOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE.

PREMIERE SECTION.

§. I. *Invention de l'aiguille aimantée.*

L'AIMANT attire le fer, & en eſt attiré. La connoiſſance de cette propriété de l'Aimant eſt très-ancienne en Europe; mais il a une autre propriété importante, qui n'a été remarquée que vers le commencement du douzieme ſiecle. On obſerva que l'Aimant, ſuſpendu ou nageant ſur l'eau par le moyen d'un liége, tourne toujours un même côté vers le

nord. Cela donna l'idée de rechercher si le fer frotté à l'Aimant, n'auroit pas la même propriété. On reconnut qu'une aiguille frottée par un de ses bouts, au côté de l'Aimant qui regarde le nord, & par l'autre bout au côté qui regarde le sud, prenoit d'elle-même sa direction, de maniere que le bout qui avoit frotté au côté du sud de l'Aimant, regardoit le point du nord, & que le bout qui avoit frotté au côté du nord, regardoit le point du sud.

On donna aux premieres aiguilles aimantées le nom de *Marinettes*. Dès le douzieme siecle, on en fit usage pour s'orienter sur mer.

§. II. *Invention du pivot sur lequel pose l'aiguille aimantée, de la Rose des vents adaptée à ce pivot, & de la Boîte qui renferme le tout.*

Dans les premiers tems, on posoit l'aiguille aimantée ou Marinette sur de la paille ou sur du liége à la surface de l'eau. On s'apperçoit du dérangement qu'y causoit le mouvement du Vaif-

ſeau. Dès-lors on la poſa ſur une pointe où elle pût balancer librement.

On imagina enſuite, dans le quatorzieme ſiecle, de faire porter le pivot ſur le centre d'un cercle de carton, où des lignes tracées du centre à la circonférence, ſervirent à déſigner les lignes du nord, du ſud, de l'eſt, de l'oueſt, &c.

On partagea cette circonférence en trois cent ſoixante degrés pour avoir des déſignations plus préciſes des différents points de la circonférence terreſtre qui borne notre vue, lorſqu'aucun objet élevé ne l'empêche de s'étendre circulairement.

On appelle *Vent de nord*, celui qui ſouffle dans la direction de la ligne du nord; *Vent de ſud*, celui qui ſouffle dans la direction de la ligne du ſud, & ainſi des autres.

Il eſt important ſur mer de bien connoître la direction du vent. Le cercle adapté au pivot ſur lequel poſe l'aiguille aimantée, ſert à cette indication, & delà eſt appellé *Roſe des vents*.

L'aiguille aimantée, ſon pivot & la

rose des vents sont enfermés dans une petite boîte que les Italiens appellent *Bossola*. Delà dérive le nom de *Boussole* que nous donnons à la totalité de l'instrument qui sert à s'orienter : on l'appelle aussi *Compas de mer*.

Il est à remarquer que l'usage général est de terminer en fleur-de-lys le bout de l'aiguille aimantée qui doit regarder le nord.

§. III. *Prétentions de diverses Nations sur l'invention de la Boussole.*

Les François prétendent que les premieres aiguilles aimantées ont été faites en France, & qu'ils sont les premiers qui s'en soient servis dans la navigation. Ils alléguent l'usage où sont toutes les Nations de marquer le nord par une fleur-de-lys ; ce qu'ils disent s'être d'abord pratiqué par imitation de leur Marinette.

Les Italiens prétendent à l'invention de la boîte.

Les Anglois disent que c'est d'eux qu'on tient la façon de suspendre cette

boîte dans le Vaiſſeau, & que ce ſont eux qui ont donné à la Bouſſole le nom de Compas de mer.

§. IV. *Premieres découvertes qui ont ſuivi l'invention de la Bouſſole.*

On paſſa les limites de la navigation ordinaire, & on oſa perdre la terre de vue. Les Canaries furent découvertes par des Eſpagnols. Des Flamands pouſſerent juſqu'aux Açores, & découvrirent pluſieurs de ces Iſles, dont les Portugais acheverent la découverte peu de tems après en 1449.

La navigation aux Açores étoit un acheminement vers l'Amérique, que Chriſtophe Colomb découvrit environ quarante-cinq ans après la découverte des Açores par les Portugais.

C'eſt aux Portugais qu'on doit la connoiſſance de l'Océan méridional ou mer de Guinée, & la facilité dont on jouit aujourd'hui d'aller dans toutes les contrées de l'Orient, en gagnant la pointe méridionale de l'Afrique, & doublant le Cap de Bonne-Eſpérance.

D'abord ils coururent avec deux Vaiſſeaux le long des côtes de la Barbarie, juſqu'à celles du Sara, & ne paſſerent pas le Cap Bojador.

Ceux qui partirent pour une ſeconde campagne, eurent ordre de doubler le Cap Bojador, & de ſuivre la côte juſqu'à la ligne équinoxiale. Une tempête les ſurprit avant qu'ils euſſent gagné la côte d'Afrique, & les jetta dans une Iſle, qu'ils trouverent habitée par un Peuple preſque ſauvage : c'étoit le jour de la Touſſaint; ils donnerent à l'Iſle le nom de *Port-Saint*, & retournerent en Portugal.

Les mêmes Portugais repartent & regagnent l'Iſle de Port-Saint pour la conquérir : ils continuent leur navigation, & découvrent une autre Iſle qui étoit toute couverte de bois : ils lui donnent le nom de *Madere*.

Ce fut en 1433 qu'un nommé *Gilianès* doubla le Cap Bojador. Aucun Navigateur n'avoit juſques-là oſé paſſer outre : il le doubla avec une barque.

Les découvertes depuis le Cap Bojador juſqu'au Sénégal, occupent environ

douze ans. On paſſe le Sénégal, & on découvre le Cap-Verd en 1446.

En 1449, les Açores & les Iſles du Cap-Verd ſont découvertes.

Trente-ſept ou trente-huit ans s'écoulent encore, avant que les Portugais parviennent à doubler le Cap de Bonne-Eſpérance. *Vaſco de Gama* eſt celui qui a la gloire de vaincre cette derniere difficulté. Il découvre la côte orientale d'Afrique, traverſe la mer des Indes, & arrive au Royaume de Calicut, ſur la côte occidentale de l'Inde en deçà du Gange.

Diverſes nations de l'Europe ſuivent les traces des Portugais. Les découvertes dans la mer des Indes ſe multiplient, en ſorte qu'on parvient à connoître toutes les Iſles dont cette mer eſt remplie, ainſi que celles qui ſe trouvent dans l'Océan méridional ou mer de Guinée.

§. V. *Erreur où l'on étoit dans le quinzieme ſiecle, touchant les limites de l'Aſie.*

On croyoit que l'extrêmité orientale de notre Continent n'étoit ſéparée que

par l'Océan de la partie occidentale, & que l'Aſie s'avançoit vers *l'eſt* beaucoup plus qu'elle ne fait réellement. Chriſtophe Colomb étoit lui-même dans cette erreur commune : il avoit en vue la recherche des parties orientales de l'Aſie, lorſqu'il découvrit l'Amérique.

§. VI. *Premieres découvertes en Amérique.*

Colomb, après s'être inutilement adreſſé à la République de Gênes & à la Cour de Portugal, pour l'exécution de ſon projet de découvertes, va propoſer ſes vues en Eſpagne où régnoient Ferdinand V & ſa femme Iſabelle de Caſtille. Il obtient trois Caravelles ou petits Vaiſſeaux, avec leſquels il entreprend de traverſer tout l'Océan.

Les gens de ſon équipage, ennuyés de ne voir pendant long-tems que la terre & l'eau, ſans ſçavoir où ils alloient, veulent le jetter dans la mer : Colomb les appaiſe, en leur diſant qu'il conſent à tout ſouffrir, ſi dans trois jours la terre n'eſt pas apperçue. Le troiſieme jour on apperçoit effectivement la terre : c'étoit l'Iſle de Guanahani, l'une des Lucayes :

on y descend pour en prendre possession. Une seconde, une troisieme, une quatrieme Isle sont découvertes. On aborde à la grande Isle de Cuba, que Colomb prend d'abord pour une partie de notre Continent : il gagne la pointe orientale de cette Isle, & traverse en vingt-quatre heures le Détroit qui la sépare de celle *d'Haïti*, à laquelle il donne le nom *d'Espagnole* : c'est celle que l'on connoît aujourd'hui sous le nom de *Saint-Domingue.*

Christophe Colomb fait quatre fois le voyage d'Espagne en Amérique. Dans le second, il fait le tour de Cuba, qu'il n'avoit pas cru être une Isle, & découvre en même tems la *Jamaïque.* D'autres Isles sont découvertes dans le cours de ce second voyage, & reçoivent différens noms : une est appellée *Guadeloupe*; une autre est appellée *Saint-Christophe*, en l'honneur du Patron de Colomb. L'Isle *Boriquen* découverte le jour de S. Jean-Baptiste, est appellée du nom de ce Saint : on lui donne dans la suite celui de *Porto-Ricco.*

Dans son troisieme voyage, Colomb découvre l'Isle de la *Trinité* : il en fait le tour & voit la *Terre-Ferme.* A 5

C'eſt dans ſon quatrieme voyage qu'il découvre la *Martinique*, *Porto-Bello*, &c.

Ces quatre voyages ſe firent dans l'eſpace de dix ans, depuis 1492, juſqu'en 1502.

Colomb mourut à Vallolid en 1505.

§. VII. *Lignes de marcation & de démarcation.*

Les découvertes que fit Colomb dans ſon premier voyage, donnerent lieu à des conteſtations entre les Eſpagnols & les Portugais. Le Pape Alexandre VI juge du différend, accorde aux Eſpagnols toutes les Iſles que l'on découvriroit vers l'occident, à cent lieues au-delà des Açores, & marque en cet endroit une ligne ſur la Mappemonde, accordant aux Portugais tout ce qui avoit été découvert & reſtoit à découvrir à l'orient de cette ligne qui fut appellée *Ligne de marcation*.

Les Portugais, mécontens de ce partage, après de vives diſputes, conviennent avec les Eſpagnols d'une autre ligne plus à l'occident: cette ſeconde ligne eſt appellée *Ligne de démarcation*.

§. VIII. *Du nom d'Amérique.*

Un Navigateur nommé *Americ Veſpuce*, qui étoit de Florence, s'embarque ſur un Vaiſſeau d'Eſpagne, & dirige ſa route vers les Pays nouvellement découverts : il s'attribue la premiere découverte du Pays de Terre-Ferme que Colomb avoit vu avant lui. C'eſt relativement à cette fauſſe prétention que le nom d'Amérique eſt donné dans la ſuite, tant au Continent qu'aux Iſles qui s'y rapportent.

§. IX. *Ordre ſelon lequel les découvertes en Amérique ſe ſont ſuivies depuis la mort de Chriſtophe Colomb.*

Pendant les ſix premieres années, les Eſpagnols s'occuperent à former divers établiſſemens dans les Pays déjà découverts. L'Iſle de Cuba n'étoit point encore en leur pouvoir : en 1511, ils en font la conquête. L'année ſuivante, la Floride eſt découverte. On ne connoiſſoit point encore la mer du Sud : *Balboa* la découvre. La conquête de Cuba conduit à celle de la Nouvelle-Eſpagne : on découvre

de suite la mer Vermeille, la Californie & le nouveau Mexique.

Les conquêtes du Pérou & du Chili sont une suite de la connoissance que l'on a acquise de la mer du Sud : on parvient à connoître les pays qui s'étendent de l'un & de l'autre côté du fleuve des Amazones, en descendant ce fleuve depuis Quito jusqu'à son embouchure.

Tout cela se passe dans l'intervalle de 1530 à 1540. Déjà l'on connoissoit le Paraguai. Les Portugais pendant ce tems-là forment des établissemens dans le Bresil qu'ils avoient découvert en 1500. D'un autre côté, les François & les Anglois travaillent à se rendre maîtres des meilleurs Pays de l'Amérique septentrionale ; mais leurs établissemens ne commencent à se former que vers la fin du même siecle.

§ X. *Premieres Colonies Françoises dans l'Amérique septentrionale. Mauvais succès de ces Colonies.*

En 1562, Jean Ribaud range les Antilles & la Floride : il établit ici une

Colonie, qu'il laisse munie de toutes sortes de provisions, & repasse en France pour obtenir d'autres secours. Ces secours ne viennent pas, & la Colonie tombe dans la plus affreuse indigence. Les Colons prennent le parti de construire une barque de leur mieux, pour revenir; mais leurs vivres sont en si petite quantité, qu'ils ne peuvent les mener bien loin. Ils se voient réduits à toute extrémité; un d'eux est obligé de perdre la vie, pour servir d'aliment aux autres, qui seroient néanmoins tous péris, s'ils n'eussent été apperçus par un Vaisseau Anglois, qui les reçut & les mena en Angleterre.

En 1564, Laudonniere part pour former une nouvelle Colonie, & l'établit aussi dans la Floride. Quelques-uns de ceux de cette Colonie ont envie d'aller piller les Isles appartenantes aux Espagnols : aucunes défenses ne peuvent les arrêter; ils se mettent en mer avec une petite barque, parcourent les Antilles, font quelque butin, & reviennent à la Floride. Quatre des plus mutins sont pendus par l'ordre de Laudonniere. Cette seconde Colonie éprouve les mêmes désastres que celle de Ribaud : faute

de vivres, il faut qu'elle parte, & tout ſe diſpoſe pour cet effet. Comme on va pour ſe mettre en mer, on apperçoit quatre voiles; la crainte s'empare des Colons : premierement, ils étoient ſur des Terres dont les Eſpagnols pouvoient ſe regarder comme maîtres, en ayant fait la premiére découverte ; en ſecond lieu, ils avoient été les attaquer chez eux : c'étoit aſſez pour croire qu'ils venoient ſe venger; mais il n'étoit rien de cela : c'étoient des Anglois, qui, touchés du triſte état de la Colonie, lui apportoient des vivres, & tous les ſecours qui dépendoient d'eux. Il y avoit un fort conſtruit, la démolition venoit de s'en faire, & l'on alloit s'embarquer: quatre autres voiles paroiſſent; c'étoit Ribaud, dont la Colonie étoit refugiée chez les Anglois. Les ſecours qu'il apportoit, ſervirent à celle de Laudonniere. On étoit à délibérer pour faire décharger les vivres & les munitions, lorſqu'on apperçut ſix gros Vaiſſeaux qui venoient mouiller à la même rade que les Vaiſſeaux François : c'étoit pour cette fois des Eſpagnols ; ils s'annoncerent d'abord comme amis; mais les témoignages n'en furent pas de longue durée. Une guerre

ſanglante s'allume entre les deux Nations. Ribaud, ainſi que les Soldats & Matelots qui étoient venus avec lui, ont le malheur d'être faits priſonniers : leur fin fut malheureuſe : les Eſpagnols uſant d'une vengeance outrée, en pendirent pluſieurs, au dos deſquels ils attacherent des écriteaux, avec cette inſcription : *Nous n'avons point fait pendre ceux-ci comme François, mais comme Huguenots, ennemis de la foi.* Cette inſulte faite à la Nation Françoiſe, ne tarde pas à être vengée par d'autres François, qui ſe tranſportent au même lieu, ayant à leur tête le Chevalier Dominique de Gourgue, Gentilhomme Gaſcon. Les Eſpagnols ont coutume de faire une méridienne, (dormir après midi) : on ſaiſit cet inſtant pour les attaquer. Le carnage qui s'en fait eſt des plus violents : quelques-uns échappent au fer des victorieux, mais le gibet ne peut leur échapper : *Nous pendons ceux-ci, non comme Eſpagnols, mais comme Corſaires & écumeurs de mer :* telle eſt l'inſcription dont par repréſailles on les fait porteurs.



§. XI. *Colonie Françoiſe malheureuſe à l'Isle de Sable.*

Il y a au midi de l'Iſle Royale, voiſine de l'Acadie, une petite Iſle nommée *l'Iſle de Sable*. Une Colonie y fut conduite en 1598 : il n'y avoit dans cette Iſle, ni bois, ni pierres propres à bâtir. Il fallut que les Colons ſe logeaſſent comme les renards, dans des trous creuſés en terre. Le poiſſon dont ils avoient une pêche abondante étoit leur ſeule nourriture : ils ſe faiſoient des habits de peaux de loups marins, dont ils conſervoient l'huile pour divers uſages. Sept ans ſe paſſerent ainſi, pendant leſquels ils vécurent comme abandonnés du reſte du genre humain. Enfin, le Parlement de Rouen rendit un Arrêt qui enjoignit de les aller reprendre & de les paſſer en Europe; ce qui fut fait.

§. XII. *Premier établiſſement de François ſur le fleuve Saint-Laurent.*

L'endroit où ſe fit cet établiſſement étoit en deçà de Quebec, ſur la rive droite en remontant : il s'appelloit Ta-

douſſac : c'étoit le plus déſagréable de tout le pays, par le froid extrême qu'il y faiſoit, par la ſtérilité du terrein, & par ſa ſituation affreuſe, étant hériſſé de montagnes & de rochers. On y conſtruiſit une eſpece de cabane longue de quatre toiſes, & large de trois, où on laiſſa ſeize hommes avec quelques proviſions : les Chefs revinrent en France. Le chagrin & les maladies réduiſirent bientôt les Colons à de grandes extrêmités. Les Sauvages en eurent pitié & les retirerent chez eux : ils moururent néanmoins preſque tous, tant de miſere que d'ennui.

§. XIII. *Navigation de Champlain ſur le fleuve St. Laurent.*

On fait partir de France un nouvel équipage qui remonte le fleuve juſqu'à un endroit appellé le Saut de St. Louis. Champlain, l'un des Chefs de l'équipage, ſe détache & remonte encore au-delà : il voit par lui-même, il interroge des Sauvages, & forme un diſcours avec une carte. De retour en France, il préſente ſa carte & ſon diſcours à Henri IV, qui eſt ſatisfait des découvertes.

§. XIV. *Colonie Françoiſe, fondée à l'Acadie.*

Cette Colonie, d'abord connue ſous le nom de *Port-Royal*, eſt aujourd'hui appellée *Annapolis*, étant venue au pouvoir des Anglois qui lui ont donné le nom de leur Reine Anne, qui régnoit au commencement de ce ſiecle.

§. XV. *Colonie conduite par Champlain dans le Canada.*

Champlain remonte le fleuve Saint-Laurent; il trouve un lieu convenable, & commence à y bâtir & défricher : voilà l'origine de la Ville de Québec, capitale du Canada. Il repaſſe en France, & bientôt il retourne, avec pluſieurs Artiſans, dans ſa Colonie, qu'il trouve en fort bon état. On découvre de plus en plus dans ce vaſte Pays, & l'on bâtit en certains lieux, des forts pour ſervir de retraite à ceux qui alloient trafiquer avec les Sauvages.

§. XVI. *Découverte de la Louiſiane en* 1683.

M. Robert Cavelier de la Salle, étoit pourvu d'un Gouvernement par-

ticulier dans le Canada, ſous les ordres de M. le Comte de Frontenac, qui en étoit Gouverneur général. On lui eſt redevable, ainſi qu'au Pere Hennepin, Miſſionnaire Récollet, de la connoiſſance de la Louiſiane, dont le ſecond a fait une deſcription, jointe à la relation de ſon voyage. « Nous avons, » dit-il, dans ſon Epître dédicatoire à » Louis XIV, donné le nom de Louiſiane » à cette grande découverte, étant » perſuadés que votre Majeſté ne déſap- » prouveroit pas qu'une partie de la » Terre, arroſée d'un fleuve de plus » de huit cents lieues, & beaucoup » plus grande que l'Europe, que nous » pouvons appeller les délices de l'Amé- » rique, & qui eſt capable de former » un grand Empire, fût dorénavant » connue ſous l'auguſte nom de Louis.

Le fleuve dont parle ici le Miſſionnaire, s'appelle le *Miſſiſſipi* : il coule à peu près du ſeptentrion au midi, & ſe jette dans le Golfe du Mexique : il reçoit pluſieurs grandes rivieres, telles, entr'autres, que le *Miſſouri*.

Les *Iſlinois* ſont un Peuple du Canada. La riviere qui arroſe leur Pays, ſe jette

dans le Miſſiſſipi, à peu près à l'oppoſite de l'embouchure du Miſſouri.

M. de la Salle, d'après les lumieres qu'il avoit tirées des Sauvages de diverſes Nations, étoit depuis long-tems perſuadé que l'on pouvoit faire des établiſſemens convenables du côté du ſud. Après avoir remonté le fleuve Saint-Laurent, & traverſé pluſieurs lacs, il navigea ſur la riviere des Iſlinois. Arrivé à ſon embouchure, il continua de deſcendre jusqu'à celle du Miſſiſſipi : il reprit enſuite le chemin qu'il venoit de ſuivre, & retourna en Canada.

Malheureuſement il ne s'étoit pas attaché à bien reconnoître l'embouchure du Miſſiſſipi, ce qui lui fut fatal dans une ſeconde entrepriſe : il la chercha long-tems, & il en étoit éloigné de cent lieues à l'oueſt, lorſqu'il prit pour elle une Baye, auprès de laquelle il fut obligé de débarquer tout ſon monde, qui ne pouvoit plus tenir la mer. On ſouffrit beaucoup pendant tout le ſéjour qu'on y fit; & lorſque M. de la Salle, après bien des fatigues, eut retrouvé l'embouchure du fleuve, ſon monde étoit réduit à ſi peu de choſe, qu'il ne fut pas poſſible de faire là d'éta-

bliſſement. Il n'y avoit guere que trente perſonnes à la Baye en queſtion : de ce nombre étoient deux ſcélérats, qui aſſaſſinerent indignement leur Chef ; ils furent eux-mêmes expédiés par deux autres ſcélérats, avec qui ils avoient refuſé de partager la dépouille du mort.

M. de la Salle ayant fait une fin ſi triſte, la Colonie ſe diviſa bientôt : quelques-uns prirent le chemin des Iſlinois, & les autres furent enlevés par les Eſpagnols.

Sept à huit ans après la mort de M. de la Salle, un Gentilhomme Canadien, nommé M. d'Iberville, acheva de reconnoître les bords du Miſſiſſipi, & en 1717, les François y bâtirent une Ville, qui eſt la *Nouvelle-Orléans.*

§. XVII. *Rencontre des François & des Anglois à l'Isle Saint-Chriſtophe.*

Les François & les Anglois avoient, chacun de leur côté, formé le deſſein de ſe rendre maîtres de quelques-unes des petites Antilles. Les Anglois en vouloient d'abord à l'Iſle St. Chriſtophe:

c'étoit aussi l'Isle Saint-Christophe que les François s'étoient proposés d'attaquer la premiere : les Vaisseaux de l'une & l'autre Nation y arriverent en même temps. Il resta dans l'Isle une Colonie de François & une Colonie d'Anglois. Les Chefs retournerent en Europe.

Les Espagnols viennent attaquer les nouveaux Colons : ceux-ci, malgré l'union de leurs forces, succombent, & laissent la victoire à leurs adversaires.

§. XVIII. *Retraite des François & leur retour à Saint-Christophe.*

Les François ne veulent point demeurer à la merci des Espagnols : ils se réfugient par-tout où ils peuvent. Les Anglois avoient ménagé un accommodement avec l'ennemi, & voyant les François dehors, ils ne se pressoient pas de sortir. Les François cependant, après avoir vécu quelques tems fort misérables dans diverses Isles, comparent leur situation avec celle dont ils jouissoient à Saint-Christophe : ils retournent s'y établir : la fortune les y favorise,

de maniere qu'ils ſe trouvent dans la ſuite plus à leur aiſe qu'ils n'étoient avant leur déſaſtre.

§. XIX. *Isles peuplées par les Anglois & les François.*

Les Anglois de Saint-Chriſtophe avoient étendu leur Colonie dans pluſieurs Iſles. Les François parvinrent à en faire autant, & peuplerent la Martinique. La Guadeloupe venoit de l'être par une Colonie arrivée de France.

§. XX. *Colonie Françoiſe de Saint-Domingue.*

Une Iſle, nommée *la Tortue*, que Colomb découvrit dans ſon premier voyage, étoit l'aſyle de gens raſſemblés de diverſes Nations, & connus en général ſous le nom de *Flibuſtiers*. Des François paſſerent dans cette Iſle, & parvinrent à s'y rendre ſeuls Maîtres. La Cour leur donne des Gouverneurs ; en ſorte que la Colonie, devenue conſidérable, abandonna l'Iſle de la Tortue, pour aller occuper la partie Occidentale de celle de Saint-Domingue, qui ſe trouve ainſi partagée entre les François & les Eſpagnols.

§. XXI. *De la France équinoxiale. Premiers établissemens tentés à Cayenne.*

Les François possédent l'Isle Cayenne, avec un district dans le continent, d'environ trois cent vingt lieues de tour; le tout ensemble, est ce que l'on nomme la France équinoxiale.

Le premier établissement, tenté à Cayenne, par Poncet de Bretigni, eut un mauvais succès. En 1652, une Compagnie, formée sous le nom de Compagnie de la France équinoxiale, fit partir six cents hommes pour cette Isle. L'embarquement se fit à Paris le 18 Mai devant les Tuileries. L'Abbé de Marivaux, Docteur de Sorbonne, qui partoit en qualité de Directeur Général, & qui avoit été l'ame de l'entreprise, tomba dans la riviere devant la porte de la Conférence, & il n'y eut aucun moyen de le réchapper. Le Commandant de la flotte fut poignardé dans une sédition qui s'éleva sur la route. Il s'en éleva même plus d'une; de sorte que la Colonie périt en partie par les accidents, & en partie par les exécutions qu'on fut obligé de faire. D'autres établissemens tentés depuis n'ont pas eu un succès favorable.

II. SECTION.

II. SECTION.

§. I. *De diverses Navigations dans les Mers septentrionales.*

Les Anglois & les Hollandois ont plusieurs fois tenté d'aller à la Chine & au Japon, par les mers qui baignent les parties septentrionales de l'Europe & de l'Asie; mais ces entreprises n'ont eu d'autre succès que de faire périr plusieurs hommes. Les Anglois, ainsi que les Danois, n'ont pas été plus heureux dans les recherches qu'ils ont faites, pour trouver au nord de l'Amérique, une communication entre la mer du Nord & la mer du Sud. Divers Navigateurs, tels que Davis, Baffin & Hudson, ont laissé leurs noms aux plages qu'ils ont parcourues : c'est à peu près le seul fruit qu'ils en ont retiré.

Observons que dès le commencement du seizieme siecle, & antérieurement aux navigations des Anglois & des Danois, dans les mers septentrionales de l'Amérique, les Portugais avoient

fait des tentatives ponr trouver, par ces mers, une route qui les conduisît aux Moluques : elles ont procuré la premiere connoiſſance qu'on ait eu du *Labrador.*

Les Ruſſes ſe ſont beaucoup appliqués, dans le ſiecle dernier, & dans le ſiecle actuel, à connoître, en navigeant ſur la Mer glaciale, les côtes de la Sibérie, au nord & à l'eſt, ainſi que les embouchures des divers fleuves, qui, coulant du ſud au nord, dans cette vaſte contrée, portent leurs eaux dans la Mer glaciale. On leur doit la connoiſſance du Kamtchatka; les navigations qu'ils ont faites à l'eſt de la Sibérie & du Kamtchatka en 1728, 1731, 1741, &c. nous aſſurent qu'il y a au nord de la Californie, des terres fort avancées vers l'oueſt : les dernieres navigations ſur-tout, ſavoir, celles faites en 1764, conſtatent l'exiſtence du Détroit du nord, dans lequel les Ruſſes ſont entrés en navigeant, du nord au ſud, après avoir rangé les côtes de la Sibérie, à l'eſt de la riviere de *Kowima* ou *Kolima*, ſelon quelques-uns: ils y ont été rencontrés par d'autres Ruſſes venant du Kamtchatka, & qui navigeoient du ſud au nord.

§. II. *Séjour malheureux des Hollandois à la nouvelle Zemle, en 1596.*

Guillaume Barrentz avoit fait, sans succès, deux voyages, pour tâcher de pénétrer au-delà du Vaigats, & découvrir une nouvelle route qui conduisît au Japon. Des Anglois avoient inutilement tenté le même passage en 1553, 1556 & 1580.

Barrentz, dans un troisieme voyage qu'il entreprit, au lieu de prendre sa route par le détroit, dirigea vers les côtes septentrionales de la nouvelle Zemle : il ne trouva que des glaces dans toutes ces plages. Il parvint jusqu'au soixante-seizieme degré de latitude, où les glaces ne lui permirent pas de pousser plus loin, & briserent enfin son Vaisseau. Lui & tout son équipage s'étant sauvés avec leurs chaloupes, ils furent obligés de passer l'hiver sur la côte de la nouvelle Zemle. Là ils se virent réduits à la derniere extrémité, & souffrirent un froid excessif. Ils eurent une nuit continue de trois mois : dès qu'elle cessa, & que les

premiers rayons du ſoleil commencerent à reparoître, on vit les oiſeaux & les renards ſortir de leurs retraites : on leur tendit des piéges, & l'on en prit beaucoup. Le renard fut ſalutaire aux Hollandois, en les guériſſant du ſcorbut qui leur étoit ſurvenu. Auparavant, ils n'avoient pu vivre que de chair d'ours, qui leur avoit paru aſſez agréable, & paſſablement ſaine; cependant les corps de ceux qui mangerent du foie de cet animal, ſe pelerent. A l'égard du froid qu'il leur fallut endurer, il étoit ſi violent, qu'ils en devinrent tout ulcérés : les liqueurs les plus fortes ſe gelerent; leurs montres s'arrêterent; tout devint glace, même auprès du feu. Dans cette extrémité, ils ſe bâtirent des Hutes le mieux qu'ils purent, & ils en fermerent les ouvertures avec des peaux d'animaux. Le printems d'après, ils réſolurent de paſſer avec deux chaloupes à Kola en Laponie; Barrentz mourut avant qu'ils y arrivaſſent.

§. III. *Du Spitzberg.*

Ceux de nos Navigateurs qui ont ſéjourné au Spitzberg, n'y ont trouvé d'autres Habitans que des rennes, des

ours blancs, des renards, &c. La dénomination de Spitzberg eſt fondée ſur la nature même du Pays, qui eſt couvert de montagnes, & dont les ſommets ſe terminent en pointes.

§. IV. *Isle de Cherri, entre le Spitzberg & le Cap-Nord.*

Les Hollandois, en navigeant pour la nouvelle Zemle, ſous la conduite de Guillaume Barrentz, aborderent à cette Iſle, qu'ils nommerent *Beeren*, à cauſe des ours qu'ils y virent ; mais les Anglois lui ont donné depuis le nom de *Cherri*. Elle eſt remarquable par la quantité de bœufs marins qui ſe trouvent autour de ſes côtes. Ces animaux ſe nourriſſent de poiſſons & d'herbes ; ils ſe repoſent aſſez ſouvent à terre, & choiſiſſent les endroits élevés & eſcarpés : ils vont toujours en troupes ; il y en a un qui fait ſentinelle, & avertit du danger : alors les autres mettent leurs pieds de derriere ſous les défenſes qu'ils portent à chaque côté de la mâchoire, & ſe roulent ainſi dans la mer : on ne peut les tuer qu'à coups de canons ou de javelines ; le plomb

lâché contre eux avec le fusil, ne leur fait aucun mal ; les lances ne peuvent les percer.

§. V. *Du Groenland.*

Les Peuples du nord de l'Europe, ont eu connoissance du Groenland, dès la fin du dixieme siecle. Les Rois de Norvége y ont eu des Colonies jusqu'en 1379. Les Norvégiens y navigerent, & furent en relation avec les Peuples de ce Pays. Cette navigation fut interrompue pendant près de deux siecles & demi. On perdit la connoissance du Groenland : sa partie méridionale qui s'étend le long du détroit de Davis, a été découverte sur la fin du seizieme siecle. Dans le cours du dix-septieme, les côtes septentrionales ont été rangées par des Hollandois, jusques passé la latitude de quatre-vingts degrés. Cette partie septentrionale s'appelle le vieux Groenland : l'autre partie a le nom de nouveau Groenland.

La pêche de la Baleine, qui se faisoit anciennement sur les côtes de l'Isle de *Jean de Mayen*, se fait aujourd'hui sur celles du Groenland &

du Spitzberg, par les Anglois, les Danois, les Hollandois & les François.

Des Anglois, qui passerent au Groenland l'hiver de 1630, y éprouverent une nuit de quatre mois. D'autres Anglois y passerent l'hiver de 1633, & éprouverent la même chose. Il y en eut encore d'autres qui y passerent l'hiver de 1634, & périrent : ils laisserent par écrit, que le soleil étoit disparu le 10 Octobre, & que le 14 Février de l'année suivante il reparut à l'horison.

§. VI. *Rapports contenus dans les écrits de voyages, touchant les progrès des Anglois & des Hollandois vers le Pôle arctique.*

Un Capitaine Anglois, nommé Goulden, rapporta au Roi d'Angleterre, Charles second, que, navigeant dans les mers, au nord de l'Europe, il fit voile en compagnie de deux Vaisseaux Hollandois, à l'est de l'Isle d'*Edge*, voisine du Spitzberg; que les Hollandois ne trouvant point de baleines sur cette côte, résolurent d'aller plus au nord;

qu'au bout de quinze jours, ils vinrent le rejoindre, & lui dirent qu'ils avoient été jusqu'au quatre-vingt-neuvieme degré de latitude, & que là ils n'avoient point trouvé de glaces, mais une mer libre, ouverte, & fort profonde. D'autres Hollandois ont assuré avoir été jusqu'au Pôle même.

Les Anglois ont navigé jusqu'à la hauteur de quatre-vingt-deux degrés, & donné le nom de *Purchas* à une pointe de terre qu'ils ont trouvée à cette hauteur.

§. VII. *Sommaire touchant la recherche faite par les Anglois, d'un passage à la mer du Sud, par le nord de l'Amérique.*

Martin Frobisher fut le premier qui eut l'idée de cette recherche. On lui fournit deux petits bâtimens & des hommes. Ils partent de Londres le 7 Juin 1576 : le 24, ils sont à la vue des Isles de Fero : le 11 du mois suivant, ils voient l'Islande, où ils ne peuvent arriver à cause des glaces qui bordoient les côtes. En continuant la navigation, on apperçoit une terre

élevée : on lui donne le nom de Promontoire-Elizabeth, en l'honneur de la Reine Elizabeth, qui occupoit alors le Trône d'Angleterre. Le nord de cette Terre fut côtoyé : on découvre un enfoncement de mer ; les glaces, les vents contraires, empêchent qu'on ne s'assure si c'est un Détroit. Frobisher quitte ces parages, regagne les Orcades, & se rend en Angleterre. Deux autres voyages qu'on lui fait entreprendre, n'ont pas un meilleur succès, relativement au passage qu'il s'agissoit de trouver. Dans le second, il fait rencontre d'un Détroit au midi du Groenland. Les Peuples qu'il trouve sur ce Détroit, étoient extrêmement sauvages : il n'y eut pas moyen de communiquer avec eux. Le troisieme voyage fut fort malheureux : Frobisher, entraîné par les courans, manque d'abord son Détroit, puis y est ramené. Ses Vaisseaux, maltraités & dispersés par les glaces, ne parviennent à se rejoindre qu'avec des peines infinies. La découverte de quelques Bayes, de quelques Isles, & du Détroit dont on vient de parler, auquel Frobisher donna son nom, fut le fruit de ces trois voyages.

Davis eut ordre, ſix ans après le dernier voyage de Frobisher, de reprendre la même route : on lui donna deux petits Vaiſſeaux ; il nomma le premier Pays où il prit terre, Pays de de déſolation : ce Pays fait partie du Groenland : il pouſſa juſques un peu par-delà le Cercle pôlaire ; il ne vit rien de remarquable, ſi ce n'eſt quelques petits arbriſſeaux. En 1586, il fit un ſecond voyage, repaſſa par les mêmes endroits, d'où il tira vers l'oueſt & découvrit des terres : il revint avec de grandes eſpérances pour la découverte du paſſage deſiré. Dans ſon troiſieme voyage en 1587, il parvint à la hauteur de ſoixante-douze degrés. Il obſerva la diſtance des côtes du Groenland aux terres découvertes : il l'eſtima de quarante lieues, & donna à l'étendue de mer qui les ſépare, le nom de *Détroit de Davis :* il vit au-delà du Détroit une mer ouverte : delà il penſa qu'il étoit ſur la voie de découvrir le paſſage, & qu'il avoit trouvé la vraie route pour y parvenir.

George Wimouth parcourut en 1602 le Détroit de Davis ; & il fut forcé par les glaces de rebrouſſer chemin. Revenu au ſoixante-unieme degré, il

courut cent lieues vers l'oueſt, & trouva le Continent qui fit obſtacle à ſa recherche.

Une navigation inutile qu'*Henri Hudſon* venoit de faire au Vaigats, pour le paſſage dans la mer du Sud par le nord de l'Aſie, ne le rebuta point : il crut qu'il réuſſiroit mieux dans la recherche de l'autre paſſage qu'il avoit même déjà tenté deux fois en vain, en reprenant la route de Davis & celle de Wimouth. Il partit de nouveau en 1610 : il ſe trouva avoir avancé cent lieues plus loin qu'aucun autre n'avoit fait lorſqu'il fut ſurpris par les glaces ; il revint en Angleterre, & repartit encore pour la même entrepriſe : ce fut dans ce dernier voyage qu'il trouva vers ſoixante degrés de latitude, le Détroit qui porte ſon nom.

Button traverſe en 1611, le Détroit d'Hudſon ; & navigeant au ſud-oueſt, dans les mers au-delà de ce Détroit, il découvrit les côtes qui bornent ces mers au midi, & les appella nouveau Pays de Galles, en l'honneur du Prince de Galles auquel il étoit attaché, & par l'ordre duquel il avoit entrepris cette navigation.

Baffin ſe met en mer en 1615 : il conclut de ſes découvertes, que le paſſage cherché ne pouvoit ſe trouver au nord du Détroit de Davis, l'étendue de mer qu'on trouve au-delà n'étant qu'une grande Baye, qu'on appelle aujourd'hui Baye de Baffin.

Le Capitaine *James* qui courut ces mers en 1631, ajouta conſidérablement aux découvertes de Hudſon, Button & Baffin.

En 1667, *Ghillam* s'avance dans la Baye de Baffin, juſqu'à la hauteur de ſoixante-quinze degrés : il deſcend enſuite juſques dans celle d'Hudſon, & pénétre dans l'enfoncement le plus méridional de cette Baye ; il entre dans une Riviere que quelques années auparavant d'autres Anglois avoient remontée juſqu'à ſa ſource. Cette Riviere, à laquelle les Anglois donnent le nom de Rupert, coule d'orient en occident au midi du Labrador.

D'autres voyages à la Baye d'Hudſon, ont été entrepris depuis celui de Ghillam. *Midleton* a, en 1742, découvert la côte qui termine la partie occidentale de cette Baye. Le dernier voyage eſt celui du Capitaine *Moore*, en 1746 & 1747.

§. VIII. *Voyage de Jean Munck, Capitaine Danois, pour la recherche du même passage.*

Les premieres navigations des Anglois exciterent l'émulation des Danois, qui voulurent aussi envoyer des Vaisseaux dans les mers du nord de l'Amérique : c'est ce qu'ils entreprirent en 1605, 1606 & 1607, sans beaucoup de succès. En 1619, le Roi de Danemarck, Christiern IV, donna deux Vaisseaux au Capitaine Jean Munck, qui partit le 16 Mai.

Le plus grand de ces deux Vaisseaux étoit monté par quarante-huit hommes : le plus petit qui étoit une Frégate, en contenoit seize.

Le 20 Juin, ils arriverent au Cap Farwel, autrement Cap d'Adieu, qui dépend d'une Isle située vers la pointe du Groenland. Dans le trajet qu'ils eurent à faire depuis le Cap jusqu'au Détroit d'Hudson, ils trouverent quantité de glaces. Vers le milieu de Juillet, ils entrerent dans le Détroit d'Hudson, & aborderent à une Isle que Munck

envoya reconnoître par quelques - uns de ſes gens. Ceux - ci lui rapporterent qu'ils avoient vu des traces d'hommes; mais qu'ils n'en avoient rencontré aucun. Le lendemain matin, on chercha de nouveau, & on fit rencontre d'une troupe de Sauvages, qui, ſurpris de l'abord des Danois, coururent en déſordre cacher les armes qu'ils portoient, derriere un monceau de pierres, aſſez près du lieu où ils furent rencontrés. Ils s'avancerent après cela, & rendirent gracieuſement le ſalut que les Danois leur avoient fait, obſervant néanmoins ſoigneuſement de ſe tenir toujours entre les Danois & l'endroit où les armes étoient cachées; mais les Danois, à force de les amuſer, de les faire tourner & de tourner avec eux, découvrirent cet endroit, & y trouverent un monceau d'arcs, de carquois, & de fleches. Alors les Sauvages déſolés firent aux Danois toutes ſortes de ſupplications, en leur faiſant entendre qu'ils ne vivoient que de chaſſe, & que les priver de leurs armes, c'étoit leur ôter la vie. Les Danois émus de compaſſion les leur rendirent; & ceux-ci témoignerent par toutes ſortes de ſignes & de geſtes,

combien ils étoient reconnoiſſans. Les Danois déployerent devant eux leurs marchandiſes, & leur firent préſent de pluſieurs bagatelles, qu'ils reçurent avec joie & admiration : en échange, ils donnerent aux Danois pluſieurs ſortes d'oiſeaux & du lard de divers poiſſons. Un d'eux ayant jetté les yeux ſur un miroir, & s'y étant apperçu, en fut ſinguliérement émerveillé : il ſe mit à courir & emporta le miroir. Les Danois rirent beaucoup de cette fuite; ils ne rirent pas moins lorſqu'ils virent tous ces Sauvages ſe jetter au cou d'un Danois leur compagnon de voyage, avec empreſſement, & l'embraſſer, parce qu'il étoit camus, & qu'il leur reſſembloit pour la laideur. Les Danois quitterent cette Iſle, & continuerent leur navigation avec des peines infinies. Après avoir traverſé le Détroit, & s'être vus dans le cours de cette traverſée, expoſés aux plus affreux dangers, ils entrerent dans la Baye, & pouſſerent juſqu'à une côte voiſine du Cercle pôlaire. Là ils furent obligés d'hiverner; ils ſouffrirent dans ce lieu d'hivernement, tout ce qu'on peut imaginer de maux & de miſeres. De ſoixante-quatre hommes qui étoient partis, Munck n'en

put ramener que deux en Danemarck : tous les autres avoient fait la fin la plus misérable.

§. IX. *Derniere recherche faite par les Anglois en 1676, du paſſage aux mers du Japon, &c. par le nord de l'Aſie.*

Les Hollandois avoient renoncé à cette recherche. Les Anglois l'avoient auſſi entiérement abandonnée. Certaines circonſtances, dit le Capitaine *Wood*, dont nous allons tranſcrire en partie la relation, en firent renaître la penſée en Angleterre, plus de ſoixante ans après l'inutile tentative d'Hudſon.

Barrentz mourut dans la perſuaſion qu'il n'avoit manqué de réuſſir, que parce qu'il ne s'étoit pas ſuffiſamment éloigné des côtes de la nouvelle Zemle. Il penſoit que les glaces ne s'étendoient pas au-delà de vingt lieues, & que s'il eût franchi cet eſpace, il auroit trouvé une mer libre & navigable : il s'étoit même propoſé de faire un quatrieme voyage, ſi la mort ne l'eût pas ſurpris.

Wood ſe livrant à la même perſua-

ſion, crut qu'il pourroit facilement réaliſer le projet de Barrentz. Il dreſſa une Carte des régions pôlaires, ſur les relations de tous les Navigateurs qui avoient entrepris de trouver le paſſage en queſtion. Il la préſenta au Roi d'Angleterre Charles II, & à ſon frere le Duc d'Yorck, qui regna depuis ſous le nom de Jacques II. Il accompagna cette Carte d'un Mémoire, dans lequel il expoſoit ſes vues touchant la navigation qu'il ſe propoſoit de faire, & les avantages que la Nation Angloiſe en retireroit, en cas qu'il eût le bonheur de trouver le paſſage cherché.

Un des avantages qu'il fait enviſager, c'eſt qu'en ſix ſemaines de tems, on pourroit, dit-il, ſe rendre au Japon, au lieu que par la route du Cap de Bonne-Eſpérance, on emploie neuf mois, & qu'il y a autant de danger à eſſuyer, qu'il pourroit y en avoir par le nord-eſt; car, ajoute-t-il, depuis les Moluques juſqu'au Japon, il y a une infinité de bancs de ſable, de bas-fonds & d'Iſles où pluſieurs Vaiſſeaux périſſent tous les ans.

Ces raiſons & d'autres déterminerent le Gouvernement. On fit conſ-

truire un Vaiſſeau pour l'entrepriſe : on lui donna le nom de Speedvel : il fut monté par le Capitaine Wood. On en arma un ſecond nommé le Profpere, qui fut monté par le Capitaine Flawes. Ces deux Vaiſſeaux partirent des côtes d'Angleterre, le 28 Mai 1676.

Ce qui ſuit eſt extrait du Journal du Capitaine Wood.

19 Juin, nous eûmes la vue des Iſles qui ſont environ vingt lieues à l'oueſt du Nord-Cap.

20 Juin, nous vîmes beaucoup d'oiſeaux de mer.

21 Juin, nous trouvâmes notre latitude, par eſtime, de ſoixante-quatorze degrés trente-quatre minutes.

Depuis le 22 juſqu'au 23 à midi, nous fîmes voile le long de la glace, que nous rangeâmes le 23 & le 24, entrant en chaque ouverture autant qu'il étoit poſſible ; mais ſans trouver de paſſage, & ſans pouvoir découvrir, du haut du grand mât, autre choſe que des glaces. Dans quelques endroits, il y avoit des morceaux de couleur bleue ; mais le reſte de la glace étoit auſſi blanc

que la neige : nous en fondîmes quelques morceaux dont l'eau ſe trouva très-douce & fort bonne.

Le 25, nous eûmes de ſi grands brouillards pendant toute la matinée, que nous n'ôsâmes nous haſarder dans les glaces ; nous nous contentâmes de les côtoyer. A une heure après midi, le brouillard ſe diſſipa, & il fit une ſi forte gêlée, que nos cordages & nos voiles ſe gelerent entiérement.

Le lendemain 26, nous apperçûmes quelque choſe qui ſe mouvoit ſur la glace. Jugeant que ce pouvoit être des chevaux ou des bœufs marins, nous y envoyâmes la Chaloupe. Les gens de la Chaloupe trouverent effectivement deux chevaux marins ſur la glace ; mais quoiqu'ils leur euſſent tiré pluſieurs coups de fuſil, ils ne purent les tuer. Ces chevaux ſe jetterent dans la mer, & ſe cacherent ſous la glace. A neuf heures du ſoir, nous eûmes la vue de terre : elle étoit élevée & couverte de neige : nous en étions éloignés d'environ quinze lieues.

27, nous vîmes que la glace s'étendoit juſqu'à la Nouvelle-Zemle & lui étoit contiguë.

28, l'après midi, nous fûmes tout près de la glace. Le peu d'eau que je trouvai le long de cette glace, à moitié chemin entre le Groenland & la Nouvelle-Zemle, m'assure qu'il y a de la terre au nord, & que le grand Continent de glace qui est joint à la côte peut avancer vingt lieues ou plus en mer, & qu'enfin la Nouvelle-Zemle & le Groenland ne font qu'un même continent.

29, depuis midi jusqu'à onze heures du soir, nous eûmes un tems fort embrumé. Nous donnâmes sur un rocher, d'où il n'y eut pas moyen de relever le Vaisseau, quelques efforts que nous fissions pendant quatre ou cinq heures. Nous apperçûmes enfin la terre, dont l'épaisseur du brouillard nous avoit dérobé la vue.

La suite du Journal contient les détails de ce naufrage, & le récit du séjour que l'équipage fit sur une des montagnes de la Nouvelle-Zemle, voisine de la mer, jusqu'au 8 Juillet, que le Capitaine Flawes vint les délivrer. Le Journal de Flawes, qui est à la suite de celui de Wood, dans le Recueil des voyages au nord, contient les détails du retour en Angleterre.

III. SECTION.

§. I. *Premiere navigation autour du Globe terreſtre.*

FERDINAND MAGELLAN, Portugais, avoit à ſe plaindre de quelques injuſtices que la Cour de Portugal lui avoit faites. Il alla offrir ſes ſervices à Charles-Quint qui regnoit en Eſpagne. La connoiſſance que l'on avoit acquiſe de la mer du Sud, fit déſirer la découverte d'un paſſage pour aller dans cette mer par l'occident. Magellan promit à Charles-Quint qu'il trouveroit ce paſſage. Il part de Séville, le 10 d'Août 1519. Il range la côte du Breſil : il découvre de nouvelles côtes & hiverne depuis la fin de Mars 1520, juſqu'à la fin d'Août dans un Port de cette côte. En dirigeant ſa route continuellement au Sud, il parvient au Détroit qui ſépare la Terre Magellanique (*) de la

(*) Elle porte, ce nom pour avoir été découverte par Magellan. Le Détroit en queſtion eſt appellé Détroit de Magellan. L'Iſle qui eſt au midi a reçu de Magellan même, le nom de Terre de Feu, à cauſe

Terre de Feu: il y arrive le 6 Novembre, & en ſort le 28 pour entrer dans la mer du Sud, à laquelle il donne le nom de mer *Pacifique*, à cauſe de la facilité avec laquelle s'y fait la navigation.

Cependant les vivres manquent dans la route. L'équipage eſt réduit à vivre de cuir bouilli dans de l'eau infectée. On aborde à l'Iſle des *Tuberons*, & delà à une autre Iſle nommée *St. Pierre*, où une abondante quantité de poiſſons indemniſe des maux qu'avoit cauſés la diſette.

Continuant la navigation, on parvient en paſſant ſur la ligne aux Iſles *Mariannes*, & enſuite aux *Philippines*. Magellan fait baptiſer le Roi de l'Iſle *Cébu*: il ſe livre un combat entre ce Roi & celui de *Matan*, Iſle voiſine. Magellan, qui combattoit pour le premier, perd la vie.

L'eſcadre qu'il commandoit quitte ces parages, ſous la conduite d'un autre

---

des flammes qu'il y vit pendant la nuit, qui provenoient d'un Volcan ſitué dans la partie méridionale.

Chef, & revient en Europe par le Cap de Bonne-Espérance : il ne restoit plus que dix-huit hommes, qui, à leur retour à Séville, le 8 Septembre 1522, furent comblés d'honneurs & de félicitations.

§. II. *Navigateurs Anglois & Hollandois qui ont fait le tour du Globe, depuis Magellan, dans le cours des seizieme & dix-septieme siecles.*

François Drack, celui des Navigateurs Anglois qui s'est acquis le plus de réputation, partit de Plimouth, le 13 Novembre 1577, avec cinq Vaisseaux. Les vents contraires l'obligerent de revenir dans le Port : il ne put remettre à la voile que le 13 Décembre. Ce second départ se fit avec quatre Vaisseaux seulement & cent soixante-quatre hommes d'équipage. Il parvient à la vue du Bresil, le premier Avril 1578 ; il essuie une tempête furieuse sur cette côte : le 11, il arrive à l'embouchure de la *Plata*, & y demeure à l'ancre jusqu'au 27. Le 20 Juin, il entre dans le Détroit de *Magellan*, malgré l'impé-

tuosité furieuse des vents. Le 6 Septembre il se trouve dans la mer du Sud. Un de ses Vaisseaux écarté par la tempête, revient au Détroit de *Magellan*, repasse ce Détroit avec toutes les peines imaginables, & après avoir employé vingt-huit jours à ce passage, retourne en Angleterre.

Drack continue sa navigation dans la mer du Sud : il passe près de St. Yago dans le Chili. L'Angleterre & l'Espagne étoient en guerre. Drack faisant voile au Port de Lima, prend dans sa route un Vaisseau Espagnol chargé d'or. Arrivé à ce Port, il pille douze autres Vaisseaux. Dans sa route de Lima à Panama, il rencontre un autre Vaisseau chargé de treize coffres de réales, de quatre-vingts livres d'or & treize tonnes d'argent : il s'en empare. Delà il pousse jusqu'à Acapulco où il jette l'ancre, en attendant que les vents lui permettent de diriger vers les Moluques : il parvient à ces Isles, à celles de la Sonde, au Cap de Bonne-Espérance & retourne en Angleterre, où il arrive le 3 Novembre 1580. La Reine Elisabeth qui occupoit le Trône d'Angleterre vint manger à son bord ; & le

Vaisseau

Vaisseau qu'il avoit monté, nommé le *Pélican*, fut soigneusement conservé à Deptfort, dans un bassin, avec une inscription honorable sur le grand mât.

Thomas Candish part de Plymouth le 21 Juillet 1586. Le 6 Janvier suivant, il entre dans le Détroit de Magellan, & en sort le 24 pour entrer dans la mer du Sud : il navige jusques vers la Californie ; arrive aux Philippines en Janvier 1588 ; mouille à Java, arrive au Cap de Bonne-Espérance le 15 Mai, & se trouve de retour en Angleterre le 7 Septembre 1589.

En 1591, il se remet en mer pour franchir encore le Détroit de Magellan ; mais des tempêtes fréquentes qu'il essuie, l'obligent de revenir sur ses pas.

Sebalwerd & quelques autres Hollandois tentent en 1598 le passage du même Détroit, & sont forcés par les vents contraires de revenir.

Olivier de Nord, sort de Roterdam le 2 Juillet de la même année, avec quatre Vaisseaux, passe le Détroit de Magellan, cingle le long des côtes

occidentales de l'Amérique, d'où il se rend aux Mariannes, aux Philippines, aux Moluques, au Cap de Bonne-Espérance, & rentre à Roterdam avec un seul Vaisseau, le 26 Août 1601, ayant fait le tour du Globe.

Georges Spilberg, Hollandois, fait voile des Isles de Zélande le 8 Août 1614, avec six Navires: il en perd deux avant d'arriver au Détroit de Magellan: il traverse le Détroit, fait des courses sur les côtes du Pérou & du Mexique, passe aux Mariannes & aux Moluques. Deux de ses Vaisseaux rentrent dans les Ports de Hollande, le premier Juillet 1617.

Jacques Lemaire & Guillaume Shouten, Hollandois, sont les premiers qui entrent dans la mer du Sud, sans passer le Détroit de Magellan. Ils étoient partis des côtes du Texel, une des Isles qui touchent à la Hollande, le 14 Juin 1615. Le 20 Janvier 1616, ils découvrent le Détroit qui porte le nom de Lemaire, doublent le Cap de Horn & découvrent dans la mer du Sud, l'Isle des *Chiens*, l'Isle sans *Fond*, l'Isle des *Mouches*, puis celles des *Cocos*, des

Traîtres, de *Bonne-Espérance*, & de *Horn*. Ensuite ils cinglent le long des côtes de la Nouvelle-Guinée, Terre à l'est des Moluques, qui avoit été découverte quatre-vingt-dix ans auparavant : ils passent entre son extrêmité occidentale & l'Isle *Gilolo* : ils arrivent à Batavia en Octobre. Pendant la navigation qu'ils font pour revenir en Europe, Lemaire tombe malade & meurt à l'Isle *Maurice*, aujourd'hui Isle de *France*. Shouten fut de retour en Zélande le 2 Juillet 1617.

Jacques l'Hermite, Hollandois, commandant une flotte de onze Vaisseaux, partit du Port de Gorée en Zélande, le 9 Avril 1623, avec le projet de faire la conquête du Pérou : il entra dans la mer du Sud par le Cap de Horn, côtoya le Chili & gagna le Port de Lima, où il brûla & coula à fond trente Vaisseaux Espagnols. Delà il se rendit aux Mariannes ; puis à Batavia : il mourut en sortant du Détroit de la Sonde. Le Vaisseau qu'il montoit & un autre furent les seuls de la flotte qu'on put ramener en Hollande, où ils arriverent le 9 Juillet 1626, ayant doublé le Cap de Bonne-Espérance

En 1683, *Cowley*, Anglois, part de la Virginie, double le Cap de Horn, traverse la mer du Sud, revient par les Mariannes, le Cap de Bonne-Espérance, & se rend en Angleterre en 1686.

§. III. *Navigations autour du Globe, faites dans le cours du dix-huitieme siecle par les Anglois & les Hollandois.*

Wood Roger, Anglois, sort de Bristol le 2 Août 1708, passe le Cap de Horn, fait la guerre sur les côtes Espagnoles jusqu'en Californie; revient par les Mariannes, les Molüques, Batavia, le Cap de Bonne-Espérance, & territ aux Dunes le premier Octobre 1711.

Roggevin, Hollandois, sort du Texel en 1721, double le Cap de Horn, découvre un grand nombre d'Isles dans la mer du Sud, navige ensuite le long de la Nouvelle-Guinée & des terres des Papous; aborde à Batavia, où ses Vaisseaux sont retenus: il repasse sur d'autres Vaisseaux en Hollande, & arrive au Texel le 11 Juillet 1723, six cent quatre-vingts jours après son départ.

Les diſputes qui s'élevent entre l'Eſpagne & l'Angleterre pour des intérêts de Commerce, ſont ſuivies d'hoſtilités commencées par les Anglois. La guerre ſe porte ſur les côtes de l'Amérique. Les Anglois, ſous la conduite de l'Amiral Vernon, détruiſent Porto-Bello, & manquent leur entrepriſe ſur Carthagene. Dans le même tems, le miniſtere de Londres deſtine *Georges Anſon* à faire une irruption dans le Pérou par la mer du Sud. Anſon eſt fait Commodore, c'eſt-à-dire, Chef d'Eſcadre. On lui donne cinq Vaiſſeaux, & deux Navires chargés de proviſions & de marchandiſes, avec une Frégate de huit canons. L'Eſcadre portoit quatorze cens hommes d'équipage : il fut en haute mer à la fin de Septembre 1740 : il prend ſa route par l'Iſle *Madere*, s'avance aux Iſles du *Cap-Verd*, & range les côtes du Breſil. On ſe repoſe dans une petite Iſle nommée *Ste. Catherine*, couverte en tout tems de verdure & de fruits, à vingt-ſept degrés de latitude auſtrale, près la côte du Breſil. Après avoir côtoyé la Terre Magellanique, le Commodore entre ſur la fin de Février 1741, dans le Détroit de Lemaire. Des

tempêtes extraordinaires battent ſes Vaiſſeaux & les diſperſent au doublement du Cap Horn. Un ſcorbut d'une nature affreuſe fait périr la moitié de l'équipage : le ſeul Vaiſſeau du Commodore aborde l'Iſle déſerte de *Fernandès* dans la mer du Sud. On trouve ſur la côte beaucoup de lions de mer, dont les mâles ſe battent entr'eux pour les femelles ; & on eſt étonné d'y voir dans les plaines, des chevres qui avoient les oreilles coupées, & qui par-là ſervirent de preuve aux aventures d'un Anglois, nommé *Shelkirſt*, qui, abandonné dans cette Iſle, y avoit vécu ſeul, pendant pluſieurs années. Anſon qui montoit un Vaiſſeau de ſoixante canons, ayant été rejoint par un autre Vaiſſeau de guerre & par la Frégate, fait en croiſant vers l'Iſle, pluſieurs priſes aſſez conſidérables. Bientôt après il avance juſques vers la ligne équinoxiale, attaque la Ville de Paita ſur la côte du Pérou, force le Gouverneur, la garniſon & les Habitans de fuir ; s'empare d'un butin immenſe qu'il trouve dans cette Ville, & la fait enſuite réduire en cendres. Le miniſtere Eſpagnol fait équiper une flotte des plus nombreuſes,

dont le commandement eſt donné à *Dom Joſeph Pizarro*. Cette flotte eſt aſſaillie de violentes tempêtes, avant qu'elle puiſſe atteindre le Détroit de Lemaire. Le ſcorbut qui avoit fait périr la moitié des Anglois, attaque les Eſpagnols avec la même furie: des proviſions qu'on attendoit de Buenoſaires n'arrivant point, la faim ſe joint au ſcorbut; deux Vaiſſeaux Eſpagnols qui ne portoient que des mourans, ſont fracaſſés ſur les côtes; deux autres échouent: le Commandant eſt obligé de laiſſer ſon Vaiſſeau Amiral à Buenoſaires: il revient en Eſpagne en 1 ·46 avec moins de cent hommes, reſte de deux mille ſept cents dont ſa flotte étoit montée. Les malheurs de *Pizarro* laiſſent *Anſon* en pleine liberté dans la mer du Sud ou Océan pacifique, qu'il va traverſer avec deux Vaiſſeaux de guerre. Le ſcorbut pourſuit encore l'équipage ſur ces mers: l'un des deux Vaiſſeaux faiſant eau de tous côtés, on eſt obligé de l'abandonner, & de le brûler au milieu de la mer, de peur que ſes débris ne ſoient portés dans quelques Iſles des Eſpganols, & ne leur deviennent utiles. Ce qui reſte de Matelots & de Soldats ſur ce Vaiſ-

ſeau, paſſent dans celui d'Anſon, & le Commodore n'a plus de ſon Eſcadre que ſon ſeul Vaiſſeau nommé le Centurion, monté de ſoixante canons, ſuivi de deux eſpeces de Chaloupes. Le Centurion échappé ſeul à tant de dangers, mais délabré lui-même, & ne portant que des malades, relâche dans une des Iſles *Mariannes*, nommée *Tinian*, dont le ſéjour ſauve l'équipage. Cette Iſle offroit de tous côtés en bois, en eau pure, en animaux domeſtiques, en fruits, en légumes tout ce qui peut ſervir à la nourriture, aux commodités de la vie & au radoub d'un Vaiſſeau. Au départ de Tinian, le Centurion range l'Iſle *Formoſe*, & continue de naviger juſqu'à l'Iſle de *Macao*, poſſeſſion Portugaiſe à l'embouchure du *Ta*, ou riviere de *Canton*, ſur la côte méridionale de la Chine. L'objet du Commodore, en quittant les côtes de l'Amérique pour traverſer la mer du Sud, avoit été de ſe ſaiſir d'un Galion immenſe que les Eſpagnols envoyent tous les ans du Mexique à Manille, la principale des Iſles *Philippines*. Le Commodore ayant mis ſon Vaiſſeau en très-bon état à Macao, par le ſecours des Chinois, & ayant reçu

ſur ſon bord quelques Matelots Indiens & quelques Hollandois qui lui parurent des hommes de ſervice, il remet à la voile, feignant d'aller à Batavia, le diſant même à ſon équipage; mais n'ayant en effet d'autre objet que de retourner vers les Philippines, à la pourſuite de ce Galion, qu'il préſumoit être alors dans ces parages. Dès qu'il eſt en pleine mer, il fait part de ſon projet à tout ſon monde. L'idée d'une ſi riche priſe les remplit de joie & d'eſpérance, & redouble leur courage. Enfin le 9 Juin 1743, on découvre ce Vaiſſeau tant déſiré; il avançoit vers Manille, monté de ſoixante-quatre canons & de cinq cent cinquante hommes d'équipage. Le Capitaine du Galion ayant apperçu l'ennemi, fit force de voiles pour le venir combattre. Les manœuvres ſavantes du Commodore lui donnerent l'avantage : il n'eut que deux hommes tués dans le combat; le Galion perdit ſoixante-ſept hommes tués ſur les ponts, & il eut quatre-vingt-quatre hommes bleſſés : il lui reſtoit encore plus de monde qu'au Commodore : cependant il ſe rendit. Le vainqueur retourna à Canton avec cette riche priſe. Il y ſoutint l'honneur de ſa

nation, en refuſant de payer à l'Empereur de la Chine les impôts que doivent tous les Navires étrangers : il prétendoit qu'un Vaiſſeau de guerre n'en devoit pas. Le Gouverneur de Canton lui donna une audience à laquelle il fut conduit à travers deux haies de Soldats, au nombre de dix mille ; après quoi il retourna dans ſa patrie par les Iſles de la Sonde & par le Cap de Bonne-Eſpérance. Ayant ainſi fait le tour du monde en victorieux, il aborda en Angleterre le 4 Juin 1744, après un voyage de trois ans & demi. Il fit porter à Londres en triomphe ſur trente-deux charriots, au ſon des tambours & des trompettes, & des acclamations de la multitude, les richeſſes qu'il avoit conquiſes. Ses priſes ſe montoient en argent & en or, à dix millions, monnoie de France, qui furent le prix du Commodore, de ſes Officiers, des Matelots & des Soldats, ſans que le Roi entrât en partage du fruit de leurs fatigues & de leur valeur.

Vingt années ſe ſont écoulées depuis le Voyage d'Anſon, ſans qu'il ait été queſtion de navigation autour du Globe. Il y en a deux très-recentes de la part des Anglois. Le Commodore *Byron*

partit d'Angleterre le 20 Juin 1764, traversa le Détroit de Magellan, découvrit quelques Isles dans la mer du Sud, arriva à Batavia le 28 Novembre 1765; au Cap de Bonne-Espérance le 26 Février 1766; & en Angleterre le 9 Mai, six cens quatre-vingt-huit jours après son départ.

Deux mois après le retour du Commodore Byron, le Capitaine *Vallas* part d'Angleterre avec les Vaisseaux le *Delphin* & le *Swallow*; il traverse le Détroit de Magellan, est séparé du *Swallow*, que commandoit le Capitaine *Carteret*, au débouquement dans la mer du Sud; il y découvre une Isle environ par le dix-huitieme parallele, à peu près en Août 1677: il remonte vers la ligne, passe entre les Terres des Papous; arrive à Batavia en 1768; relâche au Cap de Bonne-Espérance, & enfin rentre en Angleterre au mois de Mai de la même année. Son compagnon Carteret, après avoir essuyé beaucoup de miseres dans la mer du Sud, arrive à Macassar au mois de Mai 1768, avec perte de presque tout son équipagne; à Batavia, le 15 Septembre; au Cap de Bonne-Espérance, à la fin de Décembre.

Il eſt rencontré à la mer le 18 Février 1769, par M. de Bougainville, Capitaine de Vaiſſeaux François, qui faiſoit pareillement le tour du Globe : il n'arrive en Angleterre qu'au mois de Juin de la même année.

§. IV. *Tour du Globe fait par un François nommé* la Barbinais le Gentil, *en 1714.*

Il étoit parti ſur un Vaiſſeau particulier pour aller faire la contrebande ſur les côtes du Chili & du Pérou : delà il ſe rendit en Chine, où, après avoir ſéjourné près d'un an dans divers comptoirs, il s'embarqua ſur un autre Bâtiment qui l'y avoit amené, & revint en Europe par le Cap de Bonne-Eſpérance.

§. V. *Voyage fait autour du Globe par ordre de la Cour de France en* 1766, 1767, 1768 *&* 1769, *ſous le commandement de* M. de Bougainville, *Capitaine de Vaiſſeaux.*

La Frégate la *Boudeuſe*, de vingt-ſix canons, qui devoit ſervir à cette navi-

gation, fut conſtruite à Nantes, où M. de Bougainville ſe rendit dans les premiers jours de Novembre 1766. La Flûte *l'Etoile* deſtinée à lui apporter des vivres, devoit ſe rejoindre à elle aux Iſles *Malouines*, où nous avions un établiſſement commencé en Février 1764, par M. de Bougainville même, mais que les Eſpagnols réclamoient, comme étant du diſtrict de leurs poſſeſſions dans le Continent de l'Amérique méridionale. Le Gouvernement François jugeant convenable de leur donner ſatisfaction, chargea M. de Bougainville de faire la remiſe de ces Iſles : il lui donna en même tems l'ordre de traverſer toute la mer du Sud & de ſe rendre aux Indes orientales.

M. de Bougainville rapporte que douze ou treize jours après ſon départ de Nantes, il eſſuya un coup de vent qui l'obligea de relâcher à Breſt. Il ſe remit en mer. La navigation ſe fit juſqu'à la riviere de la Plata, ſans qu'il arrivât rien de remarquable : elle fut de deux mois & quelques jours.

L'équipage étoit de deux cens trois hommes, tant Soldats que Matelots &

autres, ſans compter l'Etat-major, qui étoit composé de onze Officiers & trois Volontaires. M. le Prince de Naſſau Sieghen avoit obtenu du Roi la permiſſion de faire cette campagne.

Le principal objet dont étoit chargé le Commandant, fut rempli : M. de Bougainville remit au nom du Roi, les Iſles Malouines, à l'Officier chargé par le Roi d'Eſpagne de les recevoir. Cette remiſe ſe fit le premier Avril 1767, il attendit vainement aux Malouines, la Frégate *l'Etoile*. Il appareilla de ces Iſles le 2 Juin, pour ſe rendre à Rio-Janeiro ſur la côte du Breſil, où il avoit indiqué à M. de la Giraudais, Commandant de l'Etoile, un point de réunion, dans le cas où des circonſtances forcées l'empêcheroient de venir le joindre aux Iſles Malouines.

Le 21 Juin, il arrive à la rade de Rio-Janeiro. Il y apprend que l'Etoile l'attendoit depuis ſix jours dans le Port ; elle apportoit pour treize mois de proviſions en ſalaiſons & en boiſſons ; mais en pain & légumes, il n'y avoit que pour cinquante jours au plus. On ne pouvoit trouver à Rio-Janeiro, ni biſ-

cuit, ni bled, ni farine, ce qui mit dans la néceſſité de retourner à la Plata. Le ſéjour à *Monte-Video*, lieu ſitué ſur ce fleuve, en deçà de Buenoſaires, dura juſqu'au mois de Novembre. La Boudeuſe & l'Etoile appareillerent de ce lieu le 14 Novembre. Le 2 Décembre après midi, ils virent le Cap des Vierges, & bientôt après la Terre de Feu.

On fut cinquante deux jours à traverſer le Détroit de Magellan, dont la longueur entiere eſt, ſelon M. de Bougainville, d'environ cent quatorze lieues. Dans l'étendue de ce Détroit, il y a d'autres eſpeces de Détroits ou canaux reſſerrés, qu'on appelle *Goulets*. Lorſque nos Navigateurs paſſerent le premier Goulet, ils apperçurent une vingtaine d'hommes ſur la Terre de Feu : ces hommes étoient couverts de peaux & couroient à toutes jambes le long de la côte, en ſuivant la route des Vaiſſeaux : ils paroiſſoient même de tems en tems faire des ſignes avec la main, comme s'ils euſſent deſiré qu'on allât à eux.

Ce fut dans la matinée du 8 Décembre qu'on paſſa le premier Goulet : à

midi on en étoit dehors. Vers les trois heures, ils furent obligés de mouiller dans une Baye, dite la Baye *Boucault.* Le Capitaine & neuf autres Officiers se détachent pour aller faire une descente au fond de cette Baye. A peine ont-ils mis pied à terre, qu'ils voyent venir à eux six Américains à cheval & au grand galop. Ces hommes descendirent de cheval à cinquante pas, & sur le champ accoururent au devant des Officiers, en criant *chaoua.* En nous joignant, dit M. de Bougainville, ils tendoient les mains & les appuyoient contre les nôtres: ils nous serroient ensuite entre leurs bras, répétant à tue tête *chaoua*, *chaoua* que nous répétions comme eux. Après beaucoup de caresses réciproques, continue-t-il, nous fîmes apporter de nos canots, des galettes & un peu de pain frais que nous leur distribuâmes & qu'ils mangerent avec avidité. A chaque instant leur nombre augmentoit; bientôt il s'en ramassa une trentaine, parmi lesquels il y avoit quelques jeunes gens & un enfant de huit à dix ans. Nous en reçûmes les mêmes caresses que des premiers: ils ne paroissoient point étonnés de nous voir, & en imitant avec la voix

le bruit de nos fusils, ils nous faisoient entendre que ces armes leur étoient connues. Nous échangeâmes avec eux quelques bagatelles contre des peaux de guanaques & de vigognes. Ils nous demanderent par signes du tabac à fumer; le rouge sembloit les charmer: ils passoient la main sur ce que nous portions de cette couleur. A chaque chose qu'on leur donnoit, à chaque caresse qu'on leur faisoit, le *chaoua* recommençoit, c'étoit des cris à étourdir. On s'avisa de leur faire boire de l'eau-de-vie, en ne leur laissant prendre qu'une gorgée à chacun. Dès qu'ils l'avoient avalée, ils se frappoient avec la main sur la gorge, & poussoient, en soufflant, un son tremblant & inarticulé, qu'ils terminoient par un roulement avec les levres. Cependant le jour s'avançoit, & il étoit tems de retourner à bord. Dès qu'ils virent que nous nous y disposions, ils en parurent fâchés; ils nous faisoient signe d'attendre & qu'il alloit encore venir des leurs. Nous leur fîmes entendre que nous reviendrions le lendemain, & que nous leur apporterions ce qu'ils desiroient. Lorsqu'ils virent que nous partions, ils nous accompagnerent au

bord de la mer : un d'eux chantoit pendant cette marche. Quelques - uns se mirent dans l'eau jusqu'aux genoux pour nous suivre plus long - tems. Arrivés à nos canots, il fallut avoir l'œil à tout : ils saisissoient tout ce qui leur tomboit sous la main. Un d'eux s'étoit emparé d'une faucille ; on s'en apperçut, il l'a rendit sans résistance. Avant que de nous éloigner, nous vîmes encore grossir leur troupe par d'autres qui arrivoient incessamment à toute bride. Nous ne manquâmes pas, en nous séparant, d'entonner un *chaoua* dont toute la côte retentit.

Je continue de transcrire M. de Bougainville, dont la relation dément tout ce que les anciens Voyageurs nous ont débité, touchant l'énorme grandeur des *Patagons ;* c'est sous ce nom que l'on désigne les Habitans des contrées de la Terre Magellanique, voisines du Détroit. Ces hommes, dit M. de Bougainville, sont d'une belle taille ; parmi ceux que nous avons vus, aucun n'étoit au - dessous de cinq pieds cinq à six pouces, ni au-dessus de cinq pieds neuf à dix pouces : les gens de l'Etoile en avoient précédemment vu plusieurs de six pieds. Ce qu'ils ont de gigantesque,

pourſuit l'Auteur , c'eſt leur énorme quarrure , la groſſeur de leur tête & l'épaiſſeur de leurs membres. Ils ſont robuſtes & bien nourris , leurs nerfs ſont tendus , leur chair eſt ferme & ſoutenue ; leur figure n'eſt ni dure ni déſagréable ; pluſieurs l'ont jolie ; leur viſage eſt rond & un peu plat ; ils ont les yeux vifs & les dents blanches & larges , &c.

M. de Bougainville termine le récit de ſa traverſée du Détroit de Magellan, par un avis aux Navigateurs. Il leur conſeille de préférer cette route à celle du Cap de Horn pendant les longs jours; c'eſt à-dire, depuis le mois de Septembre juſqu'à la fin de Mars. On ſera ſans doute, dit-il , retenu quelque tems dans le Détroit, mais ce retard n'eſt pas en pure perte. On y trouve en abondance, de l'eau . du bois , des coquillages , quelquefois auſſi de très bons poiſſons; & aſſurément, pourſuit-il, je ne doute pas que le ſcorbut ne fît plus de dégât dans un équipage qui ſeroit parvenu à la mer Occidentale en doublant le Cap de Horn, que dans celui qui y ſera entré par le Détroit de Magellan. Lorſque nous en ſortîmes , nous n'avions per-

ſonne ſur les cadres, c'eſt-à-dire, gardant le lit pour maladie. On appelle cadre un aſſemblage de quatre planches en forme de quarré long, dont le fond eſt garni de cordes entrelacées. On y met un matelas ſur lequel on ſe couche après l'avoir ſuſpendu : cette ſorte de lit ſert ordinairement pour les malades.

Le projet de M. de Bougainville étoit d'aller à l'Iſle *Juan Fernandès* pour y faire des obſervations aſtronomiques. Il vouloit auſſi établir un point de départ aſſuré pour traverſer toute la vaſte étendue de l'Océan Pacifique; mais le, vents défavorables ne lui permirent pas d'exécuter ce projet.

Il convint avec le Commandant de l'Etoile, que celui-ci, afin de découvrir un plus grand eſpace de mer, s'éloigneroit de lui vers le Sud, tous les matins, ſans le perdre de vue; que le ſoir ils ſe rallieroient, & qu'alors l'Etoile ſe tiendroit dans leurs eaux, environ à une demi-lieue. Cet ordre de marche a été ſuivi pendant tout le voyage. Ce qui ſuit ſe rapporte à l'année 1768.

Le 30 Janvier, un Matelot tomba à

la mer : aucuns des efforts qui furent faits de la part de tout l'équipage, ne purent le sauver.

La recherche que l'on fit d'une terre que David Flibustier, Anglois, dit avoir vue en *1686*, fut inutile. Roggevin, Hollandois, fit la même recherche en 1722, aussi inutilement.

Le 21 Mars, on prit un thon dans l'estomac duquel on trouva, non encore digérés, quelques petits poissons dont les especes ne s'éloignent jamais des côtes. C'étoit un indice du voisinage de quelques terres. Effectivement le 22 à six heures du matin, on eut connoissance de quatre Islots que M. de Bougainville nomma *les quatre Facardins*.

On eut en même tems la vue d'une Isle pour l'abordage de laquelle on fit de vaines tentatives. Cette Isle que l'on croyoit inhabitée, à cause de son extrême petitesse & de son éloignement de toutes les autres terres, renfermoit cependant des Habitans. Au moment où l'équipage renonçant à l'espoir d'y pouvoir descendre, reprenoit sa route, on cria qu'on voyoit deux ou trois hommes accourir au bord de la mer. M. de

Bougainville, dans l'idée que c'étoit des Européens qui ſe trouvoient là abandonnés par ſuite de naufrage, ſe mit en devoir de tout entreprendre pour les ſauver. Les trois hommes diſparurent & entrerent dans un bois. Bientôt après, on vit ſortir de ce bois quinze ou vingt hommes qui s'avancerent à grands pas: ils étoient nuds & portoient de fort longues piques qu'ils vinrent agiter vis-à-vis les Vaiſſeaux avec des démonſtrations de menaces: enſuite ils ſe retirerent ſous les arbres, où avec des lunettes de longue vue on diſtingua des cabanes. Ces hommes, dit M. de Bougainville, nous parurent fort grands & d'une couleur bronzée: il appella cette Iſle, *l'Iſle des Lanciers*.

Dans la nuit du 22 au 23, le tems ſe mit à l'orage, avec grand vent, de la pluie & du tonnerre. Au point du jour on vit une terre dont on approcha. A huit heures du matin on ſe trouva environ à trois lieues de ſa côte orientale, qui parut très-baſſe, & étoit couverte d'arbres. On reconnut qu'elle étoit habitée; mais il n'y eut pas moyen d'y aborder. Le Commandant lui donna, à cauſe de ſa forme, le nom *d'Iſle de la*

Le même jour à cinq heures du ſoir, on apperçut une nouvelle Terre qu'on reconnut être encore une Iſle très-baſſe. Juſqu'au 27, on navigea au milieu d'Iſles baſſes & en parties noyées, qui furent appellées *l'Archipel dangereux*.

Le 2 Avril à dix heures du matin, on apperçut une montagne haute & fort eſcarpée qui parut iſolée : elle fut nommée le *Boudoir*, ou le *Pic de la Boudeuſe*. On avançoit pour la reconnoître, lorſqu'on eut la vue d'une Terre dont la côte, non moins élevée, offroit aux yeux des Navigateurs une étendue indéterminée. En approchant, on apperçut au-delà de ſa pointe du nord, une autre Terre plus ſeptentrionale, ſans pouvoir diſtinguer ſi elle tenoit à la premiere Iſle, ou ſi elle en formoit une ſeconde. Pendant la nuit du 3 au 4, on navigea pour tenter l'abordage vers la partie du nord. Des feux qu'on vit avec joie briller de toutes parts ſur la côte, apprirent qu'elle étoit habitée. Le 4, au lever de l'aurore, on reconnut que les deux Terres, qui la veille avoient paru ſéparées, étoient unies enſemble par une Terre plus baſſe qui ſe courboit en arc, & formoit une baie ouverte au nord-eſt.

On appelle *Pirogue* un bateau fait d'un ſeul tronc d'arbre. Nos Navigateurs en apperçurent d'abord une, & la virent enſuite ſe joindre à une infinité d'autres, qui, de toutes les parties de l'Iſle, accouroient au devant d'eux. L'une d'elles précédoit les autres : elle étoit conduite par douze hommes nuds, qui leur préſenterent des branches de bananiers, & témoignerent par leurs démonſtrations, qu'ils venoient à eux en amis. Les nôtres uſerent de repréſailles par tous les geſtes & ſignes dont ils purent s'aviſer. Les Inſulaires acoſterent le Navire, & l'un deux, remarquable par ſon énorme chevelure hériſſée en rayons, leur offrit avec ſon rameau de paix, un petit cochon & un *régime* de bananes : on lui jetta une corde à laquelle il attacha ſon préſent, & on lui en fit un de bonnets & de mouchoirs. Bientôt plus de cent Pirogues de grandeurs différentes environnerent les deux Vaiſſeaux : elles étoient chargées de cocos, de bananes & d'autres fruits du pays. L'échange de ces fruits contre toutes ſortes de bagatelles, ſe fit avec bonne foi, mais ſans qu'aucun des Inſulaires voulût venir à bord. Il falloit

entrer

entrer dans leurs Pirogues, ou montrer de loin les objets d'échange; lorsqu'on étoit d'accord, on leur envoyoit au bout d'une corde un panier ou un filet; ils y mettoient leurs effets & les François les leurs, donnant ou recevant indifféremment, avant que d'avoir donné ou reçu.

La descente ne put se faire que le six. A mesure qu'on approchoit de terre, le nombre des Pirogues augmentoit autour des Navires. Tous ces Insulaires crioient *Tayo*, qui veut dire ami, & tous en donnant mille témoignages d'amitié, demandoient avec empressement des clous & des pendans d'oreilles.

Lorsque nous fûmes amarrés, dit M. de Bougainville, je descendis à terre avec plusieurs Officiers : nous fûmes reçus par une foule innombrable d'hommes & de femmes qui ne se lassoient point de nous considérer; les plus hardis venoient nous toucher, ils écartoient même nos vétemens, comme pour vérifier si nous étions absolument faits comme eux : aucun ne portoit d'armes, pas même de bâton. Ils ne savoient comment exprimer leur joie de nous recevoir.

Nous ne pouvons ſuivre l'Auteur dans tous les détails intéreſſans qu'il donne ſur l'Iſle en queſtion, que ſes Habitans nomment *Taiti*, & que les François avoient d'abord nommée *Nouvelle-Cythere*.

Le ſéjour des François à Taiti dura juſqu'au 16 Avril. Un des Habitans de cette Iſle s'embarqua avec eux : il a été amené en France, & on l'a vu à Paris, où il eſt reſté onze mois.

Une Iſle d'une hauteur médiocre, & couverte d'arbres, fut reconnue le jour même du départ de Taiti. Le Taitien qui étoit avec les François, dit que cette Iſle s'appelloit *Oumaitia*, & qu'elle étoit habitée par une nation amie de la ſienne.

M. de Bougainville donne le nom d'*Archipel Bourbon* à l'enſemble des Iſles par lui découvertes dans le cours d'Avril.

Un amas d'autres Iſles découvertes dans les premiers jours de Mai, reçoit le nom d'*Archipel des Navigateurs*.

Le 11, on apperçoit comme deux Iſles ſéparées, & le lendemain on recon-

noît que ce n'eſt qu'une ſeule Iſle à laquelle on donne le nom *d'Enfant Perdu.*

Longue & haute Terre apperçue le 22 à l'aube du jour ; au lever du ſoleil, on reconnoît que c'eſt une Iſle, & on apperçoit encore une autre Iſle. La premiere reçoit le nom *d'Iſle Aurore* : on donne à la ſeconde, celui *d'Iſle de la Pentecôte*, parce que le jour de cette découverte étoit la Pentecôte. Petite Iſle élevée en pain de ſucre, découverte le même jour, & appellée *Pic de l'Etoile.*

Même jour, à deux heures après midi, des cimes de hautes montagnes ſont apperçues environ dix lieues au-delà de l'Iſle Aurore : bientôt après, on voit quelques côtes de la Terre dont ces montagnes dépendent. Au coucher du ſoleil, une nouvelle côte élevée & très-étendue, s'offre aux regards des Navigateurs. Le lendemain à la pointe du jour, on reconnoît que cette Terre eſt une Iſle. Sur les neuf heures, le Commandant fait partir trois bateaux armés ſous les ordres du Chevalier de Kerné, Enſeigne de la Marine, pour y faire du

bois, prendre des connoiſſances du Pays; & tâcher d'en tirer des rafraîchiſſemens pour les malades. On eſt mal accueilli de la part des Inſulaires; néanmoins la deſcente ſe fait: on charge les bateaux, de fruits & de bois, & on ſe rembarque, non ſans être attaqués. Les Inſulaires s'avançant ſur le bord de la mer, lancent une grêle de pierres & de fleches; quelques coups de fuſil tirés en l'air, ne ſuffiſent pas pour faire ceſſer leur attaque: pluſieurs mêmes s'avancent dans l'eau pour ajuſter de plus près ceux de l'équipage. Une décharge mieux nourrie rabat de leur hardieſſe: ils s'enfuient dans le bois avec de grands cris. Un Matelot fut légérement bleſſé d'une pierre. Ces Inſulaires ſont petits, vilains, mal faits, & la plupart rongés de lepres; circonſtance qui a fait nommer leur Iſle, *l'Iſle des Lépreux*.

Un amas d'Iſles que M. de Bougainville appelle *l'Archipel des grandes Cyclades*, ſe trouve avoir la même poſition que Fernand Quiros donne à la Terre auſtrale du St. Eſprit.

Tous les efforts de nos Navigateurs n'ont encore pu depuis deux cent cinquante ans, nous procurer une connoiſ-

ſance parfaite des Terres ſituées par-delà la ligne équinoxiale, au ſud des Moluques & des Nouvelles-Philippines.

On ne ſait pas encore ſi la *Nouvelle-Guinée* ou Terre des Papons, dont un Eſpagnol nommé Alvar de Saavedra a eu en 1527 la premiere connoiſſance, eſt un enſemble d'Iſles, ou ſi ce n'eſt qu'une ſeule Terre. Cependant on a reconnu un canal entre la partie occidentale & la partie orientale de cette Terre, qui, ſelon les navigations de M. de Bougainville & des Anglois, eſt détachée de la Carpentarie & des autres Terres déſignées ſous le nom général de *Nouvelle-Hollande.*

M. de Bougainville, pour s'aſſurer encore plus que les grandes Cyclades ne différoient pas de la Terre du Saint-Eſprit, s'appliqua à la recherche des côtes orientales de la Nouvelle-Hollande; il ne put pourſuivre ſon entrepriſe, & il fut forcé de s'en tenir aux indices qui s'offroient de tous côtés du voiſinage de cette Terre, touchant laquelle il déclare qu'il adopte volontiers le ſentiment du Navigateur Dampierre, qui, après une aſſez longue navigation le

long des côtes occidentales, s'eſt déterminé à croire qu'elle n'eſt autre choſe qu'un amas d'Iſles dont les approches ſont défendues par une mer dangereuſe, ſemée d'écueils & de bas-fonds. Telles ont été trouvées les approches de la côte orientale, par M. de Bougainville, qui, après avoir reconnu l'impoſſibilité d'atteindre à une plus grande proximité de cette côte, prit le parti de changer de route.

Aux inconvéniens d'une navigation pleine d'obſtacles, ſe joignit la diſette. Le Commandant fut obligé de faire une réduction conſidérable ſur la ration de pain & de légumes. Il fallut auſſi défendre de manger les cuirs dont on enveloppe les vergues & les autres vieux cuirs, cet aliment pouvant donner de funeſtes indigeſtions: « il nous reſtoit, » dit M. de Bougainville, une chevre, » compagne fidele de nos aventures » depuis notre ſortie des Iſles Ma- » louines où nous l'avions priſe. Cha- » que jour elle nous donnoit un peu de » lait. Les eſtomacs affamés dans un » inſtant d'humeur, la condamnerent » à mourir; je n'ai pu que la plaindre, » & le Boucher qui la nourriſſoit depuis

» si long-tems, a arrosé de ses larmes » la victime qu'il alloit immoler à » notre faim. Un jeune chien pris dans » le Détroit de Magellan, eut le même » sort peu de tems après ».

Enfin, M. de Bougainville qui desiroit se frayer une nouvelle route au sud de la Nouvelle-Guinée, pour gagner plus promptement les Moluques, se vit dans la nécessité de renoncer à ce projet. Le retour se fit par le nord de la Nouvelle-Guinée : on relâcha à la Nouvelle-Bretagne, & delà on navigea jusqu'aux Moluques. L'équipage en partant des Moluques, gagne les Isles de la Sonde. On séjourne à Batavia. On se remet en mer & on fait route jusqu'à l'Isle de France : atterrage dans cette Isle ; second atterrage au Cap de Bonne-Espérance ; troisieme atterrage à l'Isle de l'Ascension, d'où la navigation est ensuite continuée jusqu'à St. Malo. L'entrée dans ce Port se fit le 16 Mars 1769, l'équipage n'ayant perdu que sept hommes pendant deux ans & quatre mois qui s'étoient écoulés depuis son départ de Nantes.



IV. SECTION.

§. I. *Des Samoïedes.*

UN riche Particulier nommé Anika, des environs d'Archangel, s'apperçut que des hommes d'une figure extraordinaire, vétus d'une maniere inconnue jusqu'alors dans le canton, & parlant une langue que personne n'entendoit, descendoient tous les ans une riviere qui tombe dans le Duina, & venoient apporter au marché des martres & des renards noirs, qu'ils troquoient pour des clous & des morceaux de verre; il les fit suivre par ses enfans & par ses valets jusques dans leur pays. Ces Peuples qu'on nomme *Samoïedes*, n'habitent que des cabanes bâties, moitié dans la terre, ayant au milieu un tuyau en forme de cheminée, par lequel ils sortent quand le trop grand amas de neige les empêche de se servir de la porte. Quelques-uns d'entr'eux se laisserent conduire à Moscou, alors capitale de l'Empire de Russie, & la résidence de l'Empereur. Ils parurent

frappés du plus grand étonnement. On leur demanda ce qu'ils pensoient du pays, de la qualité des vivres, de l'éclat de la Cour : ils répondirent qu'ils trouvoient le pays beau, & les vivres bons ; mais que leur patrie avoit des douceurs qui ne se trouvoient pas ailleurs : ils ajouterent qu'ils étoient assurés que si l'Empereur en avoit la moindre connoissance, il quitteroit sa Ville de Moscou, & viendroit demeurer avec eux, afin de partager leurs délices & jouir du repos de leur vie.

Cette connoissance des Samoïedes, acquise par les Russes, se rapporte à peu près au milieu du seizieme siecle. Elle est comme le prélude des autres connoissances qu'ils devoient acquérir dans la suite.

La recherche de l'*Anadir*, qui est le fleuve le plus oriental de la Sibérie, & celle d'une certaine grande Terre qui n'a dû sa prétendue existence qu'à un récit de bonne femme & à quelques relations suspectes, occupoient déjà les Russes, bien avant la navigation que les Anglois firent faire par le Capitaine Wood.

§. II. *Fleuves de la Sibérie.*

Avant de nous engager dans le récit des voyages & navigations des Ruſſes, il eſt à propos que nous faſſions parcourir d'un coup-d'œil, les divers fleuves de la Sibérie, qui ſe trouvent marqués ſur la Mappemonde.

Nous remarquerons premierement *l'Oby*, qui arroſe la contrée des Oſtiakes & des Samoïedes : il reçoit l'*Irtis*, dans lequel ſe jette le *Tobolsk*. La Ville de Tobolsk, capitale de la Sibérie, eſt au confluent de ces deux rivieres : elle donne ſon nom au fleuve & à l'une des trois Provinces, dans leſquelles toute la Sibérie eſt diviſée.

A l'orient de l'Oby, coule le *Jeniſca*. La Ville d'Ieniſeisk, ſur ce fleuve, donne ſon nom à la Province du milieu de la Sibérie, dans laquelle habitent les Tungouſes. La riviere qui ſe jette dans le Jeniſca près de Mangazea, s'appelle *Tunguska*.

La riviere de *Lena*, ſur laquelle eſt ſituée la Ville d'Iakutsk ou Jakutsk, eſt beaucoup plus orientale : elle ſe jette dans la mer Glaciale par pluſieurs em-

bouchures qui forment là un amas d'Isles. Remarquez *l'Aldan*, riviere qui s'y jette au-dessous d'Iakutsk.

Plus à l'orient, se trouvent les rivieres de *Jana*, *Indigirka*, & *Kolima* ou *Kovima*.

Il a été parlé de *l'Anadir*, qui est le fleuve le plus avancé vers l'orient.

Le *Penzina* se jette dans un golfe que forme au nord la mer de Kamtchatka.

L'*Uda* coule de l'est à l'ouest, & se jette dans la mer de Kamtchatka.

La Ville & la riviere d'*Okota* sont plus au nord.

§. III. *Remarques touchant la Nation des Cosaques.*

Les Cosaques sont un Peuple de Soldats : ils composent une Milice particuliere, attachée maintenant à l'Empire de Russie, & qui l'étoit ci-devant à la Pologne. Il y a les Cosaques d'Asie qui habitent les environs de la mer Caspienne. Les Cosaques d'Europe sont distingués relativement à leurs habita-

tations: ceux qui habitent aux environs du Niéper ſont appellés *Saporovi.* Les Coſaques, Habitans des environs du Don, ont le nom de *Donski* : c'eſt par eux que la conquête de la Sibérie a été commencée : ils ſont aujourd'hui employés à lever les taxes impoſées aux Nations Sibériennes ſoumiſes à l'Empire Ruſſe.

§. IV. *Premiere navigation des Ruſſes ſur la mer Glaciale.*

Les Ruſſes de la Ville de Jakutsk avoient commencé dès l'année 1639 à naviger ſur la mer Glaciale. On connut ſucceſſivement les rivieres de Jana, d'Indigirka & de Kolima. A peine eut-on pénétré juſqu'à cette derniere, qu'on voulut découvrir auſſi celles qu'on ſuppoſoit au-delà.

On appelle *Promyſchlenis*, ceux qui font métier de chaſſer dans les contrées de la Sibérie. Une compagnie de ces Promyſchlenis partit pour la premiere fois du Kolima, & tirant vers l'eſt, entre la Terre-Ferme, & les glaces dont la mer étoit remplie, ils trouverent un paſſage libre, ſur lequel ils voguerent

pendant deux fois vingt-quatre heures juſqu'à une anſe où ils entrerent. Là ils trouverent des gens de la Nation des Tzutzches ou *Tſchuktſchis* avec qui ils trafiquerent. On expoſa les marchandiſes ſur le rivage : les Tſchuktſchis en prirent ce qui leur convenoit, & mirent à la place des dents de chevaux marins. Faute d'Interprête qui ſût la langue de ces Peuples, on crut ne pas devoir avancer davantage : on revint au Kolima.

On ne connoiſſoit alors l'Anadir que de nom. On avoit entendu parler d'un Peuple nombreux établi ſur ſes bords. On ſuppoſoit que cette riviere couloit comme les autres du midi au ſeptentrion, & que ſon embouchure ſe trouveroit en rangeant les côtes ſeptentrionales. La tentative faite pour cet objet en 1647, fut ſans ſuccès, parce qu'on trouva la mer trop remplie de glaces pour y pouvoir naviger librement.

On repartit du Kolima en 1648. La navigation ſe fit juſqu'à la grande pointe des Tchuktschis, qui eſt terminée par un Cap appellé ſur nos cartes Françoiſes, Cap *Chalaginskoï*; mais que

nous défignerons ici par fa dénomination propre, le *Tchukotzkoï - Noff*. Le mot *Noff*, fignifie Cap. En côtoyant cette pointe, un des Bâtimens fit naufrage; mais l'équipage fut fauvé & diftribué fur les autres Bâtimens.

Le 20 Septembre, on defcendit à terre, & il fe livra un combat contre les Tchuktfchis, dans lequel un des Commandans fut bleffé : deux des Bâtimens furent perdus de vue: il n'en refta qu'un dont l'équipage eut à lutter contre les vents & les tempêtes jufqu'en Octobre; enfin, ils firent naufrage fur les côtes qui font au fud de l'Anadir: ceux qui refterent, à force d'errer dans les terres, trouverent les bords de ce fleuve que l'on remonta, & où il fe fit un établiffement Ruffe par le Cofaque Simeon *Defchenef*, Commandant de l'équipage.

On apprit le fort des deux Bâtimens qui avoient été perdus de vue. Les deux Commandans étoient morts du fcorbut: d'autres de la troupe furent tués: quelques-uns échapperent à ces malheurs, en fe fauvant dans des canots.

Lorfque dans la fuite on découvrit

le Kamtchatka, on y retrouva des traces de ces derniers, ſans pouvoir apprendre de quelle maniere ils y étoient parvenus.

§. V. *Relation verbale ſur la grande Terre. Recherches inutiles qui en ſont faites.*

Une femme du Kolima a une conférence avec un Coſaque de Jakutsk, nommé Michel *Staduchin*: elle lui dit qu'il y a dans la mer Glaciale une grande Iſle; que cette Iſle s'étend depuis le fleuve Jana juſques vis-à-vis l'embouchure du Kolima; que les Habitans des bords d'un fleuve voiſin du Kolima paſſent en hiver ſur la glace dans cette Iſle; qu'ils y tuent des chevaux marins, dont ils emportent les dents & la tête, objet de leur adoration. Tout ce que cette femme dit au Jakutien lui eſt confirmé par des Promyſchlenis qui diſent que l'Iſle exiſte, & qu'ils la croyent une continuation de la Nouvelle-Zemle. Il dit auſſi avoir entendu parler d'une grande riviere qui ſe déchargeoit dans la mer Glaciale, à trois ou quatre journées par mer au-delà du Kolima. On le

renvoie au Kolima avec ordre de chercher ſa grande riviere, & de tirer des éclairciſſemens ſolides ſur l'Iſle.

Au printems de 1648, Staduchin ſe rend en ſept ſemaines, ſur des traîneaux, à la riviere d'Indigirka, & delà par mer au Kolima : il y ſéjourne juſqu'à l'été de 1649, & ſe remet en mer pour chercher la grande Riviere : il navige pendant ſept fois vingt-quatre heures ſans trouver de riviere. Enfin, il s'arrête & met du monde à terre pour prendre langue chez les Habitans du pays : ceux-ci ne connoiſſent point de riviere dans cette contrée. Staduchin revient ſans avoir atteint le but de ſes recherches. On a reconnu depuis que la riviere dont il s'agiſſoit n'étoit autre que l'Anadir. Nous avons dit plus haut qu'il s'y étoit formé un établiſſement Ruſſe ou *Oſtrog* ; mais on n'en ſavoit encore rien à Jakutsk. Cependant on découvrit un chemin pour aller par terre à l'Anadir, & on y trouva l'Oſtrog en queſtion, à la tête duquel étoit encore le Coſaque Deſchenef qui n'avoit pu, ni ſçu par quelle voie donner de ſes nouvelles.

Les Cosaques *Bureloï* & *Buldakof* navigent en 1650 sur la mer Glaciale. Les vents contraires les portent bien loin au-delà de la Terre-Ferme, sans qu'ils apperçoivent autre chose que la mer & les glaçons : point de grande Terre, quoiqu'on prétendît que ce fût là qu'elle étoit située. Soixante années se passent sans qu'on pense à la rechercher davantage : il étoit comme décidé qu'elle n'existoit pas.

En 1710, on recommence à croire que la grande Terre existe. On fait partir une troupe de Cosaques, dont le voyage plein d'événemens malheureux ne produit aucune connoissance sur cette grande Terre, que les Russes appellent en leur langue *Bolschaya Zemla.* Il en est de même d'un second voyage qui se fait dans la même année, & de deux autres qui se font en 1714.

On renonce encore à cette découverte ; & quelques années après il en est question de nouveau. Mais le peu de foi qu'on ajoute, même en Russie, aux relations qui ont été données de cette prétendue Terre, en 1723 & 1724, remet les choses à son égard dans le

même état où elles étoient avant les dernieres entreprises.

§. VI. *Conquêtes des Russes sur l'Amur.*

Pendant que des troupes de Russes & de Cosaques affrontoient les glaces qui bornent le nord de la Sibérie, d'autres troupes des deux mêmes Nations faisoient des tentatives dans le midi, pour assujettir à la domination de leur Empereur les divers Peuples qui ont leurs habitations le long de l'*Amur*. Ce fleuve qui a sa source en Sibérie, & dont le cours d'occident en orient est des plus étendus, arrose les parties septentrionales de l'Empire Chinois, & se jette dans la mer de Kamtchatka.

Les conquêtes des Russes sur l'Amur firent naître des débats entre les deux Empires. Ces débats furent terminés par le Traité de 1689, qui limite les frontieres respectives de l'un & de l'autre.

L'Isle *Saghalien*, qui fait face à l'embouchure de l'Amur, appartient aux Russes, malgré les prétentions des Chinois, qui la regardent comme dépendante de la Tartarie Chinoise. Les

Russe y ont établi une pêche de perles: on y prend quantité de martres Zibelines: cette Isle est couverte de bois.

§. VII. *Premiere connoissance du Kamtchatka.*

A la fin du siecle dernier le Kamtchatka n'étoit connu que de nom. Un Cosaque nommé *Atlassof*, qui commandoit sur l'Anadir, envoya en 1696, une troupe des siens pour rendre tributaires des Peuples qui habitoient au midi de son district. Le Cosaque Morosko, chargé de cette entreprise, alla en avant autant qu'il lui fut possible, & pénétra jusqu'à une journée de distance de la riviere de Kamtchatka. *Atlassof* partit ensuite lui-même avec une troupe plus nombreuse pour pousser cette découverte. La mauvaise conduite qu'il tint en retournant à Jakutsk, lui attira des affaires sérieuses, qui empêcherent un second voyage qu'il devoit faire en 1702, & qu'il ne fit qu'en 1706. On avoit commencé à se rendre maître de la partie méridionale, & même les Russes parvenus jusqu'à la pointe qui termine le Kamtchatka avoient eu occasion de reconnoître la situation des Isles

les plus voisines de cette pointe : elles dépendent d'un corps ou amas d'Isles qui s'étend delà vers le sud, & qu'on appelle les *Kuriles*.

§. VIII. *Naufrage d'un Bâtiment Japonois sur la côte du Kamtchatka, en 1710.*

Dix hommes de l'équipage se sauverent à terre où ils furent attaqués par les Kamtchedales, qui en tuerent quatre, & firent les autres prisonniers. Quatre de ceux-ci tomberent entre les mains des Russes : on les exerça à parler la langue Russe ; & bientôt ils en surent assez pour pouvoir répondre aux questions qu'on avoit à leur faire.

§. IX. *Conquête des Isles Kuriles par les Cosaques.*

Après avoir traversé dans des especes de barques nommées Baidars, le Détroit qui sépare la premiere Isle de la Terre-Ferme, ils trouverent à l'embouchure d'un petit ruisseau, une troupe de Kuriles qui les attaquerent. Le combat qui fut livré, se termina à l'avantage des Cosaques, qui firent grand récit de la bra-

voure de ce Peuple, assurant que ni dans le pays de l'Anadir, ni dans tout le Kamtchatka, on n'en avoit trouvé aucun si courageux.

Cette premiere expédition, qui se fit en 1711, fut suivie de deux autres qui se firent en 1712 & 1713. Le Cosaque *Iwan-Korireuskoï*, qui commanda ces deux expéditions, tira des Japonois échoués au Kamtchatka, toutes sortes de particularités qui faciliterent beaucoup son entreprise, à la suite de laquelle il se fit Moine.

§. X. *Premiere tentative pour aller par mer au Kamtchatka.*

On y alloit par terre en passant par le pays de l'Anadir; mais cette route étoit dispendieuse, dangereuse & pénible. La position d'*Okota* parut favorable pour être lieu d'embarquement. Ce fut de cet endroit qu'on tenta en 1716 & 1717, la traversée du golfe appellé mer de Kamtchatka; & depuis on ne cessa de suivre le même trajet.

§. XI. *Voyage fait en 1720 par l'ordre de Pierre-le-Grand, Empereur de toutes les Ruſſies.*

Ce voyage, dont quelques-uns crurent que l'objet étoit de reconnoître ſi l'ancien & le nouveau Continent étoient contigus, ſe borna aux Iſles Kuriles. L'Empereur en avoit lui-même rédigé l'inſtruction.

§. XII. *Projet de navigation qui ne fut exécuté qu'après la mort de Pierre-le-Grand.*

L'Empereur, bientôt après le voyage dont on vient de parler, s'occupa des recherches à faire touchant la contiguité des deux Continens, & dreſſa de ſa propre main les inſtructions concernant ces recherches.

On devoit faire conſtruire au Kamtchatka ou à quelqu'autre lieu commode, une ou deux Chaloupes couvertes, & enſuite viſiter les côtes inconnues du nord, pour découvrir ſi elles joignoient celles de l'Amérique. On devoit après cela aller à la recherche

pour tâcher de découvrir dans ces parages quelque Port appartenant à des Européens, ou pour rencontrer quelque Vaiſſeau d'Europe. On devoit là où il ſeroit néceſſaire mettre du monde à terre pour reconnoître le Pays, & s'informer du nom & de la ſituation des côtes que l'on auroit découvertes : on devoit tenir du tout, un Journal exact qui ſeroit apporté à Pétersbourg.

La mort de Pierre-le Grand apporta quelque interruption à l'exécution de ce projet. Mais l'Impératrice Catherine ſon épouſe, que les Ruſſes reconnurent après lui pour leur Souveraine, ſe faiſant une Loi d'entrer dans toutes les vues de ce grand Empereur, & de ſuivre ſcrupuleuſement ſes diſpoſitions, ne tarda pas à faire exécuter celle dont il vient d'être parlé. Cette entrepriſe eſt ce qu'on appelle la premiere expédition du Kamtchatka, pour laquelle on employa un Capitaine Danois, nommé *Bering*, qui eut pour Lieutenans un Allemand nommé *Spanberg*, & un Ruſſe nommé *Tchirikof.*



§. XIII. *Préparatifs pour la premiere expédition du Kamtchatka.*

Bering & ſes deux Lieutenans partirent de Pétersbourg le 5 Février 1725; ils arriverent le 16 Mars à Tobolsk : on paſſa l'été & même l'hiver en Sibérie, pour diſpoſer tout ce qui étoit néceſſaire à la navigation.

Au printems de 1726, ils deſcendirent le Lena juſqu'à Jakutsk. Le Lieutenant Spanberg prit les devants avec une partie des vivres : il fut bientôt ſuivi par le Capitaine Bering, qui laiſſa Tchirikof à Jakutsk, avec ordre de faire tranſporter par terre ce qui reſtoit de vivres. Il fallut ſe partager ainſi, à cauſe de l'extrême difficulté des chemins depuis Jakutsk juſqu'à Okota, où l'on conſtruiſit un Bâtiment pour la traverſée d'ici au Kamtchatka. Arrivés au Kamtchatka, les Charpentiers de l'équipage, couperent le bois néceſſaire pour la conſtruction d'une Chaloupe, qui fut lancée à l'eau le 10 Juillet 1728. Ce fut ſur cette Chaloupe que Bering commença le 10 Juillet à faire voile dans la

la mer qui baigne la côte orientale du Kamtchatka.

§. XIV. *Premiere navigation des Russes sous la conduite du Capitaine* Bering, *pour parvenir à connoître si les deux Continens se joignent.*

Bering prit son cours vers le nord-est, en se guidant sur les côtes du Kamtchatka, qu'il ne perdit presque pas de vue. Le 8 Août, comme il étoit à soixante-quatre degrés trente minutes de latitude, il vit venir à la rame dans un canot fait de peau de chien marin, huit hommes ; c'étoient des Tschuktschis qui s'avançoient ainsi pour sçavoir quelles étoient les vues de ceux qui navigeoient. On parla avec eux par le moyen d'un Interprête, & on les invita de venir à bord. Il y en eut un qui vint à la nage, par le moyen de deux outres de peau de chien marin, remplies de vent & liées à une perche : les autres firent approcher le canot, & vinrent pareillement à bord. Le Capitaine leur demanda, par son Interprête, quelle étoit la direction de la côte. Les indi-

cations qu'ils donnerent, lui firent connoître que de l'endroit où il étoit, la côte tournoit à l'ouest: ils parlerent d'une Isle peu éloignée du Continent, & qu'ils dirent qu'on trouveroit en suivant la côte. Les Russes la trouverent effectivement le 10 d'Août, jour de St. Laurent, & lui donnerent le nom de ce Saint. Quelques cabanes de Pêcheurs Tschuktschis furent tout ce qui s'y présenta à leur vue.

Le 15 d'Août, on arriva à la latitude de soixante-sept degrés dix-huit minutes, où l'on vit un Cap, derriere lequel la côte tournoit à l'ouest comme les Tschuktschis l'avoient dit. Le Capitaine pensant que la côte devoit continuer de courir à l'ouest, en conclut qu'il ne pouvoit y avoir de jonction de l'Asie à l'Amérique. En conséquence, il crut avoir rempli les ordres qu'il avoit reçus; & il représenta aux Officiers & aux Mariniers de son équipage, qu'il étoit tems de penser au retour; « qu'il » étoit à craindre s'ils avançoient plus » vers le nord, qu'ils ne se trouvassent » pris tout d'un coup par la glace, » d'où il ne leur seroit pas facile de se » dégager; que les brouillards épais

» qui régnoient ici en automne, & qui
» se faisoient déjà appercevoir de tems
» en tems, les empêcheroient de voir;
» que si le vent devenoit contraire, il
» seroit presqu'impossible de regagner
» le Kamtchatka cet été; & que de
» passer l'hiver dans ces contrées,
» c'étoit à quoi il ne falloit pas seule-
» ment penser, parce qu'on s'expose-
» roit à périr, soit par les rochers
» escarpés d'une côte sur laquelle on
» ne connoissoit ni port, ni rade; soit
» faute de bois, dont on savoit que
» tous les bords de la mer Glaciale
» étoient entiérement dépourvus; soit
» enfin par les mains des Sauvages
» Tschuktschis, que l'on n'avoit pu
» encore réduire à l'obéissance ».

On s'en retourna, & il ne se passa rien de remarquable, sinon que le 20 Août, on vit venir à la rencontre du Vaisseau, quarante Tschuktschis dans quatre Baidars: ils apportoient un présent de chair de rennes, de poissons & de dents de chevaux marins: on leur donna aussi en présent des aiguilles, du fer & diverses autres choses qui leur firent beaucoup de plaisir.

Le 29, on jetta l'ancre devant la côte de Kamtchatka, à cauſe d'une tempête & d'un brouillard qui s'étoient levés. Le lendemain on perdit l'ancre en la levant, le cable s'étant rompu.

Le 20 Septembre, ils entrerent dans la riviere de Kamtchatka, qu'ils remonterent juſqu'à une habitation Ruſſe, où ils avoient ſéjourné l'hiver précédent, & où ils paſſerent celui-ci.

§. XV. *Rapports faits aux Ruſſes par les Gens du Kamtchatka, pendant le ſéjour qu'ils y firent à leur retour.*

On leur parla d'une Terre à l'eſt qui ne devoit pas être éloignée. Les Ruſſes dans leur navigation avoient eux-mêmes remarqué des vagues moins élevées qu'elles ne le ſont ordinairement en haute mer : ils avoient vu flotter des pins qui ne croiſſent point au Kamtchatka. Quelques-uns même aſſurerent qu'ils avoient apperçu de deſſus les côtes les plus hautes du Kamtchatka, cette Terre voiſine, quand il faiſoit beau tems.

§. XVI. *Seconde navigation du Capitaine* Bering *& des Russes.*

Ils quitterent pour la seconde fois les côtes du Kamtchatka le 5 Juin 1729; mais le vent d'est-nord-est qui souffloit avec force, ne leur permit pas de s'en éloigner de plus de deux cens werstes, qui équivalent à 68 de nos lieues. Comme ils ne trouverent point de Terres jusques-là, ils changerent de cours, doublerent la pointe méridionale du Kamtchatka, & revinrent à Okota, d'où le Capitaine Bering se rendit à Jakutsk & ensuite à Pétersbourg. Ici se termine la premiere expédition du Kamtchatka. Il y en a une seconde dont nous ne tarderons pas à parler.

§. XVII. *Naufrage d'un Bâtiment Japonois sur les côtes du Kamtchatka, dans le tems que Bering étoit à sa seconde navigation.*

Ce Bâtiment échoua au sud du Port *d'Avatcha.* Un Préposé de cinquante

Cosaques, nommé André *Schtinnikof*, y fut avec quelques Kamtschedales. Les Japonois venoient de sauver leurs effets : ils firent quelques présens à Schtinnikof, qui ne le contenterent pas. Il resta deux jours avec eux, après quoi il les quitta pendant la nuit, & se cacha près delà pour voir ce qu'ils feroient. Autant les Japonois avoient été joyeux de voir arriver Schtinnikof, autant furent-ils affligés de se voir abandonnés de lui : ils se mirent dans leur canot & ramerent le long de la côte pour chercher d'autres Habitans. Alors Schtinnikof ordonna à ses Kamtschedales de les suivre dans un Baidar, de tirer dessus, & de n'en épargner que deux. Il y avoit dix-sept Japonois en tout : les deux qui furent épargnés étoient un garçon de onze ans & son pere. Schtinnikof s'empara de tout ce qui étoit dans le Vaisseau, qu'il fit ensuite mettre en pieces pour profiter du fer qui y étoit : ensuite il emmena avec lui les deux Japonois, comme prisonniers de guerre & esclaves. Une telle barbarie exercée sur des étrangers qui avoient fait naufrage, ne pouvoit rester impunie. Schtinnikof, atteint & convaincu du crime, fut puni comme

il le méritoit, par la corde. Les deux Japonois furent transportés à Jakutsk, delà à Tobolsk, & ensuite à Pétersbourg, où ils moururent, l'un en 1736, & l'autre en 1739. Ils avoient appris assez de langue Russe pour former des disciples dans la langue Japonoise; même quelques Russes qu'ils avoient instruits, parloient & écrivoient déjà passablement bien le Japonois. Le plus âgé s'appelloit *Sosa*. Son fils avoit le nom de *Gonsa*. On les avoit baptisés à Pétersbourg, le premier sous le nom de Cosmas, & l'autre sous celui de Damian. La profession de Pilote que le pere avoit embrassée, fut aussi celle du fils. Ils raconterent que leur Vaisseau chargé de toiles de coton, d'étoffes de soie, de riz & de papier pour être portés à *Osaka*, Ville située sur la côte méridionale de l'Isle Niphon, au sud-est de celle de Meaco, fut écarté de la route qu'ils devoient suivre, par une tempête; qu'ils avoient erré çà & là pendant six mois, & qu'enfin ils échouerent sur la côte du Kamtchatka.



§ XVIII. *Entreprise du Cosaque* Scheſtakof.

L'objet de cette entrepriſe étoit de réduire les Tſchuktſchis & les *Koreques* qui n'avoient point voulu ſe ſoumettre à l'Empire Ruſſe. Scheſtakof vouloit enſuite découvrir la Terre qui fait face au Cap Chalaginskoï ; faire une derniere tentative vers la prétendue grande Terre ; viſiter les Iſles Kuriles, &c.

Un Capitaine de Dragons de Sibérie, nommé *Paulwtzki*, eut ordre de le joindre. Arrivés tous deux à Jakutsk, ils ſe ſéparerent par méſintelligence.

Scheſtakof ſe rendit en 1729 à Okota, où il s'empara, pour ſon uſage, des Bâtimens ſur leſquels Bering étoit revenu du Kamtchatka peu de tems auparavant. Sa navigation n'eut point le ſuccès qu'il eſpéroit. A la ſuite d'un naufrage où il perdit beaucoup de monde, & où lui-même penſa laiſſer la vie, il eut un combat à livrer aux Tſchuktſchis, à deux journées de diſtance de la riviere de Penzina : il tomba mort d'un coup de fleche ; & ce qui ne périt pas avec lui, ſe diſperſa.

§. XIX. *Expédition du Capitaine* Paulwtzki.

Il étoit arrivé ſur l'*Anadir* au mois de Septembre 1730. Il ſe remit en marche au mois de Mars ſuivant, tourna droit au nord vers la mer Glaciale, & parvint à cette mer, dont il ſuivit le rivage ſur la glace. Dans le cours de cette marche, on découvrit une grand armée de Tſchuktſchis, qui paroiſſoit diſpoſée à en venir aux mains avec les Ruſſes. Paulwtzki les fit ſommer par des Interprêtes, de ſe ſoumettre à l'Empire Ruſſe. Sur leur refus, il les attaqua avec tant de ſuccès qu'ils furent forcés de lui abandonner le champ de bataille, & de ſe ſauver dans une déroute entiere.

Après un repos de huit jours, Paulwtzki continua ſa marche, & ſe trouva dans la néceſſité de livrer un ſecond combat qui fut auſſi heureux pour lui que le premier.

Son deſſein étoit de traverſer l'eſpace de terre qu'on appelle *grande Pointe* des Tſchuktſchis, de parvenir à la mer qui borde le pays d'Anadir au-delà de cette Pointe. Une nouvelle armée de

Tſchuktſchis s'oppoſe à ſon paſſage ; il livre une troiſieme bataille, & malgré l'avantage qu'il remporte, les Tſchuktſchis ne veulent point ſe ſoumettre au tribut.

Paulwtzki ne laiſſe pas de toujours avancer : il parvient au rivage oriental de la grande Pointe : il embarque une partie de ſes gens ſur des Baidars : il marche avec le reſte le long de la côte, & il parvient au Cap qui avoit été vu par le Capitaine Bering, à ſoixante-ſept degrés dix-huit minutes de latitude ; après quoi il quitte le rivage, & revient par terre au lieu de l'établiſſement des Ruſſes ſur l'Anadir.

§. X X. *Note ſervant de préliminaire à la ſuite de cette narration.*

Il va être queſtion des entrepriſes les plus importantes que les Ruſſes aient encore faites. Un ſecond voyage au Kamtchatka eſt propoſé par le Capitaine Bering, & ſes deux Lieutenans Spanberg & Tchirikof. Il ne s'agit plus de découvrir ſi l'ancien & le nouveau continent ont quelque part de la contiguité. De-

puis la premiere navigation de Bering, cela n'étoit plus regardé comme une question. Cependant on peut observer que Bering avoit établi là une assertion peu sûre. Quoiqu'il soit vrai que la côte au-delà du Cap par lui découvert, tourne à l'ouest, il ne résulte pourtant de ce détour, qu'un grand golfe formé par la côte orientale de la grande Pointe des Tschuktschis, qui court au nord, & ensuite au nord-est. Il eût fallu que Bering eût doublé son Cap, & qu'après l'avoir doublé, il eût rangé la côte orientale de la grande Pointe, jusqu'au Cap Chalaginskoï. C'est, étant arrivé là, qu'il eût pu assurer, en voyant la côte tourner à l'ouest, qu'effectivement l'Asie ne tenoit en aucune maniere à l'Amérique. Le voyage de Paulwitzki donne, à cet égard, plus de certitude que la navigation de Bering. Il paroît, par ce qui est rapporté de la navigation faite en 1648, pour la recherche de l'Anadir, que le Cap Chalaginskoï avoit été doublé par le Cosaque Deschnef, & peut-être aussi par les Russes de sa Compagnie, dont on a trouvé des traces au Kamtchatka: mais depuis ce temps, aucun Russe ni

Cosaque, n'étoit parvenu jusqu'à ce Cap, & n'avoit fait le tour exact de la grande Pointe. On n'étoit donc pas encore en état de prononcer affirmativement sur la non contiguité des deux continens. Revenons aux nouvelles entreprises que le Gouvernement Russe se propose ici de faire exécuter.

Le Sénat reçoit, sur cet objet, des ordres émanés du Cabinet impérial, en date du 17 Avril 1732. Il demande à l'Académie des Sciences, un détail de ce que l'on savoit jusques-là du Kamtchatka, ainsi que des contrées & mers d'alentour. L'Académie charge de ce détail M. de l'*Isle*, Astronome François, & frere du Géographe de ce nom. M. de l'Isle dresse une carte, sur laquelle sont représentés le Kamtchatka, la terre d'Ieço, l'Isle des Etats, la terre de la Compagnie, le Japon, & la côte vue par le Capitaine Espagnol *Jean de Gama*. A cette carte, il joint un mémoire, dans lequel il indique trois différentes routes à suivre par mer, pour découvrir ce qui restoit inconnu.

L'une de ces routes, dit M. de

l'Isle, dans son mémoire fourni à l'Académie des Sçiences de Paris, « se devoit faire au midi du Kamtchatka,
» en allant droit au Japon; ce qu'on
» ne pouvoit faire sans traverser la terre
» d'Ieço, ou plutôt les passages qui la
» séparent de l'Isle des Etats, & de
» la terre de la Compagnie. Par ce
» moyen, ajoute-t-il, on pouvoit décou-
» vrir ce qui étoit au nord de la terre
» d'Ieço, dont on ne savoit point en-
» core l'étendue de ce côté là, non
» plus que le passage qui est entre la
» terre d'Ieço, & la côte de la Tar-
» tarie orientale. L'autre route, dit le
» même Auteur, se devoit faire direc-
» tement à l'est du Kamtchatka, jusqu'à
» ce que l'on rencontrât les côtes de
» l'Amérique au nord de la Californie.
» Enfin, continue-t-il, je proposai pour
» troisiéme objet, que l'on allât cher-
» cher les terres dont le Capitaine Be-
» ring avoit eu de si forts indices dans
» son premier voyage à l'est du Kamt-
» chatka. »

On voulut en même temps essayer si le fameux passage, tenté en vain par les Anglois & par les Hollandois, étoit possible sur la mer Glaciale.

Le Capitaine Bering avoit été élevé au grade de Capitaine Commandeur, & ses deux Lieutenans, Spanberg & Tchirikof furent faits Capitaines.

Le Collége de l'Amirauté nomma encore un nombre d'Officiers-Lieutenans, pour servir sous le Capitaine-Commandeur, dont trois furent destinés à aller découvrir le passage du nord : l'un devoit aller par mer de l'Obi au Jenisca. Les deux autres devoient partir du Lena, pour se rendre, l'un au Jenisca, en navigeant à l'ouest, & l'autre au Kamtchatka par l'est, en tâchant de doubler le Cap Chalaginskoï. L'Amirauté réserva à sa direction immédiate, le passage d'Arcangel à l'Obi, & y employa trois Officiers.

§. XXI. *De la Pointe de Terre appellée* Jalmal *par les Samoïedes, que les Russes traversoient pour aller à Mangasea, & à l'entrée de l'Obi.*

Au-delà du Vaigatz, la mer s'élargit entre la nouvelle Zemle, & une

grande avance de Terre ou Pointe, dont la côte orientale, forme le côté occidental du golfe de l'Obi : c'eſt cette grande Pointe que les Samoïédes appellent *Jalmal*. La mer au delà du Vaigatz, le long de cette Pointe, & de la nouvelle Zemle, s'appelle *Kars-koï-More*.

Les Ruſſes d'Archangel & ceux qui habitent ſur le *Peczora*, vont preſque tous les ans prendre, à la nouvelle Zemle, des chevaux marins, des chiens de mer & des ours blancs : ils traverſent le Vaigatz entre l'iſle de ce nom & le continent, & navigent enſuite ſur le Kars-koï-more. Même navigation autrefois pour aller à Mangaſea. Le petit golfe, formé par la côte du Jalmal, à l'oppoſite de l'iſle Vaigatz, reçoit une riviere nommée *Mutnaïa*, que l'on remontoit juſqu'à un lac où elle prend ſa ſource : on traverſoit ce lac ; après quoi on traînoit par terre les petits eſquifs ſervant pour ces voyages, juſqu'à un autre lac, d'où ſort une riviere appellée *Tilowka*, qui entre dans le golfe de l'Obi. Lorſqu'on étoit parvenu à ce golfe, quelques-uns tournoient au ſud pour gagner l'entrée de l'Obi,

& aller trafiquer ſur ce fleuve avec les Samoïedes ; mais le plus grand nombre dirigeoient à l'orient, entroient dans le golfe de la riviere de *Taz*, d'où ils parvenoient facilement à la Ville de Mangaſea, dans le temps qu'elle exiſtoit.

Les relations ne diſent pas qu'ils aient jamais fait le tour du Jalmal, pour entrer dans le golfe de l'Obi, ni pour en ſortir.

§. XXII. *Tentative des Ruſſes pour doubler le Jalmal.*

Le Lieutenant *Marawief* eſt commandé en 1734, pour tenter le paſſage d'Arcangel juſqu'à l'Obi : il ne peut pouſſer cette premiere campagne plus loin que la riviere de Peczora.

L'été ſuivant, il paſſe le Vaigatz, ayant à ſa gauche l'Iſle de ce nom, & le continent à ſa droite. Il navige dans le Kars-koï-More, & range la côte du Jalmal juſqu'à la hauteur de ſoixante - douze degrés & demi : il ne pût doubler cette Pointe ; d'autres le firent en 1738 : ce fut les Lieutenans

Malygin & Skuratof qui entrerent dans le golfe de l'Obi.

§. XXIII. *Tentatives pour le passage de l'Obi au Jenisca.*

On construit deux Bâtimens à Tobolsk pour cette entreprise. L'un de soixante & dix pieds de long, sur quinze de large, fut ainsi construit, afin qu'il pût passer plus facilement entre les glaces : on l'appella *la double Chaloupe Tobolsk :* l'autre étoit une barque nommée le *Postillon Obi.*

La double Chaloupe Tobolsk, commandée par le Lieutenant *Owzin*, descend l'Obi jusques un peu par-delà le golfe du Taz, vers soixante & dix degrés de latitude, & ne peut aller plus loin. L'année suivante, 1736, elle avance encore moins, & ne parvient que jusqu'à soixante-neuf degrés. En 1737, elle pousse jusqu'à soixante & douze degrés & demi. Là elle est forcée par les glaces de rebrousser. Le Commandant perd toute espérance de succès. Le Postillon Obi, commandé par Jean *Koschelef*, est envoyé au devant : les deux Commandans navigent

de compagnie : ils ont, en 1738, le bonheur de doubler le Cap *Matſol*, qui forme l'entrée orientale du golfe de l'Obi : delà ils navigent heureuſement, & entrent dans le Jeniſca ſans obſtacle.

§. XIV. *Navigation infructueuſe pour paſſer du Jeniſca au Lena, & réciproquement.*

Le Poſtillon Obi venoit de doubler le Cap Matſol, & d'entrer dans le Jeniſca : cet heureux ſuccès produit l'encouragement. On entreprend tout de ſuite d'aller avec la même Barque, à la rencontre du Vaiſſeau qui devoit venir du Lena au Jeniſca. Il s'agiſſoit, en ſortant du golfe du Jeniſca, de pouvoir tourner à l'eſt : il n'y eut aucun moyen de le faire, à cauſe des glaçons qui fermoient le paſſage : il fallut revenir.

La *double Chaloupe Jakutsk*, qui partit du Lena le 27 Juin 1735, ne put que très-peu avancer à l'oueſt de l'embouchure de ce fleuve. L'été ſuivant, elle paſſe devant les rivieres d'*Anabara* & de *Chatanga*, & parvient à peu près à l'embouchure du

Tamura : elle trouve une ſuite d'Iſles qui s'étendoient du continent, fort avant dans la mer au nord-oueſt. Tout étoit glace entre ces Iſles ; & nulle apparence de paſſage. On croit qu'en tenant au nord le long de ces Iſles, on trouvera une mer libre & dégagée : on avance juſqu'à ſoixante & dix-ſept degrés vingt-cinq minutes : là, on eſt tout-à-fait arrêté par une glace impénétrable. Le Commandant perd tout eſpoir de réuſſir. Lui & ſa femme, que la tendreſſe conjugale avoit portée à le ſuivre, étoient partis malades du lieu où ils avoient paſſé l'hiver : ils moururent tous deux à leur retour.

Un autre Navigateur part en 1738, avec ordre, s'il ne pouvoit paſſer, de décrire la côte ſur terre. Ce fut auſſi tout ce qu'il put entreprendre ; & il s'en acquitta.

§. XXV. *Voyage de l'embouchure du Lena à l'eſt, pour trouver un chemin par mer au Kamtchatka.*

Le Lieutenant *Laſſenius* partit le 30 Juin 1735, & ſortit de l'embouchure

du Lena, le 7 Août. Dès le 14 du même mois, les vents contraires, les brouillards, les glaces flottantes, & les neiges qui tomboient en abondance, le forcerent à chercher un port pour y passer l'hiver. Cela dura jusqu'au 19 Août, qu'il entra dans la riviere de Charaulack, qui tombe dans la mer glaciale, entre le Lena & le Jana. A une werste de l'embouchure, il trouva quelques vieilles habitations de Jakutes, à côté desquelles il fit bâtir des casernes, dans le dessein d'y hiverner avec son monde. Mais lui & ses gens furent attaqués d'un si affreux scorbut, que de cinquante-deux hommes qu'ils étoient à leur départ de Jakutsk, il n'en resta que quinze; Lassenius même mourut.

Pendant qu'ils étoient dans ce quartier d'hiver, le Soleil se fit voir, pour la derniere fois, le 6 Novembre, & reparut le 19 Janvier. Le 29 Mai, la glace commença à se rompre dans le Charaulack.



§. XXVI. *Autre voyage pour le même objet.*

Dmittri Laptief partit de Jakutsk dans l'été de 1736, avec de nouvelles troupes, & des provifions. Lorfqu'il fut à l'embouchure du Lena, la mer étoit encore pleine de glaces. Cependant, il fe trouva, entre la glace & la côte, un paffage étroit, qui pouvoit porter des canots. Le Lieutenant en profita, pour parvenir jufqu'au Charaulack, où étoit le Navire; mais il n'y eut pas moyen de fortir delà avant le 5 Août. Les provifions étoient reftées en arriere à l'embouchure du Lena : fon premier foin fut de les aller reprendre; & ce fut le 15 Août que commença fon voyage.

Pour atteindre le *Swietoï-Noff* (c'eft le Cap qui termine la côte par delà l'embouchure du Jana, au nord de cette embouchure) il prit fon cours au nord-eft; mais au bout de deux fois vingt-quatre heures, il trouva tant de glaces, qu'il défefpéra de pouvoir aller plus loin : il fallut revenir au Lena.

Laptief repartit, en 1738, fur le

même Bâtiment, & arriva le 15 Août au Swietoï-Noss, & à la fin du même mois, à l'embouchure de l'Indigirka. Là le Navire fut pris par les glaces.

Laptief, après avoir passé l'hiver à l'Indigirka, alla l'été suivant dans un petit bateau, le long de la côte, jusqu'au Kolima, où il prit, par terre, la route de l'Anadir, qu'il descendit jusqu'a son embouchure. Ce fut le dernier des voyages que le Gouvernement fit entreprendre, pour aller au Kamtchatka par la mer Glaciale.

§. XXVII. *Premier voyage du Capitaine* Spanberg, *au Japon.*

Le Dogre *Michel l'Archange*, & la double Chaloupe *l'Espérance*, avoient été construits à Okota, pour cette entreprise. Le premier fut commandé par le Capitaine même; l'autre le fut par son Lieutenant *Valton*. La Chaloupe *le Gabriel*, qui avoit servi à la premiere expédition du Kamtchatka, étoit montée par le Maître d'équipage *Scheltinga*.

Avec ces trois Bâtimens, Spanberg fit voile d'Okota, au milieu de Juin 1738. Les glaces, dont juſqu'à ce temps la mer avoit été couverte, avoient fait obſtacle à ſon départ ; encore eut-il bien de la peine à ſe faire paſſage à travers celles qui reſtoient.

Il fit gouverner d'abord vers le Kamtchatka, où il s'arrêta quelque peu ; enſuite il dirigea vers les Kuriles ; puis l'automne étant déjà avancée, il revint au Kamtchatka, où il fit bâtir une chaloupe couverte à vingt-quatre rames, pour s'en ſervir dans le voyage ſuivant, à viſiter plus facilement les Iſles.

Le premier Juin 1739, les quatre Bâtimens partent du Kamtchatka, & dirigent leur cours entre le ſud & l'eſt, juſqu'à la latitude de quarante-ſept degrés, ſans trouver terre ; & enſuite entre le ſud & l'oueſt, afin de regagner les Kuriles qu'ils revirent effectivement. Une tempête violente, accompagnée d'un brouillard épais, ſépare Spanberg d'avec ſon Lieutenant. Ils ſe cherchent pendant deux jours, en tirant du canon ; ils ne ſe revoient plus pendant tout le voyage : chacun l'acheve à part. Ils abor-

dent tous deux au Japon, en différens endroits. Nous bornerons notre récit à ce qui concerne Spanberg.

Ce fut le 18 Juin qu'il mouilla l'ancre près des côtes du Japon. En abordant, on vit une multitude de Bâtimens Japonnois, des Villages, une campagne couverte de moissons, & dans l'éloignement, des bois de haute futaie. Deux Bâtimens Japonnois vinrent aux Russes, mais à la distance de trente à quarante brasses. Les Japonnois s'arrêterent tout court, couchés sur leurs rames : on leur fit signe d'approcher ; ils firent signe, à leur tour, aux Russes de venir à terre : ceux-ci n'eurent garde : le Capitaine crut même ne pas devoir s'arrêter long temps en cet endroit, de peur de surprise. Il leva l'ancre, prenant tantôt le large, tantôt se raprochant de terre, selon que les circonstances paroissoient devoir l'exiger.

Le 20 Juin, on vit encore beaucoup de Bâtimens Japonnois, dans chacun desquels il y avoit dix à douze hommes. Le 22, on changea de mouillage. On vit arriver deux bateaux de Pêcheurs qui vinrent à bord troquer du poisson

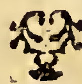
frais,

frais, du riz, du tabac en grandes feuilles, des concombres en compotes, & d'autres bagatelles contre des marchandiſes de Ruſſie. Ce qui paroiſſoit le plus au gré des Japonois, c'étoit des habits de drap, & des colliers de verre bleu. Pour les cotons, les ſoieries, miroirs, couteaux, ciſeaux, aiguilles, &c. ils n'en faiſoient aucun cas, parce qu'ils ont de tout cela chez eux.

Le jour ſuivant, on compta juſqu'à ſoixante-dix neuf bateaux de Pêcheurs, qui ſe tenoient à différentes diſtances du vaiſſeau : tous étoient plats au gouvernail, fort pointus pardevant, longs de vingt-quatre pieds, ſur environ cinq pieds de large Les *Buſſes*, autre ſorte de Bâtimens Japonois, ſont plus grands que les précédens, & pointus à la pouppe comme à la proue, plus forts en équipage, & bons voiliers ; mais ils ne portent ordinairement que vent arriere, ce qui fait qu'ils ſont facilement emportés par un vent contraire, ou par une tempête ; alors le Pilote dérouté ſe laiſſe aller au hazard. On a vu plus haut, que quelques-uns ont été pouſſés juſques ſur les côtes du Kamtchatka.

Avant que le Capitaine Spanberg quittât ce lieu, il arriva près de son bord, un grand bateau, dans lequel, outre les Rameurs, étoient assis quatre hommes, dont l'air & les robes brodées annonçoient des gens de distinction. Le Capitaine les invita dans sa chambre. En entrant, ils s'abaisserent jusqu'à terre, les mains jointes pardessus la tête, & resterent dans cette attitude, jusqu'à ce que le Capitaine les eût obligés de se relever. Les mets & l'eau de vie qu'on leur offrit, parurent être de leur goût.

Le Capitaine leur présenta une carte marine de toute cette plage, & un globe. Ils reconnurent sans peine, sur l'un & l'autre, leur Pays, qu'ils désignerent par le nom de *Nyphon*. Ils remarquerent aussi l'Isle de Matsumai, & le détroit de *Sungar*, qui sépare cette Isle de celle de Nyphon. En se retirant, ils se courberent, comme auparavant, jusqu'à terre, & remercierent, le mieux qu'ils purent, des honnêtetés qu'ils avoient reçues.



§. XXVIII. *Retour de* Spanberg.

Dans l'idée qu'il avoit rempli le but de son voyage, qui étoit de découvrir & déterminer la vraie position du Japon, par rapport à la terre de Kamtchatka, il se mit à appareiller pour le retour.

Il prit son cours au nord-est, & arriva le 3 Juillet, devant une grande Isle à quarante-trois degrés cinquante minutes de latitude. Ceux qu'il détacha avec le canot, pour aller chercher de l'eau fraîche dans cette Isle, ne purent aborder à cause des rochers escarpés qui bordent le rivage : il fit voile vers un autre endroit, & le canot apporta treize bariques de bonne eau fraîche.

On y avoit vu des hommes; mais ils s'étoient sauvés à la vue des Russes. Ceux-ci y avoient trouvé des bateaux de cuir, & des patins faits à la façon de ceux des Kuriles & du Kamtchatka. Ceci engagea le Capitaine à s'approcher davantage, & à mouiller dans une anse sur huit brasses fond de sable. Au fond de cette anse, étoit un Village, vers

lequel le Capitaine envoya une chaloupe qui revint avec huit Insulaires.

Ces gens avoient l'air & la taille des Kuriles, dont ils parloient aussi la langue ; mais ils différoient de ceux-ci, en ce qu'ils avoient du poil assez long par tout le corps. Les hommes entre deux âges avoient la barbe noire, & les vieillards l'avoient toute grise. Quelques-uns portoient des anneaux d'argent aux oreilles. Leurs habits d'étoffe de soie bigarrée, leur tomboient jusqu'aux pieds qui étoient nuds. On leur fit boire de l'eau-de-vie, & on leur présenta diverses bagatelles qu'ils accepterent avec plaisir. Ayant apperçu un coq vivant dans le Vaisseau, ils se mirent à genoux, les mains jointes pardessus la tête, & s'inclinerent jusqu'à terre devant lui, & devant les présens qu'ils avoient reçus. Lorsqu'ils se furent relevés, on les fit remettre à terre.

Le 9 Juillet, le Capitaine Spanberg leva l'ancre, & alla visiter les autres Isles d'alentour, afin de pouvoir en déterminer la position sur sa carte.

Ces Isles découvertes par le Capitaine Spanberg, sont prises, par les

Ruſſes, pour la terre d'Ieſo, dont les Hollandois, qui l'ont découverte en 1643, ne font qu'une ſeule Iſle.

Spanberg & ſon équipage ſe virent expoſés à bien des dangers en parcourant ces Iſles, & ſouffrirent beaucoup d'incommodités. En certains endroits, ils ne trouvoient que trois, quatre, cinq braſſes d'eau. Une bonne partie de l'équipage devint malade, & pluſieurs moururent.

Le 23 Juillet, il arriva près de l'Iſle de Matſumai. Il y trouva trois grandes Buſſes du Japon, & ſe prépara tout de ſuite au combat, en cas qu'il leur prît envie de l'attaquer. Pour plus grande ſûreté, il ne voulut pas envoyer du monde à terre, ni jetter l'ancre; & le 25 Juillet, il reprit la route du Kamtchatka, où il laiſſa un peu repoſer ſes gens. Le 20 Août, il fit voile pour Okota, où il arriva le 29. Le Lieutenant Walton y étoit revenu avant lui, après avoir pareillement abordé au Japon.



§. XXIX. *Second voyage de* Spanberg.

Spanberg, après ſon retour, obtint congé du Capitaine-Commandeur, pour paſſer l'hiver à Jakutsk, & aller enſuite à Pétersbourg, rendre compte au Sénat ſuprême, & à l'Amirauté, de ſon expédition. En-attendant, la relation de ſes découvertes fut envoyée d'avance à Pétersbourg; elle y fut d'abord ſi bien reçue, que le congé donné par le Capitaine Commandeur à Spanberg, pour revenir à Pétersbourg, fut confirmé. Mais bientôt on changea de ſentiment. On crut qu'il n'étoit pas encore bien prouvé que Spanberg eût été au Japon. La carte générale de l'Empire Ruſſe, par Kirilof, à l'exemple de celle de Strahlenberg, plaçoit le Japon preſque ſous le même méridien que le Kamtchatka; au lieu que ſelon le cours & les obſervations de Spanberg & de Walton, il étoit ſitué de onze à douze degrés plus à l'oueſt. On penſa que Spanberg pouvoit avoir pris les côtes de la Corée, pour celles du Japon. Enfin, toute réflexion faite, on jugea qu'il étoit néceſſaire qu'il fît un ſecond

voyage de ces côtés-là, & l'on trouva bon que deux jeunes garçons Ruſſes, inſtruits dans la langue du Japon, par les Japonois tranſportés à Pétersbourg, en 1732, l'accompagnaſſent pour ſervir d'Interprêtes.

Spanberg étoit en chemin pour Pétersbourg, lorſqu'il reçut cet ordre au mois de Juillet 1740. Il retourna tout de ſuite à Jakutsk, & delà à Okota.

La ſaiſon pour aller au Japon étoit paſſée. Il fallut conſtruire un nouveau Bâtiment à Okota; ce qui ſe fit pendant l'hiver. L'été d'après 1741, on mit en mer. Mais bientôt le bâtiment fit eau; en ſorte que l'on eut bien de la peine à atteindre les côtes du Kamtchatka. On attribua cet accident à la trop grande hâte avec laquelle ce Bâtiment avoit été conſtruit, le bois n'ayant pas eu le temps de ſécher. En vain on travailla à réparer le Vaiſſeau, & paſſa-t-on tout l'hiver au Kamtchatka.

A peine, après avoir remis en mer le 23 Mai 1742, eut-on paſſé les premieres Iſles Kuriles, que l'eau pénétra encore dans le Vaiſſeau de pluſieurs

côtés, ſans qu'on pût l'empêcher, ni boucher toutes les voies.

Malgré tous ces contre temps, Spanberg ſe faiſoit peine de revenir, ſans avoir fait aucune découverte : il envoya un de ſes Officiers pour viſiter la mer juſqu'à l'embouchure de l'Amur : ceci même ne réuſſit pas ; il fallut que les Bâtimens revinſſent à Okota, ſans avoir rien fait.

Cependant, peu à peu les preuves ſe multiplierent en faveur de la premiere navigation ; & aujourd'hui l'on ne doute plus que Spanberg n'ait rencontré juſte dès la premiere fois. On ſe fonde ſur la poſition que nos plus célèbres Géographes, Mrs. d'Anville, Buache & Bellin donnent au Japon. Ils mettent entre le Japon & le Kamtchatka, au moins la même différence de longitude, que Spanberg & Walton ont trouvée.

§. XXX. *Départ de Bering & de Tchirikof, pour le Port d'Avatcha.*

Les Paquebots, *le Saint-Pierre* & le *Saint-Paul*, deſtinés aux découvertes

que l'on se proposoit de faire sur les côtes de l'Amérique, partirent d'Okota le 4 Septembre 1740, étant montés par les Capitaines *Bering* & *Tchirikof*. M. de l'Isle *de la Croyere* étoit chargé des observations astronomiques qui se trouveroient à faire dans le cours de ce voyage.

Les deux Capitaines doublerent la pointe méridionale du Kamtchatka. Bering eut beaucoup de peine à passer le Détroit entre cette pointe, & la premiere Isle Kurile. Tchirikof qui entra dans le Détroit une heure & demie plus tard, le passa sans difficulté. Ce passage s'étoit fait le 26 Septembre. Le jour suivant, ils arriverent devant le golfe d'Avatcha, & y entrerent avec toutes les peines imaginables, à cause des tempêtes qui s'éleverent. Ils passerent l'hiver dans ce Port, & y bâtirent une Eglise, qui fut consacrée aux Apôtres Saint Pierre & Saint Paul, en l'honneur desquels Bering donna le nom de Saint-Pierre & de Saint-Paul, au Port d'Avatcha.



§. XXXI. *Départ du Port d'Avatcha. Recherche inutile de la Terre de Gama, &c. Remarques ſur cette Terre.*

Pendant tout l'hiver, les Officiers avoient jugé qu'il falloit courir à l'eſt, en tirant un peu vers le nord, pour découvrir les terres dont Bering avoit eu des indices dans ſon premier voyage; mais ce ſentiment n'étoit pas d'accord avec la carte préſentée par M. de l'Iſle. Le Sénat l'avoit donnée au Capitaine-Commandeur, pour lui ſervir de guide.

Le Capitaine-Commandeur ayant, le 4 Mai, aſſemblé un Conſeil composé de tous les Officiers, la Croyere, muni d'une copie de la carte de ſon frere, la préſenta. Cette carte ne marquoit aucune terre à l'eſt, mais elle préſentoit au ſud-eſt d'Avatcha, vers les quarante-ſix & quarante-ſept degrés de latitude, une côte étendue de quinze degrés d'occident en orient, avec ces mots, *Terres vues par Jean de Gama.*

En conſéquence, il fut réſolu de diriger la navigation vers cette terre,

que l'on présumoit pouvoir s'étendre assez au nord, pour être facile à trouver. On mit à la voile le 4 Juin 1741. On courut au sud-est, jusqu'à la hauteur de quarante six degrés ; & là il n'y eut aucune apparence de terre. Les Russes furent très mécontens de s'être ainsi engagés dans une course inutile, en se conduisant sur la carte de M. de l'Isle, où la terre de Gama se trouvoit placée trop à l'est, & parmi les découvertes américaines, tandis qu'il falloit la mettre au nombre des découvertes qui se rapportent à notre continent, aux environs de la Terre de la Compagnie. Un Officier Russe, du nombre de ceux qui composoient l'équipage, parle de la terre de Gama, dans une lettre qui a été rendue publique, comme d'une terre qui n'existe qu'imaginairement. Son sentiment, à cet égard, est le sentiment général en Russie. L'existence de cette terre est un problême géographique. Quelques-uns de nos Géographes doutent de son existence. Entre ceux qui ne doutent pas, les uns se tiennent sur la négative absolue, & les autres sur l'affirmative presqu'absolue. Je transcris ici un pas-

ſage des conſidérations géographiques, de feu M. Buache, homme profondément verſé dans les connoiſſances géographiques qui réſultent des navigations modernes.

« La premiere fois, dit M. Buache, » qu'on vit paroître, ſur les cartes, » la terre de Gama, ce fut ſur celle » des Indes que Texeira, Coſmographe du Roi de Portugal, fit en 1649, » à Lisbonne, & qui ſe donnoit à » tous les Pilotes Portugais. On a » preuve, par ailleurs, qu'elle avoit » été dreſſée ſur les mémoires de la » nation, qui étoient excellens. Or, elle » marquoit à dix ou douze degrés au » nord-eſt du Japon, & à quarante- » quatre & quarante-cinq de latitude, » un amas d'Iſles, & une côte cou- » rant à l'eſt, avec cette note : *Terre* » *vue par Jean de Gama*, Indien, en » allant de la Chine à la nouvelle » Eſpagne. On ignore d'ailleurs le » temps du voyage, & le caractere » des obſervations qu'il fit en cet en- » droit. Mais cela doit-il, en conſé- » quence, faire nier l'exiſtence de cette » terre? Ce ne ſont pas ſeulement » les Portugais qui nous en mettent

» une en cet endroit ; ce ſont encore
» les Chinois & les Japonois qui nous
» y dépeignent une grande Iſle, à la-
» quelle ils donnent le nom de *Kia-y-*
» *Tao*, comme leur étant bien connue,
» & ayant à ſon orient, pluſieurs au-
» tres petites Iſles . . . On ne peut
» aſſurer, juſqu'à un plus ample éclair-
» ciſſement, ſi la terre de Gama eſt
» ou n'eſt pas la même choſe que la
» terre de la Compagnie, qui dans la
» relation Hollandoiſe, publiée en 1646,
» eſt déſignée comme une Iſle fort
» élevée ; mais il me ſemble qu'on
» doit conſerver, comme Guillaume
» de l'Iſle, les noms de ces deux terres
» à la latitude indiquée. Les Ruſſes,
» avant que de parler à ce ſujet, ſur-
» tout pour en nier l'exiſtence, doivent
» faire une navigation droit au ſud de
» la pointe du Kamtchatka, & exa-
» miner ce qui eſt à l'eſt de l'Iſle,
» qu'ils ont appellée *Nadezda*, ou *d'Eſ-*
» *pérance.* »



§. XXXII. *Séparation des deux Capitaines. Navigation particuliere de* Tchirikof.

La terre de Gama n'ayant pu être trouvée, on prend le parti de changer de route : on court au nord, jufqu'à la latitude de cinquante degrés : enfuite on dirige à l'eft, pour aller à la découverte du continent de l'Amérique. Le 20 Juin, une tempête furieufe s'éleve; un brouillard épais, joint à la tempête, empêche les Vaiffeaux de s'appercevoir : ils font écartés l'un de l'autre, & fe cherchent enfuite vainement. Tchirikof pourfuivant à part la navigation, apperçoit le continent de l'Amérique le 15 Juillet, étant pour lors à cinquante-fix degrés de latitude. Il jette l'ancre à quelque diftance de la côte, n'ofant trop en approcher à caufe de fon abord difficile.

Cependant l'équipage commençoit à manquer d'eau, & il fallut hazarder pour en avoir. Le Capitaine détache fa grande chaloupe, avec dix hommes des plus déterminés à courir les hazards : il les munit de vivres pour

pluſieurs jours, d'armes blanches & à feu, d'un canon & d'autres attirails : il joint à cela une ample inſtruction ſur la conduite qu'ils devoient tenir, en cas d'attaque, & touchant les ſignaux qu'ils devoient employer pour avertir le Vaiſſeau de ce qu'il leur arriveroit.

On ſuivit des yeux la chaloupe : on la vit entrer dans une anſe, derriere un petit promontoire. Les ſignaux parurent, & firent juger que l'abord s'étoit fait heureuſement.

Quelques jours ſe paſſent : la chaloupe qui devoit revenir inceſſamment, ne revient point ; & on voit toujours paroître les ſignaux. Dans la penſée qu'elle peut avoir été endommagée, & que c'eſt ce qui l'empêche de rejoindre, on fait partir la petite chaloupe avec quelques Ouvriers pourvus de matériaux, & des outils néceſſaires pour, en cas de beſoin, remettre l'autre chaloupe en état. On attend maintenant le retour des deux chaloupes. Pendant l'attente, on voit une fumée continuelle qui s'éleve du rivage. Plus de ſignaux : nulle apparence, vraie ou fauſſe, qui puiſſe faire ceſſer l'état de perplexité,

dans lequel tout l'équipage étoit plongé. Cet état dure jusqu'au lendemain. Enfin on apperçoit deux bateaux venant de terre à la rame. La préoccupation, jointe à l'éloignement, les fait prendre d'abord pour les chaloupes. Tout le monde monte sur le tillac. Ces bateaux n'étoient pas encore assez près, pour qu'on pût distinguer les visages de ceux qui étoient dedans. Cependant on voit cesser le mouvement des rames, & ceux qui les faisoient aller, se redresser sur leurs jambes. A leur maintien, à leurs cris, on reconnoît que ce sont des Sauvages, qui reprenant incontinent leurs rames, se mettent à regagner le rivage au plus vîte.

Dès-lors on perd l'espérance de revoir ceux qui étoient à terre. On n'avoit plus de chaloupes. Les rochers qui bordoient la côte, ne permettoient pas qu'on hazardât d'en approcher avec le Vaisseau. On fut même forcé, en ce moment, de lever l'ancre, & de gagner le large, à cause du vent d'ouest qui commença à souffler, & qui auroit infailliblement jetté le Vaisseau contre cette côte dangereuse. Cependant le Capitaine croisa encore pendant deux jours dans ces pa-

rages ; & dès qu'il vit le temps un peu plus favorable, il se raprocha du lieu où ses infortunés compatriotes avoient pris terre. Il ne pouvoit se résoudre à les abandonner sur cette côte inconnue, à la merci d'un peuple sauvage. Mais toutes ses peines & sa persévérance furent inutiles : on n'eut d'eux aucuns signes, ni nouvelles : il en fut pénétré de douleur. Il fallut cependant se résoudre à un parti ; le Capitaine tint conseil avec tous les autres Officiers du Vaisseau, & malgré l'affliction que chacun ressentoit, il fut décidé qu'on reprendroit le chemin du Kamtchatka.

Ce retour fut encore extrêmement pénible : toujours vents contraires ; toujours une côte, ou des Isles qui barroient le chemin ; joint à ce que la perte des deux chaloupes empêchoit de se pourvoir d'eau douce. On ne pouvoit user que de celle qui provenoit de la pluie, en l'exprimant des voiles du Vaisseau ; ce qui contribua beaucoup à aggraver le scorbut, dont l'équipage étoit violemment attaqué. M. de l'Isle de la Croyere fut du nombre de ceux qui moururent de cette maladie. Il y en eut vingt-un, sur soi-

xante & dix dont étoit composé l'équipage, qui subirent le trépas. Enfin, l'abordage au Port d'Avatcha, se fit le 11 Octobre, après une navigation de quatre mois.

§. XXXIII. *Navigation particuliere de* Bering. *Sa mort. Retour de son équipage au Kamtchatka*, &c.

Le 20 Juillet, il mouilla près d'une assez grande Isle, à peu de distance du continent. Deux Caps qu'on apperçut, furent nommés, l'un le *Cap Elie*, & l'autre le *Cap Saint-Hermogene*. Un golfe formoit l'entre-deux de ces Caps. Bering détache une chaloupe montée par son Maître d'équipage, accompagné de quelques hommes armés, pour aller visiter ce golfe : il fait en même temps partir une autre chaloupe pour aller chercher de l'eau.

La premiere Chaloupe aborde dans une Isle, où l'on trouve quelques cabanes désertes : delà on conjecture que les Habitans de la Terre-Ferme venoient quelquefois, en cet endroit, pour pêcher. On trouva, dans une

de ces cabanes, un coffret de bois de peuplier, une boule de terre creuse, dans laquelle sonnoit un petit caillou, & une pierre à aiguiser, sur laquelle se voyoient encore les marques de couteaux de cuivre qu'on y avoit aiguisés.

Ceux de la seconde Chaloupe descendirent à bord de la Terre-Ferme. L'objet de l'un d'eux, nommé *Steller*, étoit de faire des recherches touchant l'Histoire naturelle des Pays où l'on aborderoit. Il se détacha, pendant que les autres faisoient l'aiguade pour visiter cette Côte. Il trouva une hutte de terre, dans laquelle il y avoit une provision de saumon fumé, & une herbe douce, préparée pour être mangée, de la même maniere qu'on les prépare au Kamtchatka. Il y avoit aussi des cordes, & toutes sortes de meubles & d'ustensiles. Il vit un autre endroit où les Américains venoient de dîner; mais à sa vue ils s'étoient sauvés : il y trouva une fleche & un outil à faire du feu, fait précisément comme ceux dont on se sert, pour la même fin, au Kamtchatka. C'est une planche à plusieurs trous, avec un bâton que l'on fait entrer par un bout dans un de ces

trous, tandis qu'on fait tourner & retourner l'autre bout entre les mains, jufqu'à ce que, par la rapidité du mouvement, le feu prenne au trou : on reçoit alors les étincelles fur quelque matiere facile à enflammer.

Affez loin delà, étoit une colline couverte de bois, fur laquelle on voyoit du feu; ce qui fit conjecturer que ce lieu étoit la retraite de ceux qui avoient fui. Steller n'ofa fe hazarder jufques-là; & d'ailleurs un rocher efcarpé rendoit le lieu inacceffible : il fe contenta de cueillir des herbes, pendant les fix heures que dura l'aiguade, & revint à bord avec les autres.

Les Matelots qui avoient été à l'aiguade, raconterent qu'ils avoient paffé devant deux endroits, où peu auparavant on avoit fait du feu; ils avoient remarqué du bois coupé, & des traces d'hommes, fur l'herbe : ils avoient vu cinq renards rouges, qui n'avoient point du tout paru fauvages, & qui ne s'étoient point effarouchés à leur rencontre. Ils apporterent au Vaiffeau des poiffons fumés, femblables aux carpes, & d'un très-bon goût.

Pour faire voir aux Américains qu'ils n'avoient rien à craindre des étrangers qui venoient d'aborder chez eux, avant de remettre à la voile, on envoya quelques présents pour eux à terre; sçavoir, une piece de toile lustrée verte, deux chaudieres de fer, deux couteaux, vingt grosses perles de verre, & une livre de tabac en feuilles. Le tout fut mis dans une des cabanes trouvées par les gens de la premiere Chaloupe.

On se dispose au départ, avec l'intention de courir au nord le long de la côte, jusqu'à soixante-cinq degrés de latitude; mais la chose est trouvée impossible. On suit une direction différente: on est presque sans cesse obligé d'en changer à cause des obstacles multipliés qui se rencontrent. Le reste du mois de Juillet & tout le mois d'Août se passent à lutter contre toutes sortes de disgraces. La plus accablante fut celle du scorbut, dont l'équipage commença à sentir de fortes attaques. Bering fut celui sur qui le mal agit avec le plus d'âpreté.

L'eau fraîche commençant à diminuer, on porta le 29 Août au nord; &

on revit le Continent, dont la côte en cet endroit eſt fort eſcarpée & bordée d'une multitude d'Iſles, entre leſquelles on jetta l'ancre à cinquante-cinq degrés vingt-cinq minutes de latitude. On donna à ces Iſles, le nom de *Schumagin*, nom de celui de tout l'équipage, qui mourut le premier, & qui y fut enterré.

Le 30 Août, on envoie un Pilote à l'une des plus grandes de ces Iſles pour avoir de l'eau fraîche : il en apporte deux eſſais qui ne ſont pas trouvés fort bons. Mais il n'y avoit pas de tems à perdre. On crut qu'il valoit encore mieux prendre de cette eau, que d'en manquer tout-à-fait ; ce fut dans un lac qu'on la puiſa, & on en remplit tous les tonneaux vuides.

Bering ſe trouvoit dès-lors réduit, par l'excès du mal, à ne pouvoir plus quitter ſa chambre ; c'étoit le Lieutenant *Waxel* qui commandoit le Vaiſſeau.

On leva l'ancre pour gagner d'autres plages : juſqu'au 24 Septembre qu'on revit la terre, on ne ceſſa d'être aſſailli par les vents contraires & les tempêtes ; on ne put aborder à cette terre ; il fallut

continuer de tenir au vent. Une tempête des plus violentes, qui dura dix-ſept jours, rechaſſa le Vaiſſeau fort loin au ſud-eſt. Le ſcorbut déſoloit de plus en plus l'équipage : il ne ſe paſſa preſque plus de jours ſans que quelqu'un en mourût; & à peine reſta-t-il aſſez d'hommes en ſanté pour la manœuvre du Vaiſſeau.

Nombre d'autres déſaſtres accablerent l'équipage juſqu'au 4 de Novembre, qu'on découvrit une terre qui étoit encore éloignée, & qu'on ne put atteindre qu'avec des peines infinies. Waxel & Steller y deſcendirent les premiers : ils la trouverent couverte de neige. Un torrent qui venoit des montagnes, ſe jetter dans la mer, tout près du lieu où ils avoient mis pied à terre, n'étoit pas encore gelé, & rouloit une eau claire & très-bonne. Mais on ne vit aucun arbre, & on ne put ſe fournir d'autre bois que de celui que la mer avoit apporté & jetté ſur le rivage, encore étoit-il enfoui dans la neige, & difficile à trouver.

Entre les collines de ſable qui bordoient le torrent, il y avoit des foſſes

aſſez profondes : on les nétoya, & on les couvrit de voiles pour s'y mettre à couvert, en attendant qu'on eût ramaſſé aſſez de bois flotté, pour y conſtruire des cabanes telles quelles.

Le 8, on commença à deſcendre à terre les malades. Quelques-uns expirerent, dès qu'ils eurent ſenti le grand air. Le 9, quatre hommes porterent le Capitaine-Commandeur à terre, bien couvert contre l'air extérieur, ſur un brancard fait de deux perches entrelacées de cordes. On lui avoit préparé une foſſe à part. Tous les jours on continua le tranſport des malades, & tous les jours il en mourut ; c'étoit principalement ceux qui avoient gardé le lit ſur le Vaiſſeau. L'état de Bering ne ceſſa d'empirer juſqu'au 8 Décembre, qu'il rendit le dernier ſoupir. On peut dire qu'il a été preſqu'enterré vif : car, comme il ſe détachoit continuellement du ſable des parois de la foſſe où il étoit couché, & que ſes pieds en étoient couverts, il ne voulut plus permettre, à la fin, qu'on l'ôtât. Il croyoit en reſſentir encore quelque chaleur, tandis qu'elle l'abandonnoit par toutes les autres parties du corps. Peu à

à peu ce ſable s'étoit accumulé juſqu'au bas-ventre ; & lorſqu'il fut mort, il fallut le déterrer pour l'inhumer convenablement.

Dans la nuit du 28 au 29 Novembre, dix jours avant la mort de Bering, il s'étoit élevé une violente tempête, qui rompit le cable par lequel le Vaiſſeau étoit attaché au rivage. Dans cette circonſtance, on eut malheur & bonheur. Le malheur fut, que le Vaiſſeau ayant été pouſſé par la tempête contre terre, s'enfonça dans le ſable, de huit à neuf pieds. Ce fut un bonheur que la tempête l'eut plutôt jetté contre terre, qu'emporté en pleine mer : du moins on put ſauver quelques proviſions, & profiter des débris pour conſtruire un autre Bâtiment qui ſervit au retour.

Juſqu'alors on ignoroit encore ſi la Terre où l'on ſe trouvoit, étoit partie de la Terre-Ferme, ou une Iſle. Quelques-uns de ceux qui jouiſſoient encore d'une eſpece de ſanté, ayant pénétré loin du rivage, monterent ſur une haute montagne, d'où ils virent la mer qui baignoit l'extrêmité oppoſée à celle où l'équipage ſéjournoit. On ne trouva de

bois nulle part, ni aucune trace d'Habitans. L'Isle fut nommée *Bering.* Le séjour des Russes dans cette Isle fut de dix mois & huit jours, pendant lesquels ils vécurent de la chair de divers animaux marins. Il leur fallut chercher le bois flotté sous la neige pour se chauffer; & ils n'en pouvoient avoir que peu : ils en trouverent abondamment lorsque la neige fut fondue; ce qui fit conjecturer qu'il y avoit dans le voisinage quelque Terre couverte de forêts, d'où la mer apportoit ce bois.

Le nouveau Paquebot, que l'on construisit des débris de l'ancien, fut mis à l'eau le 10 d'Août 1742; & le 16, vers le soir, tout ce qui restoit de l'équipage vint à bord; on se remit en mer. Le 25, on apperçut les côtes du Kamtchatka. La joie fut inexprimable à cette vue. Le lendemain on entra dans le golfe d'Avatcha, & le 27, on débarqua au Port même d'où l'on étoit parti le 4 Juin de l'année précédente. Ce fut là le terme des miseres de ces infortunés Navigateurs : ils trouverent un magasin rempli de vivres, que le Capitaine Tchirikof y avoit laissés, & des quartiers commodes, où ils passerent toute

l'automne & tout l'hiver. Pendant ce séjour, on travailla à mettre le Bâtiment en bon état. Enfin, au mois de Mai de l'année suivante 1743, tout l'équipage fut transporté à Okota.

Vaxel partit d'Okota, pour se rendre à Jakutsk, & ensuite à Ieniseisk. Il trouva, dans cette derniere Ville, Tchirikof, qui avoit reçu l'ordre d'y demeurer jusqu'à ce que le Gouvernement eût pris une derniere résolution sur les expéditions du Kamtchatka.

En 1745, Tchirikof fut mandé à Pétersbourg : là on lui conféra le grade de Capitaine-Commandeur. Il repartit pour le même objet que la premiere fois, & mourut peu de temps après. Le commandement des deux équipages demeura tout entier à Vaxel, qui ne revint à Pétersbourg rendre compte du voyage, qu'au mois de Janvier 1749.

Depuis ce temps, la Cour a cessé de faire faire des navigations vers l'Amérique ; mais des Compagnies commerçantes ont de temps à autre fait partir des Navigateurs pour l'Isle Bering, & d'autres situées dans la même Plage.

Les papiers publics de 1765, ont fait mention de voyages faits en 1764, au nom des Compagnies établies au Kamtchatka, & à l'embouchure de la Riviere de Kowima. « Ceux du Kowima
» ayant fait voile de cette Riviere,
» ont eu le bonheur de doubler le
» *Tſchukotzkoï-noſſ* par les ſoixante &
» quatorze degrés de latitude ſepten-
» trionale ; & courant au Sud par le
» Détroit qui ſépare la Sibérie d'avec
» l'Amérique, ils ont abordé par les
» ſoixante-quatre degrés de latitude,
» à quelques Iſles remplies d'Habitans,
» avec qui ils ont établi un commerce
» de Pelleteries. Entr'autres, ils en
» ont retiré quelques peaux de renards
» noirs, des plus belles qui ſe ſoient
» jamais vues ; & ils les ont fait pré-
» ſenter à Sa Majeſté l'Impératrice.
» Ils ont donné le nom d'*Alcyut* à toutes
» ces Iſles & Terres, dont quelques-
» unes, à ce qu'ils croient, font par-
» tie du continent de l'Amérique.

« Pendant que ceux-ci alloient du
» Nord au Sud, ceux du Kamtchatka
» venoient du Sud au Nord, & le vent
» les favoriſant, ils ont eu la ſatisfac-
» tion de trouver ceux du Kowima

» près des Iſles ſuſdites. Après s'être » conſulté ſur les moyens les plus pro» pres à tirer parti des découvertes » qu'ils venoient de faire, ils ont jugé » à propos de faire un établiſſement dans » l'Iſle de Bering, qui ſervira à l'avenir » d'entrepôt pour le trafic que l'on con» tinuera à faire delà avec les Habitans » de ces Iſles & Terres. L'Impératrice » de ſon côté, réſolue de pouſſer ces » découvertes, a nommé le Colonel » *Bleumer*, avec quelques habiles Géo» graphes, pour ſe rendre de la riviere » d'*Anadir* à ces Iſles & au-delà. » (Gazette Hiſtorique de Delft, du 2 Mars 1765, numéro 27).



V. SECTION.

§. I. *Du flux & reflux.*

Ce qu'on appelle *flux*, eſt un gonflement des eaux de la mer. Le *reflux* eſt l'affaiſſement qui ſuccede au gonflement.

§. II. *De la peſanteur terreſtre.*

Tout le monde en connoît les effets. Ceux qui s'appliquent à la recherche des cauſes naturelles, penſent avoir trouvé celle de la peſanteur dans une certaine vertu attractive, qui réſide au centre de la terre, & force tous les corps terreſtres, quelque direction de mouvement qu'ils reçoivent par l'action de forces étrangeres, de revenir toujours dans la direction de celle qui les porte au centre.

C'eſt cette tendance commune de tous les corps terreſtres vers un même point, qui fait que la terre, ou maſſe générale de tous ces corps, eſt de figure ronde.

§. III. *Peſanteur des autres corps de l'Univers.*

Le centre de la Lune eſt attractif relativement à chacune des parties de matiere qui compoſent la maſſe ou corps de cet Aſtre ; ce qui ſe déduit de ſa rotondité. Il en faut dire autant du Soleil, & de chacun des autres corps de l'Univers.

§. IV. *Peſanteur univerſelle & réciproque. Explication moderne du flux & reflux.*

La Terre peſe vers le Soleil ; & le Soleil peſe vers la Terre, qui peſe ſemblablement vers tous les autres corps céleſtes, leſquels réciproquement peſent vers elle, & les uns vers les autres. C'eſt cette attraction générale & réciproque, qui eſt regardée comme la baſe du méchaniſme de l'Univers ; & c'eſt par l'attraction réciproque de la Terre & de la Lune, qu'on explique aujourd'hui le flux & reflux de la Mer.

« La ſurface des eaux étant immédia-
» tement ſous la Lune, eſt alors plus près

» de cet Aſtre que toutes les autres
» parties du Globe, ſoit de la Terre,
» ſoit de la mer; dès-lors cette partie
» de la Mer doit s'élever vers la Lune,
» en formant une éminence, dont le
» ſommet correſpond au centre de
» cet Aſtre. Pour que cette éminence
» puiſſe ſe former, il eſt néceſſaire que
» les eaux, tant de la ſurface environ-
» nante, que du fond de cette partie
» de la Mer, y contribuent; ce qu'elles
» font en effet, à proportion de la
» proximité où elles ſont de l'Aſtre
» qui exerce cette action . . . La ſur-
» face de cette partie de la Mer,
» s'élevant la premiere, les eaux de
» la ſurface des Parties voiſines s'éle-
» veront auſſi, mais à une moindre
» hauteur; & les eaux du fond de
» toutes les parties éprouveront le même
» effet, & s'éleveront par la même
» cauſe; en ſorte que toute cette par-
» tie de Mer devenant plus haute,
» & formant une éminence, il eſt né-
» ceſſaire que les eaux de la ſurface,
» & du fond des parties éloignées,
» & ſur leſquelles cette force d'attrac-
» tion n'agit pas, viennent, avec pré-
» cipitation, pour remplacer les eaux

» qui se sont élevées ; c'est là ce qui
» produit le flux ... Le reflux arrive
» ensuite par la pente naturelle des
» eaux : lorsque l'Astre a passé, & qu'il
» n'exerce plus sa force, l'eau qui
» s'étoit élevée par l'action de cette
» puissance étrangere, reprend son ni-
» veau, & regagne les rivages & les
» lieux qu'elle avoit été forcée d'aban-
» donner ... Lorsque la Lune passe au
» méridien de l'Antipode, du lieu où
» nous avons supposé qu'elle a d'abord
» élevé les eaux, le même effet arrive ;
» les eaux, dans cet instant où la Lune
» est absente & la plus éloignée, s'éle-
» vent sensiblement, autant que dans le
» temps où elle est présente, & la plus
» voisine de cette partie de la Mer ;
» car alors les eaux de cette partie
» étant moins attirées que tout le reste
» du Globe, elles s'éloignent nécessai-
» rement du reste du Globe, & for-
» ment une éminence, dont le sommet
» répond au point de la moindre action ;
» c'est-à-dire, au point du Ciel directe-
» ment opposé à celui où se trouve la
» Lune ». (M. *de Buffon*, Théorie de
la Terre).

§. V. *Du mouvement général de la Mer d'orient en occident.*

La portion de Mer, dite particuliérement Océan, a un mouvement direct des côtes occidentales de notre continent, vers les côtes orientales de l'Amérique. Les eaux de la Mer du Sud se meuvent dans une direction semblable : elles s'éloignent des côtes de l'Amérique, & tendent vers les côtes de notre continent. Ce mouvement d'orient en occident des eaux de la Mer, est constant & perpétuel : c'est sur-tout dans l'étendue de la Zône Torride, qu'il est le plus sensible. Les Navigateurs l'ont souvent observé, en allant de l'Inde à Madagascar.

Dans les Détroits qui courent droit de l'est à l'ouest, comme ceux qui séparent les différentes Isles qui composent l'amas des Philippines, le Détroit de la Sonde, le Détroit de Magellan, & d'autres, la Mer monte & descend dans l'espace de douze heures ; mais en descendant, au lieu de refluer hors des Détroits du côté de l'est, elle est portée toujours vers l'ouest.

Les eaux de la Mer ſont portées avec une ſi grande force d'orient en occident, par le Détroit de Magellan, que ce mouvement eſt ſenſible, même à une grande diſtance dans l'Océan Atlantique; & on prétend que c'eſt ce qui a fait conjecturer à Magellan, qu'il y avoit un Détroit, par lequel les deux Mers avoient une communication.

La Terre, en vertu de ſa rotation au-deſſous de la Lune, préſente ſucceſſivement ſes parties à cet Aſtre qui agit ſur chacune d'elles, ſelon la direction d'orient en occident, & produit par-là, dit-on, le mouvement en queſtion.

§. VI. *Remarques touchant les marées.*

Les plus grandes qu'on ait encore reconnues, arrivent à l'une des embouchures du Fleuve de l'Inde, où les eaux s'élevent de trente pieds.

Les marées ſont extraordinairément hautes aux environs de Malaca, dans le Détroit de la Sonde, ſur la côte de la Chine, vers les Iſles du Japon, &c.

Dans la mer Rouge, le reflux eſt ſi conſidérable, que quelquefois le lit de la mer reſte preſque à ſec.

Tout le long de la côte occidentale de l'Iſthme de Panama, les marées de la mer du Sud, ſont d'une hauteur exceſſive ; & lors du reflux, l'eau ſe retire quelquefois dans un éloignement à perte de vue.

Dans la mer Méditerranée, la marée n'eſt point ſenſible. Il y a dans le golfe de Veniſe, une petite agitation : on remarque à Marſeille, & le long de la côte de Barbarie, une eſpece de gonflement, mais peu ſenſible.

Dans la mer Baltique, & dans tout l'Océan ſeptentrional, les marées ne ſont point abſolument ſenſibles, ni dans les plages ſeptentrionales de la mer du Sud : elles le ſont beaucoup plus dans la Baie d'Hudſon.

On remarque à l'entrée de la Garonne, que le flux dure ſept heures, tandis que le reflux n'en dure que cinq. On attribue cette différence au cours du fleuve, qui par ſa force réſiſte au flux, & aide au contraire au reflux & le favoriſe.

A l'entrée du Sénégal, qui coule de l'eſt à l'oueſt, la mer monte pendant quatre heures, & elle en met huit à deſcendre. Ce fait peut paroître extraordinaire; mais il eſt à obſerver qu'il ſe trouve en cet endroit un courant de mer, qui va de l'oueſt à l'eſt, & qui par conſéquent accélere & favoriſe le flux, en même tems qu'il fait obſtacle au reflux, & le retarde.

§. VII. *Des Courans qui ſe trouvent dans la mer.*

« Tous les courans, ſoit qu'ils ayent
» pour cauſe le mouvement du flux &
» reflux, ou l'action des vents, ont
» chacun conſtamment la même éten-
» due, la même largeur & la même
» direction dans tout leur cours; & ils
» ſont très-différens les uns des autres
» en longueur, en largeur, en rapidité
» & en direction. On doit regarder les
» collines & les montagnes du fond de
» la mer, comme les bords qui con-
» tiennent & qui dirigent les courans,
» & dès-lors un courant eſt un fleuve,
» dont la largeur eſt déterminée par
» celle de la vallée dans laquelle il

» coule, dont la rapidité dépend de la » force qui le produit, combinée avec » le plus ou moins de largeur de l'in- » tervalle par où il doit passer, & enfin » dont la direction est tracée par la » position des collines & des inégalités, » entre lesquelles il doit prendre son » cours ». (M. de *Buffon*, Théorie de la Terre).

§. VIII. *Enumération des principaux courans.*

Nous remarquerons d'abord ceux de la côte de Guinée, dont la direction d'occident en orient, est contraire à celle du mouvement général. Ils ont, dit-on, fait perdre beaucoup de Vaisseaux avant que les Navigateurs les connussent bien, car ils les chassoient sur des rochers & des bas-fonds où ils périssoient. Pour éviter ces naufrages, il est d'usage aujourd'hui dans la navigation de l'Europe aux Indes orientales, de tellement s'éloigner des côtes de Guinée, qu'on puisse appercevoir celles du Bresil.

Le courant de la Baie de Bengale, regne depuis les environs de Sumatra,

& va du ſud au nord-eſt ; il ſe fait ſentir entre Java & le Continent du Sud. Les Hollandois qui veulent ſe rendre à Java, gagnent d'abord le Continent du Sud, & dirigent enſuite leur courſe du ſud au nord, pour arriver à Java à l'aide de ce courant.

Le courant entre Madagaſcar & le Cap de Bonne-Eſpérance, a ſa direction du nord eſt au ſud-oueſt, parallelement à la côte. Son mouvement eſt ſi rapide, que les Vaiſſeaux qui vont aux Indes, ont beaucoup de peine, quoiqu'aidés même d'un bon vent, à lutter contre cette rapidité : il en eſt autrement à l'égard de ceux qui reviennent : ils ſont au ſortir du canal de Mozambique, portés vers le Cap, par la ſeule force de ce courant, & ſans le ſecours du vent.

Dans la mer du Sud, le long des côtes du Pérou & du reſte de l'Amérique, la mer coule du ſud au nord, ce qui vient ſans doute des vents de ſud qui ſoufflent conſtamment ſur ces côtes ; car on ne remarque en pleine mer, ni ces vents, ni ces courans.

On obſerve dans la mer du Nord, un

autre courant qui porte du Cap Saint-Auguſtin, le long de la côte du Continent d'Amérique & des Antilles juſques vers la Floride; on regarde comme cauſe de ce courant, la réſiſtance que fait la côte du Breſil au mouvement général de la mer, dont l'eau eſt repouſſée & portée vers le nord, où ſon lit eſt plus large & plus ouvert.

Les cinq courans dont on vient de parler, ſont dans l'ordre de ceux que l'on nomme *perpétuels*. Il y en a de *périodiques* : ce ſont ceux qui ne durent qu'un certain tems, & ſe font toujours ſentir dans les mêmes tems de l'année : ils dépendent la plupart de certains vents réglés, appellés *monſons*, qui regnent ſur-tout dans l'Océan Indien ; & ils portent en mer préciſément aux mêmes points que ces monſons.

§. IX. *Des tourbillons d'eau qui ſe rencontrent dans la mer.*

Il y en a où la mer ne fait autre choſe que tourner en rond ; d'autres engloutiſſent l'eau, & enſuite la rejettent : il y en a qui abſorbent l'eau ſans la rendre, & d'autres qui jettent de l'eau ſans en

recevoir. (*Varenius*, Géographie générale). Les Navigateurs Hollandois appellent toutes ces sortes de gouffres, *Maelstroom.*

« Il n'est pas nécessaire de supposer
» dans le fond de la mer des trous &
» des abîmes qui engloutissent conti-
» nuellement les eaux pour rendre rai-
» son de ces gouffres; on sait que
» quand l'eau à deux directions con-
» traires, la composition de ces mou-
» vemens produit un tournoiement cir-
» culaire, & semble former un vide
» dans le centre de ce mouvement,
» comme on peut l'observer dans plu-
» sieurs endroits auprès des piles qui
» soutiennent les arches des Ponts, sur-
» tout dans les rivieres rapides: il en
» est de même des gouffres de la mer;
» ils sont produits par le mouvement de
» deux ou de plusieurs courans con-
» traires. Il en est des gouffres d'eau,
» comme des *ouragans*, qui ne sont
» que des tourbillons ou tournoiemens
» d'air, produits par des vents con-
» traires ». (M. de *Buffon*, Théorie de la Terre).

Le bras de mer ou Détroit qui est entre l'Isle dite de Négrepont & la

Terre-Ferme de la Turquie d'Europe, s'appelle l'*Euripe*. De chaque côté de ce Détroit, il y a, dit-on, six ou sept tournoiemens où l'eau s'engloutit, & d'où elle sort aussi souvent qu'elle y entre.

Le gouffre appellé *Carybde*, qui est à l'entrée du port de Messine, sur les côtes de Sicile, rejette & absorbe les eaux trois fois en vingt-quatre heures.

Le *Maelstroom* de la côte de Norvége, est le tournant le plus rapide & le plus grand que l'on connoisse. Il a, dit-on de circuit, environ dix-huit de nos lieues communes. Il engloutit pendant six heures tout ce qui en approche, non-seulement l'eau, mais les baleines, les Vaisseaux chargés, &c. Au bout de quelques heures il rejette le tout avec un bruit horrible, beaucoup de rapidité & un grand tournoiement de l'eau. (*Varenius*, Géographie générale).

Comme le flux ou le reflux sont la principale cause des courans, en sorte que pendant le flux, ils sont dirigés d'un côté, & que pendant le reflux, ils vont en sens contraire, il n'est pas étonnant, dit M. de Buffon, que les gouf-

ſres qui réſultent de ces courans, attirent & engloutiſſent pendant quelques heures tout ce qui les environne, & qu'ils rejettent enſuite pendant tout autant de tems tout ce qu'ils ont abſorbé. (Théorie de la Terre).

§. X. *De l'air. De l'atmoſphere. Des vents réglés de l'eſt.*

L'air eſt une matiere extrêmement fine, ſubtile, légere & tranſparente, dont le Globe terreſtre eſt entouré & pénétré. Un volume d'air quelconque eſt huit cent fois moins peſant qu'un pareil volume d'eau. L'air eſt tranſparent, puiſque c'eſt à travers l'air que nous voyons tous les objets lumineux.

L'air peſe ſur nous ſans que nous le ſentions, parce qu'il peſe également ſur toutes les parties de notre corps, & que d'ailleurs, il y a au-dedans de nos corps de l'air qui contre-balance ce poids de l'air du dehors.

L'air s'étend juſqu'à une certaine hauteur. Il eſt plus épais auprès de la ſurface de la Terre, qu'il ne l'eſt à une certaine diſtance de cette ſurface; &

ſon épaiſſeur diminue à meſure qu'il s'en éloigne. On ne peut ſavoir préciſément combien l'air s'étend au-delà de la ſurface du Globe terreſtre, quoique l'on ſache combien tout l'air enſemble peſe.

L'air eſt extrêmement mobile. La chaleur le fait s'étendre & occuper une plus grande place. Lorſque cette chaleur eſt locale, c'eſt-à-dire, qu'elle n'agit que ſur un certain endroit, elle ne produit d'extenſion que dans une partie de l'air, qui, en s'étendant, pouſſe, déplace l'air d'alentour ; cet air déplacé, déplace d'autre air, & ainſi de ſuite. Delà vient le *Vent*, qui n'eſt autre choſe qu'un mouvement de l'air.

L'eau engendre des *vapeurs*. Les corps ſolides engendrent des *exhalaiſons*. Ces vapeurs, ces exhalaiſons s'élevent dans l'air juſqu'à une certaine diſtance. Les vapeurs forment les *nuées*. Les exhalaiſons forment les éclairs & tous les *feux aériens*, c'eſt-à-dire, que l'on voit dans l'air.

Tout ce que l'air reçoit de la Terre, s'appelle en général *Météore* ; & l'eſpace juſqu'où les météores s'élevent, s'appelle l'*Atmoſphere*.

On dit la *densité* de l'air ; c'est comme si l'on disoit l'*épaisseur* de l'air. Air *dense*, air *épais*, c'est la même chose, air *rare*, c'est le contraire. *Condenser* l'air, c'est faire tenir à une certaine quantité d'air, la plus petite place possible. *Raréfier*, *dilater* l'air, c'est l'étendre, lui faire occuper un plus grand espace, le rendre moins épais.

La chaleur du Soleil raréfie l'air qui se trouve directement au-dessous de cet Astre. La rotation du Globe rend cette raréfaction successive sur toutes les parties d'une même Zône d'air, selon la direction de l'est à l'ouest. Delà les vents qui soufflent continuellement de l'est à l'ouest, & qui se font sentir en pleine mer, sur-tout dans la Zône Torride.

Ils sont sans interruption à la ligne équinoxiale : c'est ce qui fait que lorsqu'on part d'Europe pour aller en Amérique, on dirige le cours du Vaisseau du nord au sud dans la direction des côtes d'Espagne & d'Afrique jusqu'à vingt degrés en deçà de la ligne, où l'on trouve ce vent d'est qui vous porte directement sur les côtes d'Amérique ; & de même dans la mer du Sud, où l'on

fait le voyage d'Acapulco aux Philippines, à la faveur du même vent.

Le vent d'eſt contribue par ſon action à augmenter le mouvement général de la mer d'orient en occident. Il produit auſſi des courans qui ſont conſtans, & qui ont leur direction les uns de l'eſt à l'oueſt, les autres de l'eſt au ſud-oueſt, ſuivant la direction des éminences & des chaînes de montagnes qui ſont au fond de la mer.

§. X I. *Suite de remarques, touchant diverſes ſortes de vents.*

En Egypte il regne ſouvent pendant l'été des vents du midi, qui ſont ſi chauds, qu'ils empêchent la reſpiration : ils élevent une ſi grande quantité de ſable, qu'il ſemble que le Ciel eſt couvert de nuages : ce ſable eſt ſi fin, & il eſt chaſſé avec tant de violence, qu'il pénétre par-tout, & même dans les coffres les mieux fermés : lorſque ces vents durent pluſieurs jours, ils cauſent des maladies épidémiques, & ſouvent elles ſont ſuivies d'une grande mortalité.

Il s'éleve ſouvent pendant l'été, le long du golfe Perſique, un vent très-

dangereux, qui eſt encore plus chaud & plus terrible que celui d'Egypte. Ce vent eſt ſuffoquant & mortel : ſon action eſt preſque ſemblable à celle d'un tourbillon de vapeur enflammée.

Il s'éleve auſſi ſur la mer Rouge en été, & ſur les Terres de l'Arabie, un vent de même eſpece, qui ſuffoque les hommes & les animaux, & qui tranſporte une ſi grande quantité de ſable, que bien des gens prétendent que cette mer ſe trouvera comblée avec le tems, par l'entaſſement ſucceſſif des ſables qui y tombent. Il y a ſouvent de ces nuées de ſables en Arabie, qui obſcurciſſent l'air, & qui forment des tourbillons dangereux. A la *Vera-Cruz* dans le Mexique, lorſque le vent de nord ſouffle, les maiſons de la Ville ſont preſque enterrées ſous le ſable qu'un pareil vent amene.

Un petit nuage, & quelquefois pluſieurs qui ſont noirs ou obſcurs, ſont apperçus des Gens de mer, qui les voyent aller enſemble, & s'augmenter même par un tems clair. Ces ſortes de nuages ſont remplis de vent comme les ballons, & lorſque par l'effort du vent

ils viennent à crever, il s'ensuit les tempêtes les plus dangereuses & les plus violentes.

Le Cap de Bonne-Espérance, fameux pour ces sortes de tempêtes, est formé de deux ou trois montagnes, entre lesquelles on distingue celle de la *Table*, ainsi nommée, à cause de la largeur de son sommet. Quand le Ciel est clair & la mer unie, on voit au sommet de cette montagne, un petit nuage qui ne paroît d'abord que comme une petite tache ronde dans le Ciel : les Gens de mer l'appellent *l'œil de bœuf*. On le voit croître peu-à-peu, au point de couvrir tout le sommet de la montagne. C'est alors que la tempête commence à agir, mais avec une telle impétuosité, que plusieurs des premiers Vaisseaux Portugais, qui navigerent à pleines voiles dans ce parage, furent subitement engloutis & submergés. Ces malheurs ont été un avertissement pour les Gens de mer, qui sont aujourd'hui très-attentifs à plier leurs voiles aussitôt qu'ils apperçoivent l'œil de bœuf.

Ce n'est pas au Cap de Bonne-Espérance seul qu'il s'éleve de ces tempêtes, causées

causées par des explosions impétueuses d'air comprimé dans des nuages, elles sont fréquentes dans la Mer qui est entre l'Afrique & l'Amérique, & surtout vers la ligne équinoxiale; près de la côte de Guinée, il se fait quelquefois trois ou quatre de ces orages en un jour : ils sont causés & annoncés comme ceux du Cap de Bonne-Espérance, par de petits nuages noirs : le reste du Ciel est ordinairement fort serein, & la Mer tranquille.

Les tempêtes que l'on appelle *ouragans*, sont encore plus violentes que celles-ci. Les vents semblent venir de tous les côtés; ils ont un mouvement de tourbillon & de tournoiement auquel rien ne peut résister. Le calme précéde ordinairement ces horribles tempêtes, & la Mer paroît alors aussi unie qu'une glace; mais dans un instant, la fureur des vents éleve les vagues jusqu'aux nues. Il y a des endroits dans la Mer où l'on ne peut pas aborder, parce qu'alternativement il y a toujours, ou des calmes, ou des ouragans de cette espece, comme sur la côte de Guinée, où quelquefois des Vaisseaux ont été retenus trois mois sans en pouvoir sortir.

Ces ouragans ſont communs dans la Mer de la Chine, dans celle des Iſles Antilles, & en pluſieurs autres endroits de la Mer, ſur-tout auprès des Terres avancées, & des côtes élevées; mais ils ſont encore plus fréquens ſur la Terre, & les effets en ſont quelquefois prodigieux. M. de Buffon, dont j'ai en ce moment l'ouvrage ſous les yeux, cite Bellarmin. » Jai vu, dit cet Auteur, » je ne le croirois pas ſi je ne l'euſſe » pas vu, une foſſe énorme creuſée par » le vent, & toute la terre de cette » foſſe emportée ſur un Village; en » ſorte que l'endroit d'où la Terre » avoit été enlevée, paroiſſoit un trou » épouvantable, & que le Village fut » entiérement enterré par cette terre » tranſportée. »

Les *Trombes*, que les Navigateurs ne voient jamais ſans crainte & ſans admiration, ſont très-fréquentes auprès de certaines côtes de la Méditerranée, ſur-tout lorſque le Ciel eſt fort couvert, & que le vent ſouffle en même temps de pluſieurs côtés. Elles conſiſtent en une nuée épaiſſe, comprimée, reſſerrée & réduite en un petit eſpace par des vents oppoſés & contraires, leſ-

quels soufflant en même temps de plusieurs côtés, donnent à la nuée, la forme d'un tourbillon cylindrique, & font que l'eau tombe tout à la fois sous cette forme cylindrique ; la quantité d'eau est si grande, & la chûte en est si précipitée, que si malheureusement une de ces Trombes tomboit sur un Vaisseau, elle le briseroit & le submergeroit dans un instant. On prétend qu'en tirant sur la Trombe plusieurs coups de canons chargés à boulets, on la rompt, & que cette commotion de l'air la fait cesser assez promptement.

Le *Tiphon*, regardé comme une espèce de Trombe, ne descend pas des nuages : il s'éleve de la Mer vers le Ciel, en suivant une direction fixe. Il paroît, par les descriptions qu'en donnent les Voyageurs, qu'ils sont produits, au moins en partie, par l'action d'un feu ou d'une fumée qui s'éleve du fond de la Mer, avec une grande violence. Un de nos Voyageurs, que cite M. de Buffon, rapporte qu'il vit des Trombes dans le golfe Persique, entre les Isles Quesomo, Laréca & Ormus. « La » premiere qui parut à nos yeux, dit ce » voyageur nommé Thevenot, étoit du

» côté du nord, entre nous & l'Isle Que-
» somo, à la portée d'un fusil du Vaisseau.
» Nous apperçûmes d'abord en cet en-
» droit l'eau qui bouillonnoit, & étoit
» élévée de la surface de la Mer, d'en-
» viron un pied ; elle étoit blanchâtre :
» au-dessus paroissoit comme une fu-
» mée noire, un peu épaisse, & sem-
» blable à celle qui sort d'un feu de
» paille ; on entendoit un bruit sourd,
» semblable à celui d'un torrent qui
» court avec beaucoup de violence
» dans un profond vallon. Ce bruit étoit
» mêlé d'un autre un peu plus clair,
» ressemblant à un fort sifflement de
» serpents ou d'oies. Un peu après nous
» vîmes comme un canal obscur qui
» avoit assez de ressemblance à une
» fumée qui va montant aux nues, en
» tournant avec beaucoup de vîtesse :
» ce canal paroissoit gros comme le
» doigt, & le même bruit continuoit
» toujours. . . Nous connûmes que cette
» Trombe étoit finie, parce qu'elle ne
» s'élevoit plus. Sa durée n'avoit pas
» été de plus d'un demi-quart d'heure.
» Celle-là finie, nous en vîmes une autre
» du côté du midi, qui commença de la
» même maniere qu'avoit fait la pré-

» cédente ; presqu'aussi-tôt il s'en fit une
» semblable à côté de celle-ci, vers le
» couchant, & incontinent après une
» troisiéme à côté de cette seconde :
» la plus éloignée des trois pouvoit
» être à portée du mousquet, loin de
» nous, &c. »

Le Gentil, dans la relation de son voyage autour du monde, raconte avoir vu de ces Trombes. « A onze heures
» du matin, dit-il, l'air étant chargé
» de nuages, nous vîmes autour de
» notre Vaisseau, à un quart de lieue
» environ de distance, six Trombes
» de mer qui se formerent avec un
» bruit sourd, semblable à celui que
» fait l'eau en coulant dans des canaux
» souterrains ; ce bruit s'accrût peu à
» peu, & ressembloit au sifflement
» que font les cordages des Vaisseaux,
» lorsqu'un vent impétueux s'y mêle.
» Nous remarquâmes d'abord l'eau qui
» bouillonnoit, & qui s'élevoit au des-
» sus de la surface de la Mer, d'en-
» viron un pied & demi ; il paroissoit
» au-dessus de ce bouillonnement un
» brouillard, ou plutôt une fumée
» épaisse, d'une couleur pâle, & cette

» fumée formoit une eſpèce de canal
» qui montoit à la nue.

» Les canaux ou manches de ces
» Trombes ſe plioient, ſelon que le
» vent emportoit les nues auxquelles
» ils étoient attachés; & malgré l'im-
» pulſion du vent, non ſeulement ils ne ſe
» détachoient pas, mais encore il ſem-
» bloit qu'ils s'alongeaſſent pour les
» ſuivre, en s'étréciſſant & ſe groſſiſſant
» à meſure que le nuage s'élevoit ou
» ſe baiſſoit.

» Ces phénomenes nous causerent beau-
» coup de frayeur, & nos Matelots,
» au lieu de s'enhardir, fomentoient
» leur peur par les contes qu'ils débi-
» toient. Si ces Trombes, diſoient-ils,
» viennent à tomber ſur notre Vaiſſeau,
» elles l'enleveront, & le laiſſant en-
» ſuite retomber, elles le ſubmerge-
» ront. D'autres (& ceux-ci étoient les
» Officiers) répondoient d'un ton dé-
» ciſif, qu'elles n'enleveroient pas le
» Vaiſſeau, mais que venant à le ren-
» contrer ſur leur route, cet obſtacle
» romproit la communication qu'elles
» avoient avec l'eau de la Mer, &
» qu'étant pleines d'eau, toute l'eau

„ qu'elles renfermoient, tomberoit per-
„ pendiculairement ſur le Tillac du
„ Vaiſſeau, & le briſeroit.

„ Pour prévenir ce malheur, on
„ amena les voiles & on chargea le
„ canon, les gens de Mer prétendant
„ que le bruit du canon, agitant l'air,
„ fait crever les Trombes & les diſſipe :
„ mais nous n'eûmes pas beſoin de cou-
„ rir à ce remede ; quand elles eurent
„ couru pendant dix minutes autour du
„ Vaiſſeau, les unes à un quart de lieue,
„ les autres à une moindre diſtance,
„ nous vîmes que les canaux s'étréciſ-
„ ſoient peu à peu, qu'ils ſe détacherent
„ de la ſuperficie de la Mer, & qu'en-
„ fin ils ſe diſſiperent ».



VI. SECTION,

Contenant un mélange de fragmens Historiques, de remarques sur quelques-uns des Peuples que les voyages nous ont fait connoître, sur des Villes de l'Asie, de l'Afrique & de l'Amérique, & sur d'autres objets.

§. I. *Des Lapons.*

Les Lapons, & en général tous les peuples qui habitent les parties septentrionales de notre Continent, sont très-petits : les plus grands d'entre eux ne passent pas quatre pieds & demi, & communément ils n'ont que quatre pieds de haut. Ils ont tous la bouche grande, le visage plat, les joues enfoncées, le menton pointu, la tête grosse, les yeux rouges & chassieux : leurs cheveux sont noirs & lisses, leur peau est basanée. On a d'abord de la peine à distinguer les femmes d'avec les hommes, tant elles leur ressemblent pour la laideur.

Les Lapons ſe ſervent, pour courir ſur la neige, de patins fort épais de bois de ſapin, longs d'environ deux aunes, larges d'un demi-pied, relevés en pointe ſur le devant, & percés dans le milieu, d'un cuir qui tient le pied ferme & immobile. Avec ces patins, ils montent & deſcendent les hauteurs les plus eſcarpées, & ils courent avec tant de vîteſſe, qu'ils attrapent aiſément les animaux les plus légers à la courſe.

La Religion de ces peuples eſt un mélange de Chriſtianiſme & d'Idolâtrie. Ils rendent un culte au Tonnerre, penſant que les éclairs qui l'accompagnent, éloignent d'eux les eſprits malins. Les Lapons Danois ont un gros chat noir, auquel ils diſent tous leurs ſecrets, & qu'ils conſultent ſur tout ce qu'ils ſe propoſent de faire. Les Lapons Suédois ſe piquent d'être de grands Devins : ils ſe ſervent pour leurs prédictions, de tambours faits de bois de ſapin, de figure ovale & couverts de peau de renne (1), ſur laquelle ſont peints, le Soleil, la Lune, les Etoiles,

(1) *Voyez le paragraphe ſuivant.*

ainſi que leurs Idoles, aux images deſquelles ils joignent celles de Jeſus-Chriſt, des Apôtres, des Saints, des Anges, &c. Ils ont une corde à laquelle ſont attachés pluſieurs anneaux ſonores; ils l'étendent ſur le tambour, & battent avec deux cornes de renne; cela fait ſauter les anneaux : le Devin obſerve vers quelle image ils ſe tournent; & la ſituation qu'ils prennent, décide des choſes qu'il veut prédire. Ils ſe ſervent du tambour quand ils veulent faire quelqu'offrande à une de leurs Divinités. Si la direction des anneaux indique que la Divinité n'agrée pas l'offrande, ils la préſentent à une autre. Quand ils veulent découvrir ce qui ſe paſſe dans un lieu éloigné, c'eſt le tambour qui leur ſert : le Devin ſe met à genoux juſqu'à ce que les anneaux ſe rangent comme il convient : à l'inſtant où ils viennent de prendre la poſition convenable, il ſe laiſſe tomber & demeure comme mort : les aſſiſtans croient qu'alors ſon ame ſe tranſporte dans le lieu dont ils veulent avoir des nouvelles, & que quand elle a bien tout appris, elle rentre dans le corps du Devin, pour leur raconter ce qu'elle a vu & entendu.

Le climat de la Laponie eſt autant rude qu'on puiſſe l'imaginer. Comme elle s'étend au-delà du Cercle pôlaire arctique, la ſaiſon de l'hiver eſt pour ceux qui l'habitent, un temps de nuit continuelle qui les oblige d'avoir toujours de la lumiere dans leurs cabanes : ils ſe la procurent par des eſpèces de lampes, dans leſquelles ils brûlent de l'huile de baleine qui répand une fumée des plus incommodes.

Les viandes dont les Lapons ſe nourriſſent, ne reçoivent preſque d'autre apprêt que d'être ſéchées au froid & au vent. Une planche poſée à terre, leur ſert tout à la fois de table, de plats & d'aſſiettes. Une auge dans laquelle ils mettent quelques feuilles d'arbre, voilà leur lit : une peau de renne leur ſert de couverture. Une cabane de planches de ſept à huit pieds de haut, couverte de peaux ou d'écorce d'arbre, compoſe tout leur logement.

C'eſt dans ces cabanes chétives, c'eſt dans leurs plaines couvertes de neige, qu'ils ſavent ſe procurer des délices, & des délices telles que leur Pays eſt le ſeul qui puiſſe leur plaire. Tranſ-

portés ailleurs, il n'eſt point de gens plus malheureux. On en a ſouvent amené dans les Cours de Suéde & de Danemarck : ils étoient bien reçus, bien traités, & ne pouvoient trouver de goût à rien. Les vins de Bourgogne & de Champagne étoient pour eux des breuvages à faire rendre l'ame : on ne les rappelloit à la vie qu'en les traitant ſelon leur goût, c'eſt-à-dire, en leur donnant à boire des graiſſes fondues de gros poiſſons. Mais enfin, ennuyés de tout, on en a vu pluſieurs ſe jetter à la nage dans la premiere Mer, regardant le nord, & ne ſachant ce qu'ils deviendroient.

§. II. *Des Rennes de la Laponie.*

Le Renne eſt un animal à peu près ſemblable au Cerf, mais plus petit : il eſt, ainſi que lui, extrêmement vîte à la courſe. Sa couleur ne differe guere de celle de l'âne. Il a deux cornes diviſées en pluſieurs pointes : tous les ans elles tombent, & il lui en revient de nouvelles. Selon quelques-uns, le nom de *Renne* vient du mot allemand *Rennen*, qui ſignifie courir. Les Lapons ſe ſervent de ces animaux pour les voyages,

& les attelent à de longs traîneaux faits en forme de Bateaux. Sitôt qu'ils sont attelés, ils se mettent en course d'eux-mêmes, & continuent jusqu'à ce qu'ils soient arrivés au lieu où ils ont coutume de faire halte. Ils n'ont d'autres écuries que la campagne, où ils cherchent leur nourriture sous la neige. Néanmoins, chacun connoît si bien son Maître, que dès qu'il siffle, l'animal accourt au devant de lui. Les Rennes ne commencent à être de service, qu'à l'âge de quatre ans : à treize ans, ils se trouvent tout-à-fait hors d'état de servir.

§. III. *Des Tartares*, &c.

Le nom de Tartare ou Tatar, étoit celui d'une Tribu particuliere de ces Peuples, qui, vers le onziéme siécle, étoit la plus puissante. Les Missions qui se firent alors dans ces Pays, en procurerent la connoissance aux Peuples d'Occident, qui les désignerent tous sous le nom général de Tartarie.

On distingue les Tartares par rapport à la Religion, en Tartares Mahométans, & Tartares Idolâtres. Ces derniers disent qu'il y a un Dieu du Ciel & un

Dieu de la Terre : ils encenſent tous les jours le Dieu du Ciel, & lui demandent la ſanté & l'eſprit. C'eſt le Dieu de la Terre qui, ſelon eux, a ſoin de leurs ſemences, de leur bétail, &c. ils lui demandent grande abondance de biens : ils prétendent qu'il a femme & enfants ; & dans chaque maiſon, il y a des Simulacres de toute cette Famille. Chaque fois que les Tartares prennent leurs repas, ils ne manquent pas de frotter avec la chair la plus graſſe, les bouches de ces Simulacres.

Les Caraïbes, ou naturels des Antilles, ont le ſentiment d'un Etre ſuprême & bienfaiſant, qui réſide au Ciel; mais ils ne le regardent pas comme le Dieu de tout l'Univers : il l'eſt ſeulement des Iſles que ces Peuples habitent. Quand on leur dit qu'il y a un Dieu, Souverain Maître du monde, qui a donné l'exiſtence à tout ce que nous voyons ; que la Terre, les hommes & les animaux ſont l'ouvrage de ſes mains ; que c'eſt lui qui, par les diverſes productions qu'il fait ſortir du ſein de la Terre, pourvoit à la ſubſiſtance de tous les êtres vivans, ils écoutent, & ont enſuite leur replique.

Ton Dieu, disent-ils, à ceux de nos François qui leur parlent ainsi, *a fait le Ciel & la Terre de France, & y fait venir ton bled; mais c'est le Dieu que nous avons qui a fait notre Pays, & qui fait croître notre Manioc.* (*Hennepin*, relation de la Louisiane). Le Manioc est une sorte d'arbre, avec la racine duquel on fait une pâte à peu près comme le pain.

Les Tartares de la Sibérie ne connoissent ni Médecine, ni Chirurgie, ni Pharmacie. Le tabac en fumée leur tient lieu de tous les remédes & de toutes les purgations possibles. Pour ne rien perdre de la fumée, ils l'avalent, dit-on, entiérement : à peine en ont-ils tiré quelques bouchées, qu'ils tombent dans de grandes convulsions, mais de peu de durée : revenus à eux, ils jettent une grande quantité de pituite; par-là leurs estomacs, le plus souvent remplis de mauvaise nourriture, qu'ils ont coutume de prendre, se trouvent extrêmement déchargés; & les voilà guéris.

Tous les Pays, connus aujourd'hui sous le nom de Tartarie, l'étoient anciennement sous le nom de *Scythie*, &

les Peuples par qui ils étoient habités, ſe nommoient *Scythes*. Ce que nous appellons aujourd'hui petite Tartarie, s'appelloit Scythie Européenne. Nous avons déja parlé des *Tartares Nogaïs*, Peuple de la petite Tartarie; & nous avons remarqué qu'ils n'ont point de demeures fixes : ils tranſportent leurs cabanes, ou ils en font de nouvelles, dans les lieux où ils ont envie de ſéjourner quelques temps. Ces Tartares, continuellement occupés à courir le Pays, traînent après eux leurs femmes, leurs enfans, & tous les effets qu'ils ont. Ils font des Eſclaves par-tout où ils peuvent, & attachent aux queues de leurs chevaux, ceux qui ont le malheur de tomber entre leurs mains. La guerre & le pillage étant leur occupation principale, ils en reçoivent, dès l'âge le plus tendre, les premieres inſtructions. Lorſqu'un garçon a atteint l'âge de ſept ans, il eſt obligé de quitter ſon pere, & d'aller s'exercer à tirer de l'arc & à manier le ſabre. Leur uſage, à l'égard des filles, eſt à remarquer. Juſqu'à l'âge de douze ans, elles vont & viennent avec liberté : les douze ans révolus, on les tient dans des charriots

couverts, d'où elles ne peuvent plus descendre qu'il ne se soit présenté quelqu'un pour les demander en mariage.

§. IV. *De Gengis-Kan, Prince Tartare.*

Il naquit dans l'année 1164. Son premier nom fut *Tamuzin.* Il n'avoit que treize ans lorsqu'il perdit son pere, qui, après avoir été long-temps prisonnier à la Chine, venoit de sortir de captivité, & de conclure une forte ligue, pour obtenir satisfaction de l'ennemi qui l'avoit si long-temps tenu dans les fers.

Les divers Peuples, soumis par le pere de Gengiskan, secouerent le joug aussi-tôt qu'il fut mort : d'un nombre considérable de Tribus qui lui obéissoient, à peine s'en trouva-t il le tiers qui demeurassent fideles à son fils. Après nombre d'expéditions glorieuses, & de victoires remportées sur les Tribus rebelles, il les fit rentrer toutes dans le devoir. Ce fut alors qu'il changea son premier nom, en celui de *Gengis*, qui signifie très-grand. *Kan*, signifie Roi.

Gengis-Kan entreprit la conquête de la Chine; & cette conquête, rapidement faite, fut ſuivie de celle de divers autres Pays. Il mourut âgé de ſoixante-cinq ans, l'an 1227, vers les dernieres années du regne de Saint-Louis, Roi de France. Il laiſſa trois fils & un petit-fils, entre qui ſes vaſtes Etats furent partagés.

§. V. *Du Royaume de Kapſchack.*

Le fils aîné de Gengis-Kan s'appelloit *Touſchi-Kan.* Ce Prince ſe ſignala par ſa valeur dans les guerres où il accompagna ſon pere. Ce fut pour l'en récompenſer, que Gengis-Kan le fit, de ſon vivant, Souverain des Pays qui s'étendent le long de la Mer Caſpienne, de la Mer Noire, & du Volga.

Les Pays de Caſan & d'Aſtracan, ſitués autour du Volga, la Circaſſie & la Tartarie Européenne, faiſoient partie de ce vaſte Etat, qu'on appelloit Royaume de *Kapſchack.*



§. VI. *Batou-kan, petit-fils de Gengis-Kan.*

Touſchi-Kan mourut ſix mois avant ſon pere, & laiſſa un fils nommé *Batou-Kan*, qui augmenta ſon Empire par des conquêtes : il aſſujettit les Moſcovites & d'autres Peuples : il traverſa la Ruſſie, pilla & ravagea la Pologne, la Moravie & la Dalmatie : il marchoit en Hongrie pour ſe rendre à Conſtantinople, qu'il avoit volonté d'aſſiéger, quand la mort interrompit le cours de ſes exploits.

Son fils & ſucceſſeur voulant exécuter une partie de ſes projets, alla juſqu'à Conſtantinople, pilla & ravagea le Pays.

§. VII. *Troubles dans le Royaume de Kapſchack.*

L'Hiſtoire nomme une longue ſuite de Souverains du Kapſchack, deſcendans de Gengis-Kan par ſon fils aîné.

Un d'eux qui mourut en 1475, laiſſa douze fils. Les troubles qui s'éleverent

entre eux pour la ſucceſſion au Trône; causerent la ruine du Royaume de Kapſchack. Les Moſcovites s'emparerent de diverſes parties de ce Royaume.

§. VIII. *Conquêtes de Jean Baſilide.*

Jean Baſilide, le premier des Souverains de la Moſcovie, qui prit le titre de *Czar*, conquit en 1552 le Royaume de Cazan, & en 1554 il ſe rendit maître de celui d'Aſtracan.

§. IX. *Des Turcs.*

Les Turcs, maîtres dans ces temps-là des Pays qui portent le nom de Turquie d'Aſie, s'emparerent de Conſtantinople, dont ils firent le ſiége de leur Empire. Leur Sultan, Mahomet II, répandit la terreur en Europe, par la rapidité de ſes conquêtes. Il ſe mêla des troubles du Royaume de Kapſchack.



§. X. *Origine des Kans de Crimée.*

Caffa & *Mancoup*, Villes de la Crimée, furent prises par un des Généraux de Mahomet II. Du nombre des Prisonniers qu'on fit à Mancoup, étoit un des douze Princes qui se faisoient la guerre. Ayant été vaincu par ses freres, il s'étoit retiré dans cette Ville, où il attendoit la suite des événemens. Mahomet II, en lui rendant la liberté, l'installa sur le Trône de ses ancêtres.

Ses descendans & successeurs, toujours dans la dépendance des Empereurs Turcs, regnent encore dans la Crimée & dans la Circassie, dont ils possédent la partie occidentale, les autres parties de cette contrée étant soumises à divers petits Princes, dont le plus puissant fait sa résidence à *Terki*.

Les environs du Caucase sont habités par différentes petites hordes qui sont indépendantes.



§. X I. *Partie de la Tartarie indépendante, contiguë à la Perse.*

Elle répond à ce qu'on appelloit anciennement la Sogdiane & la Bactriane. Gengis-Kan détruisit les différentes Souverainetés qui y étoient établies de son temps. Ce Pays fut le partage d'un de ses fils, nommé *Zagataï.*

Tamerlan, qui, vers le milieu du quatorzieme siecle, s'éleva par son génie & sa valeur, de la plus basse fortune au plus haut degré de puissance, fit la conquête des Pays qui étoient soumis aux descendans de Zagataï.

§. X I I. *Des Princes Usbecks.*

Les Princes Usbecks, descendans de Touschi-Kan, s'armerent contre les descendans de Tamerlan, qu'ils obligerent de se retirer dans les Indes, où ils soumirent l'Indostan, & fonderent l'Empire Mogol.



§. XIII. *Conquête de la Chine par les Tartares, dans le dernier siècle.*

Un Sujet rebelle & assez scélérat pour oser porter les armes contre son Souverain, fut la cause des malheurs qui accablerent la Chine vers le milieu du siécle dernier; il avoit su gagner les premiers de l'Etat : ceux-ci participant à sa scélératesse, trahirent l'Empereur, & livrerent au Brigand les portes du Palais. L'Empereur vit sa perte inévitable, & reconnut en même temps la trahison : il entra dans son jardin, & il y écrivit ces mots de son propre sang : « Les Mandarins (1) » sont des traîtres à leur Roi, & » tous dignes de mort : ils doivent » mourir, pour que leur supplice serve » d'exemple à tous les traîtres. Le » Peuple ne mérite point de châtimens, » parce qu'il n'est point coupable. Je » perds un Royaume que mes peres » m'avoient laissé. Cette race de tant

(1) On appelle Mandarins, ceux qui occupent les différentes places du Gouvernement.

„ de Rois, qui ont glorieuſement oc-
„ cupé le Trône, finit en moi. Je vais
„ me fermer les yeux, pour ne pas
„ voir ce Trône ſouillé par un Tyran.
„ Pourrois-je vivre & être redevable
„ de la vie au plus indigne de mes
„ Sujets? L'Etat meurt, il faut que le
„ Prince meure.

Ces paroles écrites, il rentre dans ſon Palais, le ſabre à la main : il voit ſa fille; l'idée des outrages auxquels elle va être expoſée, ſe retrace vivement à ſon eſprit. Il frémit, & leve le ſabre pour lui abattre la tête : celle-ci, avec ſa main, pare le coup, & reçoit une bleſſure à laquelle on n'apporte aucun remede : l'effuſion du ſang devient abondante, & elle meurt : l'Impératrice ſa mere va chercher la mort à une branche d'arbre : l'Empereur détache un des rubans de ſa robe, & s'étrangle à un prunier : tous ces corps furent hachés & mis en piéces par les Rebelles.

Li (c'étoit le nom du Tyran) s'attendoit de ſe voir bien-tôt tranquille poſſeſſeur de la Chine; il ne trouvoit d'obſtacle que dans un Général attaché au

parti

parti de l'Empereur ; il le tenoit assiégé dans une forteresse, & même il avoit fait prisonnier le pere de ce Général. Comptant sur la tendresse des Chinois pour leurs parens, il jura de le faire mourir, si le fils ne se rendoit pas. Le vieillard, environné d'une escorte nombreuse, & les mains chargées de fers, est conduit au pied de la forteresse. « Mon fils ! s'écrie-t-il, vous voyez » votre pere dans la plus dure captivité, » & prêt à perdre la vie ; ne lui sauverez-» vous pas un reste de jours dont vous » êtes maître de le faire jouir encore » ? Le Général entend cette voix, à laquelle il ne peut répondre que du haut d'une muraille ; des larmes coulent de ses yeux : il se met à genoux, & parlant à son pere, il lui dit : « vous allez » être délivré de la vue des maux qui » menacent votre Pays : il est une vic-» time en ce fatal moment ; & c'est moi » qui suis obligé de sacrifier toute ma » tendresse au devoir que ma place m'im-» pose. Patrie ! famille ! noms chers & » précieux ! j'endurerois toutes sortes de » tourmens, plutôt que de manquer à la » premiere ».

Pendant que ces choſes ſe paſſoient, il ne laiſſoit pas d'envoyer émiſſaires ſur émiſſaires, ſolliciter le ſecours des Tartares : ceux-ci ſe joignent aux troupes chinoiſes ; on marche contre le Tyran, & les avantages qu'on remporte ſur lui, ſemblent redonner la vie à l'Empire. Il eût fallu que les Tartares s'en fuſſent tenus là ; mais une occaſion ſi belle n'étoit pas pour toujours ſe préſenter : on a les armes à la main, il faut conquérir. Des renforts de Tartares viennent s'unir à leurs compatriotes. Les Chinois demeurent ſans force & obligés de ſe ſoumettre à une domination étrangere.

L'Empereur Tartare qui regne maintenant à la Chine, deſcend de celui qui a fait cette invaſion : ce dernier étoit l'un des plus petits Princes de la Tartarie orientale. Sa famille avoit ſi peu d'ancienneté ſur le Trône, que ſon grand-pere étoit un homme privé dans ſon pays : les Habitans l'élurent Roi ; telle fut ſa fortune. Celle du petit-fils a paru ſi merveilleuſe aux yeux des autres Princes Tartares, qu'ils la comparent à un éclair. Quand ils en parlent, ils diſent : *c'eſt une œuvre de Dieu & du Ciel, qui la peut empêcher.*

§. XV. *Des Dynasties Chinoises.*

On appelle Dynasties Chinoises, les vingt-une familles qui ont occupé le Trône de la Chine.

Celle qui régne actuellement forme la *vingt-deuxiéme* Dynastie.

La vingt-uniéme commença vers les dernieres années du régne de Charles V. Roi de France, & finit vers les dernieres années de celui de Louis XIII.

Tandis que Hugues Capet établissoit en France la troisiéme race de nos Rois, *Taït-sou*, Souverain accompli, fondoit à la Chine la dix-neuviéme Dynastie. Il y avoit à son Palais quatre portes toujours ouvertes. *Je veux*, disoit-il, *que mon Palais soit*, *comme mon cœur*, *ouvert jour & nuit à mes Sujets.* Durant un hiver très-rude, comme son armée étoit aux prises avec les Tartares, il se dépouilla d'une robe de fourrure, & l'envoya au Général de ses Troupes, en faisant dire qu'il voudroit bien en pouvoir donner une pareille à chaque Soldat.

Tai-Tsong, contemporain de Dago-

bert, Roi de France, étoit le ſecond Empereur de la treizieme Dynaſtie. *Un Prince*, diſoit-il, *qui épuiſe ſes Sujets pour s'enrichir, reſſemble à un homme qui couperoit ſa chair en petits morceaux, pour s'engraiſſer de ſa propre ſubſtance.* La ſeconde année de ſon régne, les campagnes furent couvertes d'une innombrable quantité de ſauterelles. L'empereur qui vit de ſes yeux le dégât horrible qu'elles faiſoient, en ramaſſa une, la mit dans ſa bouche, & dit en ſoupirant : *Malheureux inſecte, vous dévorez les moiſſons de mon peuple : eh! que ne dévorez-vous plutôt mes entrailles!* Une autre fois ſe promenant dans une barque avec ſes enfans: *Vous voyez cette barque*, leur dit-il, *c'eſt l'eau qui la porte, & qui peut en même temps la ſubmerger. Songez que le Peuple reſſemble à cette eau, & l'Empereur à cette barque.* Tai-Tſong mourut à l'âge de cinquante-trois ans, extrêmement regretté de ſes Sujets. Peu de temps avant ſa mort il dreſſa pour ſon fils une inſtruction en vingt-quatre ſentences, dont une étoit : *Propoſez-vous toujours la perfection pour but, quand vous devriez n'y pas arriver.*

Vouti, l'un des Empereurs de la cin-

quiéme Dynaſtie, étoit recommandable par les belles qualités de ſon ame ; mais trop attaché aux abſurdités de l'Aſtrologie judiciaire, il ſe trouvoit ſouvent la dupe des impoſteurs.

Un Charlatan lui préſenta un élixir, & l'exhorta à le boire, lui promettant que ce breuvage le rendroit immortel. Un de ſes Miniſtres qui étoit préſent, ayant tenté inutilement de le déſabuſer, prit la coupe & but la liqueur. L'Empereur irrité le condamna à mort. Le Miniſtre lui répondit avec tranquillité : « Je ſuis immortel, & vos efforts ſeront » vains, ſi cette liqueur a la vertu que » vous lui croyez : ſi elle ne l'a pas, vous » commettriez la plus grande injuſtice en » me faiſant mourir, pour vous avoir » guéri d'une erreur ». L'Empereur calmé par ce diſcours, ne put s'empêcher de louer la prudence & la ſageſſe de ſon Miniſtre.

Une Maîtreſſe que l'Empereur aimoit éperdument, vint à mourir : il en fut inconſolable. Un Charlatan, pour ſe mettre dans ſes bonnes graces, vint lui dire que ſa Maîtreſſe n'étoit pas morte, qu'elle avoit ſeulement été tranſportée

dans la Lune, & qu'il étoit en ſon pouvoir de la faire revenir. L'Empereur vivement préoccupé, croit le Charlatan, & le preſſe de faire agir ſon ſecret. Sa Maîtreſſe ne revient pas, & il fait mourir le Charlatan. Bien-tôt il ſe met en tête d'aller lui-même trouver, dans la Lune, celle qu'il ne pouvoit faire revenir. Beaucoup de gens ſages eſſaient de le détourner d'une idée ſi extravagante; ils ne font que l'irriter exceſſivement: la fin tragique du Charlatan ne diſpoſe pas les autres à venir à la Cour étaler leur magie. La colere de l'Empereur inſenſiblement s'appaiſe; une mélancolie des plus triſtes prend la place. Pour l'en guérir, on épuiſe tous les moyens imaginables: c'étoient des divertiſſemens variés en mille manieres, qui ne faiſoient que le diſtraire, mais trop peu efficaces pour ôter le mal. Sur ces entrefaites, un homme ſe préſente: il dit au Prince que ſon deſir va être ſatisfait; qu'il n'eſt rien de ſi aiſé que de le faire aller à la Lune, pourvû qu'il ſe prête à tout ce qu'une telle entrepriſe exige. Le Prince promet de ne ſe refuſer à rien. « Il eſt » à propos, Sire, dit l'Architecte, que » Votre Majeſté commence par ſe pour-

» voir d'un autre Empire : le pied de la
» tour que nous allons élever d'ici à la
» Lune, ne peut occuper moins que toute
» la vaste étendue de votre domination ».
Cette proposition retourna incontinent l'imagination de l'Empereur : il aima mieux renoncer au voyage de la Lune & à sa Maîtresse, que de cesser de dominer.

Yu, Fondateur de la premiere Dynastie, étoit un Prince humain, affable, & uniquement occupé du bonheur de ses Peuples. Pour se rendre plus accessible, il fit mettre à la porte de son Palais, une cloche, un tambour & trois tables, l'une de pierre, l'autre de fer, & l'autre de plomb. On frappoit sur ces divers instrumens, suivant la nature des affaires. Pour les affaires de Justice, on sonnoit la cloche; pour les affaires de Religion, on battoit le tambour. Lorsque le Roi entendoit quelqu'un de ces sons, il quittoit tout. Un jour il se leva deux fois de table au son de la cloche ; un autre jour il sortit trois fois du bain pour écouter les plaintes de quelques Particuliers.

Xi-Hoamti, qui fit construire la grande

muraille, étoit le second Empereur de la quatriéme Dynastie, & le premier Conquérant qu'eut la Chine : il étendit considérablement les limites de son Empire. Il publia un Edit qui ordonnoit, sous peine de la vie, de brûler tous les livres, excepté ceux qui traitent de l'agriculture, de l'architecture & de la médecine : on fit sur tout une recherche sévere des livres d'Histoire, cet orgueilleux Monarque voulant éteindre la mémoire de ses prédécesseurs, & que la postérité ne parlât que de lui seul.

§. XVI. *Ancienneté de la Nation Chinoise.*

Fohi, qui vivoit plus de deux mille ans avant Jesus-Christ, dans les siécles les plus voisins du déluge universel, poliça les Peuples de cette contrée, qui, avant lui, étoient sauvages, sans discipline & sans mœurs : il leur donna des Loix, & les assujettit à certaines bienséances. Pour accréditer ses Loix, il fit accroire qu'il les avoit vues gravées sur le dos d'un animal extraordinaire, moitié cheval, moitié dragon. Ce dragon célebre est devenu la devise

de la Chine, l'ornement des habits impériaux, & l'objet de la vénération des Peuples.

§. XVII. *Des Villes de* Pékin, Nankin & Canton.

Pékin n'a pas été de tout temps la Capitale de la Chine : c'étoit Nankin qui jouissoit autrefois de cet avantage : elle ne tient actuellement que le second rang. Canton est la troisiéme Ville de la Chine, & le Port le plus fréquenté des Européens qui vont commercer en ce Pays.

Canton est autant peuplé que Paris, & l'étoit ci-devant beaucoup plus. On a de très-belles descriptions de cette Ville : la quantité d'Arcs de triomphe, de Temples, de Palais, & d'autres édifices publics, jointe à la beauté des maisons particulieres, font de cette Ville une des principales & des plus magnifiques de l'Empire : elle a beaucoup souffert des guerres qui ont désolé la Chine dans ces derniers siécles. On dit qu'auparavant il y avoit tant de peuples, qu'il ne se passoit pas de jour sans

qu'il y eût cinq ou six personnes étouffées dans la foule à l'entrée des portes.

A Nankin, la foule est sans cesse extrême aux portes, du côté de la Mer. Cette Ville, sans y comprendre les Fauxbourgs qui sont immenses, a environ huit de nos lieues communes de circuit: son extrême population n'empêche pas que tout ne s'y trouve en abondance, & à très grand marché. On dit des Habitans, qu'ils sont plus civils & de meilleure foi que les autres Chinois: lorsqu'un Gouverneur s'est bien conduit parmi eux, son temps fini, ils le comblent d'honneurs & de marques de reconnoissance. Pour perpétuer la mémoire des obligations que la Ville lui a, on peint une de ses bottes, & on suspend le tableau au-devant du Palais qu'il habitoit.

On distingue dans Pékin, l'ancien & le nouveau Pekin: ce dernier est la demeure de l'Empereur, & de ceux de sa nation qui sont Tartares. Les personnes qui composent la Cour, sont indépendamment du Militaire préposé à la garde du Palais & de la personne du Prince, au nombre de quinze mille: il y a jusqu'à cinq mille Dames qui servent l'Empereur.

§. XVIII. *De la Tour de porcelaine qui se voit à Nankin.*

Elle est de neuf étages, & il y a huit cent quatre-vingt quatre dégrés à monter pour arriver au sommet. Chaque étage est orné d'une galerie remplie d'Idoles & de peintures; tous les dehors sont revétus de différens vernis rouges, verds & jaunes. Les matériaux de cet Edifice sont liés avec tant d'habileté, que l'ouvrage entier paroît d'une seule piéce. Aux coins de chaque galerie pendent quantité de petites cloches qui rendent un son fort agréable, lorsqu'elles sont agitées par le vent.

§. XIX. *Commerce des Hollandois au Japon.*

Les Hollandois sont les seuls Européens qui commercent au Japon. Les conditions sont, qu'ils ne laisseront paroître aucune marque extérieure de Christianisme durant leur résidence; qu'ils n'aborderont qu'à *Nangasaki*; qu'à leur arrivée ils ouvriront leurs caisses, & rendront aux Magistrats & Inspecteurs, tous les agrêts de leurs

Vaisseaux ; qu'ils enverront les premiers d'entre eux à *Iedo*, pour rendre compte à l'Empereur de ce qu'ils apportent à vendre, & de la nature du commerce qu'ils y prétendent faire. A ces servitudes peu honorables, il s'en joint une qui l'est encore moins. L'Empereur, dans la réception qu'il leur fait, est dans l'usage d'exiger d'eux qu'ils contrefassent devant lui & devant sa Cour, les danses, les jeux, les cérémonies, & toutes les manieres des Européens, & sur tout des Hollandois. Le Chef des députés n'est quelquefois pas épargné, & met son manteau bas pour faire le complaisant comme les autres.

§. XX. *Métempsycose, ou transmigration des ames, crue dans les Indes, &c.*

Xaca, l'un des plus fameux Législateurs de l'Orient, est révéré dans presque toutes les contrées des Indes. Les Disciples de sa Doctrine vantent beaucoup ses miracles, & disent qu'il viendra un temps où lui même en rendra le plus grand témoignage. Ils ajoutent que depuis sa naissance, il a existé sous

quatre-vingt-dix mille différentes figures d'animaux ; qu'il eſt maintenant parvenu à ſa derniere tranſmigration, & exiſte ſous la forme d'éléphant blanc. Cette croyance qui regne dans tout l'Orient, eſt cauſe de la grande vénération que l'on y a pour cet animal.

Tous les Sectaires de Xaca admettent la métempſycoſe en général ; mais ils ne l'expliquent pas tous de la même maniere. Ceux de ces Sectaires que l'on nomme Banians, diſent que les ames des honnêtes femmes paſſent, après leur mort, dans des corps de vaches, pour y vivre en repos ; ce qu'ils regardent comme d'autant plus juſte, que la vache eſt, ſelon eux, la meilleure de toutes les créatures.

La métempſycoſe eſt crue à la Chine. Les Chinois admettent neuf enfers, que les ames, au ſortir des corps, parcourent néceſſairement. Celles qui, après les avoir tous parcourus, doivent jouir de la plus favorable deſtinée, redeviennent appartenantes à des hommes : celles qui ne ſont pas faites pour un ſi grand bonheur, entrent dans des corps humains ; mais elles n'y jouiſſent

que d'un ſort animal : les moins heureuſes ſont celles qui doivent habiter des corps purement animaux.

Cette Doctrine, commune aux trois Sectes dominantes dans la Chine, n'eſt qu'extérieure à l'égard de celle dite des Lettrés, qui admettent un principe univerſel de toutes choſes, dont la ſubſtance eſt immuable; mais dont les formes ſont variables à l'infini.

La différence de ces Sectes ne produit point, chez les Chinois, de guerres inteſtines : ils diſent en proverbe, qu'il y a trois Doctrines; mais qu'il n'y a qu'une ſeule raiſon qui doit unir tous les hommes.

§. XXI. *De quelques Royaumes de l'Inde au-delà du Gange, & de leurs Villes capitales.*

Le Roi d'Ava & le Roi de Siam ſont les plus puiſſans Souverains de l'Inde, au-delà du Gange. Les Etats du premier ſont compoſés des Royaumes d'Aſem, de Tipra & de Pégu.

Les deux Villes d'*Ava* & de *Pégu* ont chacune un grand nombre d'Habitans.

Dans celle de Pégu, les maisons sont bâties de cannes & de roseaux. Il s'y fait un grand commerce, particuliérement de rubis.

L'Idolâtrie regne dans tous ces Pays; & elle est portée si loin dans le petit Royaume de *Martaban*, uni à celui de Pégu, que chacun s'empresse de servir de victime aux Idoles. Celles-ci sont promenées, en certains temps de l'année, sur des chars de triomphe, & il n'est personne qui ne se croie heureux lorsque les roues du Char lui passent sur le ventre.

Aracan est la Ville capitale du Royaume de même nom, dont le Roi se qualifie Roi de l'éléphant blanc. Il n'est pas de Monarque à qui l'on témoigne plus de respect: personne, même ceux qui le servent, n'osent paroître devant lui que les yeux fermés.

Siam, capitale du Royaume de même nom, est bâtie dans une Isle que forme la Riviere de Menan. Le Roi y fait sa résidence, & le Palais qu'il habite, renferme des richesses immenses. Les Peuples de la presqu'Isle de Malaca, connus sous le nom de *Malayes*, obéis-

ſent à divers Souverains tributaires du Roi de Siam : tels ſont les Rois de Tenaſſerim, de Queda, &c. A *Patane* il n'y a jamais de Roi; c'eſt toujours une Reine : elle n'a aucune autorité; mais elle jouit ſouverainement de tous les plaiſirs qu'elle peut deſirer.

Sinhoa, Capitale du Royaume de Cochinchine, eſt une Ville formée de pluſieurs petits Villages raſſemblés & diſtribués par quartiers. Cette Ville eſt au milieu d'une belle plaine arroſée d'un fleuve dans une Iſle duquel eſt le Palais du Roi. Les hommes ici ne s'occupent que de la guerre ou des affaires du Gouvernement, & laiſſent à leurs femmes les travaux de l'agriculture, de la pêche, du commerce, &c. Comme rien n'eſt plus arbitraire que le goût touchant ce qui conſtitue la beauté, nous nous abſtiendrons de prononcer ſur le ſoin que prennent les Cochinchinoiſes, de noircir leurs dents & de laiſſer croître leurs ongles, pour ſe donner un ſurcroît d'agrément.

Kecho, Ville où l'on compte deux mille maiſons, toutes baſſes & bâties de boue, eſt la Capitale du *Tunkin*,

Pays des plus abondans & des plus fertiles, & en même temps ſi peuplé, que quelque laborieux & actifs que ſoient ſes Habitans, c'eſt tout ce qu'ils peuvent faire que de vivre. On y voit beaucoup de pauvres réduits à vendre leurs enfans, & à ſe vendre eux-mêmes pour ſe procurer le néceſſaire. Le Roi de Tunkin eſt tributaire de l'Empereur de la Chine.

Le Roi de *Laos* eſt un des plus deſpotiſques Souverains de l'Orient. Les *Langiens* ſes Sujets ſont civils & obligeans. Les Miſſionnaires qui ont vécu parmi eux, leur rendent un excellent témoignage à cet égard : leur naturel les porte à être tels ; & de plus il y a chez eux une Loi qui condamne à une amende pécuniaire, non ſeulement ceux qui, par colere ou autrement, proferent des paroles injurieuſes contre quelqu'un, mais même ceux qui affectent un ton de mépris & de fierté, vis-à-vis de qui que ce ſoit. Cette Loi s'obſerve ſi rigoureuſement, que ceux qui ſont dans le cas de l'infraction, n'attendent pas qu'on les cite devant le Juge ; ils ſatisfont ſur le champ & d'eux-mêmes, à la peine que porte la Loi.

§. XXII. *Du Royaume d'Achem dans l'Isle de Sumatra.*

« Le Roi d'Achem, dit le Capitaine » Beaulieu, s'occupe journellement à » faire couper des nez, crever des yeux, » couper pieds, poings, oreilles, & » autres parties du corps, bien ſouvent » pour peu de choſe. Auſſi-tôt le con- » damné eſt livré à l'Exécuteur qui » entre avec lui en compoſition, & » lui demande combien il a envie de » donner pour être, ou bien éborgné, » ou avoir le nez bien proprement cou- » pé, &c. Le patient marchande tant » qu'il peut, & paie comptant; car il » faut, en cette circonſtance, avoir » de l'argent ſur ſoi; alors l'Exécu- » teur ſuit la convention: mais ſi le » patient eſt aſſez infortuné pour que ſa » bourſe ſe trouve vuide, & qu'il s'a- » giſſe de lui couper le nez, alors on » le lui coupera ſi haut, que la cer- » velle en ſera preſque à découvert; » ſi c'eſt une oreille, on la coupera » ſi près, qu'on anticipera en même » temps ſur la joue. Les autres opé- » rations, quand l'argent manque, ſe » font avec auſſi peu de ménagement. »

§. XXIII. *Des* Marattes, *Peuples des Indes.*

Lorſque les Tartares Mogols firent la conquête de l'Indoſtan, pluſieurs d'entre les naturels ne voulant point ſe ſoumettre, ſe refugierent dans les montagnes : là ils ſe ſéparerent en différentes Tribus, ſous différens Chefs qui prirent le nom de *Rajahs*. La méſintelligence qui régnoit entre ces derniers, donna lieu aux Empereurs Mogols de s'en rendre pluſieurs tributaires. Le Gouvernement Mogol ſe trouva dans la ſuite entre les mains de Princes indolents, qui ne ſurent point tenir les Rajahs en reſpect : ceux-ci, profitant de la circonſtance, commirent toutes ſortes d'hoſtilités dans l'Indoſtan : Marajah fut celui qui y cauſa le plus de déſaſtres ; il gouvernoit dans une forme aſſez réguliere tous les Aventuriers qu'il s'étoit attachés. Ses ſucceſſeurs, en ſe guidant ſur ſon ſyſtême, virent leur pouvoir s'accroître conſidérablement ; ils parvinrent à aſſembler une multitude de Montagnards, ſuffiſante pour former le corps de nation qui ſubſiſte aujourd'hui ſous le nom de *Marattes*.

L'usage de brûler & d'ensevelir les femmes avec leurs maris, subsiste encore parmi ces peuples ; plus le mari est d'un rang élevé, plus grande est pour la femme, l'obligation de le suivre au tombeau. Les Rajahs ont toujours plusieurs de leurs femmes brûlées avec eux. On a prétendu que les Bramines avoient établi cet usage barbare, pour arrêter les fréquens empoisonnemens des maris par leurs femmes ; mais cette opinion avancée par quelques Auteurs, se trouve réfutée par d'autres, qui ne la regardent que comme un rafinement de conjectures aussi fausses qu'injurieuses aux femmes de ce Pays. « Elle n'est con- » firmée, dit M. *Grose*, Auteur An- » glois, par aucune tradition, & elle » est contredite par le caractere des » femmes Indiennes, qui sont trop » douces & trop tendres, pour devoir » être soupçonnées d'une cruauté aussi » détestable. Les Bramines, ajoute-t-il, » ont travaillé à établir cette coutume, » pour faire leur cour aux principaux » du Pays, dont la vanité & la jalou- » sie est ainsi flattée, aux dépens d'un » sexe qui est chez eux avili & captif. » Ils y ont aussi cru la Religion inté-

» ressée, tant parce que cette céré-
» monie y tient, que parce que ce
» sont eux qui la réglent, ce qui redou-
» ble la vénération des peuples pour
» eux; ajoutons-y que cet usage aug-
» mente leurs émolumens ».

§. XXIV. *Particularités sur l'Eléphant.*

« De toutes les montures, dit le
» Voyageur *Terry*, dans sa relation du
» Mogol, il n'en est point qui ait le
» pied plus sûr que l'Eléphant : il ne
» fait jamais un faux pas, & quand le
» Grand-Mogol doit passer des monta-
» gnes ou quelque chemin difficile, il
» monte ses Eléphans. J'ai plusieurs fois
» observé, ajoute-t-il, que l'Eléphant
» fait beaucoup de choses qui tiennent
» plus du raisonnement humain, que
» du simple instinct naturel. Il fait tout
» ce que son Maître lui commande :
» s'il veut qu'il fasse peur à quelqu'un,
» il s'avance vers lui avec la même
» fureur que s'il le vouloit mettre en
» mille pieces, & lorsqu'il en est pro-
» che il s'arrête tout court, sans lui
» faire aucun mal. Si le Maître veut

» faire affront à un autre, il parle à l'Elé-
» phant, qui prendra avec sa trompe
» de l'eau du ruisseau, & la lui jettera
» au nez. Le Mogol en a qui servent de
» bourreaux aux criminels lorsqu'il sont
» condamnés à la mort; si leur Con-
» ducteur leur commande d'exécuter
» promptement ces misérables, ils les
» mettent en pieces en un moment avec
» leurs pieds; & au contraire, s'il leur
» commande de les faire languir, ils
» leur rompent les os, les uns après
» les autres, & leur font souffrir un
» supplice aussi cruel que celui de la
» roue.

» Ces animaux sont instruits à s'in-
» cliner devant le Prince, & à lui faire
» une espece de révérence en s'appro-
» chant de son Trône: il les fait quel-
» quefois combattre; alors ils courent
» fiérement l'un contre l'autre, & se
» battent avec leurs trompes. Malgré
» la fureur dont ils sont alors animés,
» ils ont un très grand soin d'empêcher
» que celui qui les monte ne soit
» blessé ».



§. XXV. *Du Rhinocéros.*

Le Rhinocéros, animal plus petit que l'Eléphant, ſe trouve particuliérement au Pays de *Bengale* : il a ſur le nez une corne, qui lorſqu'il marche, va de côté & d'autre : quand il entre en colere, elle devient ſi roide & ſi dure, qu'il n'y a point de troncs d'arbre qu'elle ne déracine, principalement quand il les heurte de front. C'eſt, diſent les relations, un animal terrible. Les Européens qui vont au Pays de Bengale, aſſurent avec les Habitans de ce Pays, que c'eſt particuliérement aux environs du Gange qu'il ſe trouve le plus de Rhinocéros & d'autres animaux. Lorſque le Rhinocéros va pour s'abreuver, ceux-ci ſe rendent au bord du fleuve, & attendent qu'il ait bu pour boire enſuite : on prétend que c'eſt parce que l'eau dans laquelle ſa corne a trempé, a acquis une vertu ſalutaire contre les venins & autres maladies.

§. XXVI. *De quelques Villes de l'Inde, en deçà du Gange.*

Agra, réſidence ordinaire du Grand-Mogol en hiver, eſt regardé comme la

plus grande Ville du Levant : elle eſt bâtie en forme de demi-lune. Ses murailles conſtruites en cartelages, ont cent pieds d'épaiſſeur. Le Palais du Grand-Mogol eſt, dit-on, le plus magnifique de toute l'Aſie : il renferme des tréſors immenſes. Mais en 1739, *Thamas-Koulikan*, Roi de Perſe, ayant fait entrer ſon armée dans Agra, fit conduire une grande partie de ces richeſſes à Iſpahan. Entr'autres, il envoya à Pétersbourg, la ceinture du Grand-Mogol, qui étoit magnifiquement garnie de perles & de diamans, pour en faire préſent à l'Impératrice. On garde encore cette ceinture dans la chambre des raretés de Pétersbourg.

Deli, au nord d'Agra, eſt conſidérablement peuplé. La nouvelle Ville, qui a été bâtie au commencement du dernier ſiecle, eſt particuliérement appellée *Gehan-Habad* : elle eſt le ſéjour de l'Empereur & de tous les grands de ſa Cour pendant l'été.

Surate eſt un Port ouvert à toutes les Nations ; mais les Anglois qui s'en ſont rendus maîtres, y tiennent le premier rang, & en ont fait le centre de leurs opérations dans les Indes.

Goa, Ville aux Portugais, bâtie dans une petite Isle, a été fort supérieure à ce qu'elle est maintenant : l'air de cette Ville est très-mal sain.

Calicut est la Capitale d'un Royaume dont le Roi porte le titre de Samorin. Il est d'usage en ce Pays, pour ce qui regarde la succession au Trône, que jamais les enfans du Souverain ne lui succédent : ce sont les fils de sa sœur.

Golconde, Capitale du Royaume de même nom, est une des plus grandes & des plus belles des Indes.

Masulipatan, Ville du Royaume de Golconde, est fort peuplée, & célèbre pour ses toiles peintes, les plus estimées de toutes celles des Indes : il s'en fait un grand commerce, & toutes les nations de l'Europe y ont des comptoirs.

Coulour, autre Ville du Royaume de Golconde, est remarquable pour sa mine de diamants.

Madras, Ville dans laquelle on compte cent mille Habitans, appartient aux Anglois qui y sont en fort petit nombre.

Pondicheri, appartient aux François,

ſes rues ſont tirées au cordeau : la principale qui eſt du ſud au nord, a une demi-lieue pariſienne de long : & celle qui croiſe le milieu de la Ville, a plus d'un quart de lieue.

§. XXVII. *Villes du Royaume de Perſe.*

Iſpahan, eſt une très-grande Ville ſans pavés & ſans murailles. Ce qu'elle a de plus digne de remarque, eſt ſa Place publique, parce qu'elle eſt extrêmement étendue : on y voit le Palais du Roi qui eſt plus vaſte qu'orné. Tout ce quartier de la Ville eſt extrêmement peuplé ; les autres ne le ſont point.

Tauris, ſeconde Ville de Perſe, n'eſt pas peuplée à proportion du terrein qu'elle occupe. Chardin compte quinze mille maiſons dans Tauris, & quinze mille boutiques. Ces dernieres ſont, dans toutes les Villes de Perſe, diſtinguées des maiſons d'habitation, & occupent le centre de la Ville.

Le défaut de grandes rivieres eſt en Perſe un obſtacle à la communication des Villes, ce qui fait que l'on ne

voyage dans ce Pays, que par caravanes. Il y a dans toutes les grandes Villes, des *Caravanferas*; ce font de longues files de bâtimens, où les Voyageurs trouvent une retraite fûre & commode.

Entre les Provinces de Perfe, nous remarquerons le *Farfiftan* qui répond à l'ancien Royaume de Perfe, dont *Perfepolis* étoit la Capitale. Dans le temps de la plus haute puiffance des Perfes, les Souverains faifoient leur réfidence à *Suze*, qui donnoit fon nom à la Suziane, aujourd'hui le *Kufiftan*.

Amedahan eft regardé comme le lieu où étoit fituée la fameufe Ville d'Ecbatane, Capitale du Royaume des Medes.

La contrée où eft Ifpahan, fe nommoit Paretacene. Une chaîne de montagnes au nord-eft la féparoit du Pays habité par les Parthes.

§. XXVIII. *Remarques touchant la maniere dont les Perfans contractent mariage.*

Il y a deux fortes de mariages chez les Perfans; celui qui fe fait pour la vie, & celui qui ne fe fait que pour un temps.

Les femmes épousées de la premiere maniere, sont regardées comme les vraies épouses ; mais il n'y a que les grands qui se marient de la sorte, parce que les dépenses exorbitantes que ces mariages exigent, sont au-dessus des facultés des simples Particuliers : ceux-ci se bornent à contracter, pour un certain nombre d'années, avec les femmes qu'ils prennent. Le nombre d'années révolu, si les contractans se conviennent encore, ils font un nouveau contrat ; mais on en voit peu qui se renouvellent ; & plus ordinairement, les Parties se séparent avant l'échéance du terme, la Loi leur accordant cette liberté. Une femme qui quitte un homme, ne peut se donner à un autre que quarante jours après la séparation. Les enfans qui proviennent de ces différens mariages, sont tous légitimes : celui de l'épouse subalterne & même celui de l'Esclave, jouit de tous les droits d'aînesse, s'il se trouve le premier né.

§. XXIX. *Des Sectes* D'OMAR *&* D'HALI.

La Religion Mahométane que suivent les Turcs & les Persans, est divisée

en un grand nombre de Sectes, dont les principales ſont celles d'*Omar* & *d'Hali*. Les Turcs attachés à la premiere, & les Perſans attachés à la ſeconde, ſe font une loi, chacun de leur côté, d'être ennemis irréconciliables, & de s'envoyer réciproquement en enfer : ils admettent des Anges & des Diables, & diſent que Dieu a créé les premiers pour manifeſter ſa puiſſance & en même temps, pour qu'ils ſervent de gardiens aux hommes. Chaque homme, ſelon eux, eſt ſans ceſſe environné de cent ſoixante Anges qui veillent, les uns ſur ſon ame, & les autres ſur ſon corps. Chaque membre en particulier a ſon Ange Gardien, qui en dirige tous les mouvemens, &c. La perſuaſion où ils ſont que, ſans ce céleſte eſcadron, les Diables ſeroient continuellement autour d'eux comme des mouches, leur imprime un tel reſpect, que tous les matins à leur lever, ils s'inclinent profondément, en diſant à leurs Anges ; *ſalamalequi*, c'eſt-à-dire, je vous ſalue.

Il n'y a ſouvent qu'à rire de certaines ſcènes qui ſe paſſent entre gens de différentes Sectes. M. Tavernier, dans

ſon voyage de Perſe, dit avoir été témoin d'une diſpute doctorale qui s'éleva entre un Turc & un Perſan. Comme ils ne purent ſe mettre d'accord, ils en vinrent premierement aux coups, enſuite ils ſe dirent des injures. Des injures courantes on paſſa aux imprécations. La derniére ripoſte ſe fit de la part du Turc. *Exécrable*, dit-il au Perſan, *je ſouhaite que ton ame ſoit autant tourmentée dans l'autre monde, que le chapeau d'un François l'eſt dans celui ci.*

En vain le Roi *Thamas-kouli-kan* voulut, en 1736, eſſayer de réunir les deux Sectes. Ce projet n'ayant pu s'effectuer, il publia, en 1743, un Edit, par lequel il ordonna que la Secte d'Omar ſeroit tolérée dans ſes Etats, & qu'on ſupprimeroit, à l'égard de ceux qui la ſuivent, les dénominations d'Hérétiques, de damnés, &c.

Les Turcs en uſent de même maintenant, par rapport aux Sectaires d'Hali.



§. XXX. *Villes de l'Arabie & de la Turquie d'Aſie.*

Médine. Tous les Mahométans des différentes contrées de la Terre, y vont par caravanes pour viſiter le tombeau de Mahomet. Ces caravanes ſont toujours extrêmement nombreuſes. Les plus diſtingués d'entre les Turcs, ne dédaignoient pas autrefois d'y paroître dans la foule du menu peuple. Aujourd'hui ils obtiennent des diſpenſes, & envoient à leur place, des hommes indigens qui font métier de pélerinage & de prieres.

La Mecque eſt un autre lieu où ſe porte la dévotion des Mahométans, parce que Mahomet y eſt né. Nous avons parlé des Iſles Maldives, voiſines de l'Inde. Les longues barbes y ſont une marque de dignité ou de conſidération particuliere; ne la porte pas longue qui veut. Mais dès qu'un homme peut prouver qu'il a fait un pélerinage à la Mecque, il eſt libre de la laiſſer croître juſqu'à la cheville du pied, ſi tel eſt ſon goût. Ce n'eſt pas chez ces peuples ſeuls que la barbe eſt en ſi grande recom-

mandation. Les *Bedouins*, Peuple de l'Arabie, la regardent comme un ornement ſacré que Dieu leur a donné, pour les diſtinguer des femmes. Les femmes baiſent la barbe à leurs maris, par reſpect : les enfans la baiſent à leurs peres, auſſi par reſpect : les hommes, quand ils ſe rencontrent, ſe la baiſent réciproquement par civilité. (*La Roque*, voyage de la Paleſtine.)

Smyrne, eſt la Ville la plus commerçante des Etats du Turc en Aſie. Il y a des Marchands François, Anglois & Hollandois qui y ont leurs Conſuls & leurs comptoirs. Les Européens donnent le nom d'*Echelles* aux Ports de l'Aſie ſitués ſur la Méditerranée. Ce mot vient d'*Eſcala*; vieux terme de Marine, qui ſignifie Port de Mer. C'eſt pour cette raiſon, qu'en parlant de Smyrne, on la nomme la principale des Echelles du levant. Son commerce conſiſte en ſoie, en camelots de poil de chevre, en toile de coton, en tapis & en maroquins. Cette Ville, l'une des plus anciennes de l'Aſie mineure, eſt ſituée dans une contrée que l'on appelloit anciennement l'*Ionie*. Son terroir fournit en abondance, tout ce

qui eſt néceſſaire à la vie. « On n'y
» ſauroit diſcerner, dit un de nos Voya-
» geurs, ce qu'il y a de plus éminent,
» ou dans la bonté des fruits qui y
» croiſſent, ou dans l'odeur des ci-
» tronniers & des orangers qui for-
» ment par-tout de grands bocages
» bordés de haies de jaſmin, ou dans
» la fraîcheur que l'épaiſſeur des arbres
» y rend ».

Alep eſt la plus conſidérable Ville de la Syrie. Son trafic conſiſte principalement en étoffes de ſoie, en camelots de poil de chevre, en noix de galle & en ſavon. Les François, les Italiens, les Anglois & les Hollandois y ont des Conſuls. Cette Ville eſt à quelque diſtance de la Mer. *Alexandrette*, petite Ville au ſeptentrion, lui ſert de port. La communication entre ces deux Villes, ſe fait par le moyen de pigeons tellement dreſſés à aller & venir de l'une à l'autre, qu'ils font d'un meilleur ſervice que les plus habiles Poſtillons.

Baſſora, ſur le canal formé du concours du Tigre & de l'Euphrate, eſt une Ville des plus avantageuſement

ſituées pour le commerce. La marée qui remonte juſques-là, y fait parvenir les Vaiſſeaux qui reviennent des Indes orientales.

§. XXXI. *Du Paradis terreſtre ou Jardin* D'EDEN.

Tout le mal répandu ſur la Terre procéde d'un mouvement de curioſité. La vaine curioſité des Erudits, touchant le lieu où la ſcene s'eſt paſſée, n'a heureuſement fait de mal qu'à leur cerveau. Le Paradis terreſtre étoit néceſſairement quelque part; mais faute de ſavoir où, les uns l'ont placé dans le Ciel de Mercure, les autres dans le Ciel de Vénus; quelques-uns ont mieux aimé qu'il ait été dans le Ciel de la Lune, & ſe ſont vu conteſtés par d'autres qui ont voulu qu'il ait été dans la Lune même; des troiſiémes ſont ſurvenus, qui traitant ceux-ci de viſionnaires, ont imaginé une haute montagne au-deſſus du Ciel de la Lune, & ont dit que là étoit le délicieux Jardin d'Eden. D'autres leur ont fait voir qu'ils n'étoient pas bien informés, en leur prouvant qu'Eden avoit été poſé

dans la moyenne région de l'air. Ceux-ci qui pensoient ne pouvoir être réfutés ont cependant trouvé des contradicteurs qui leur ont soutenu que le Paradis étoit beaucoup mieux caché qu'ils ne le croyoient, & en ont fait un lieu souterrain.

Réunissons-nous au sentiment des moins extravagans, & croyons avec eux, qu'Eden étoit à la surface de la Terre ; mais en quel endroit de cette surface ? Autre point de difficulté. Ceux qui ont de l'affection pour les régions glacées, disent qu'il étoit au Pôle arctique. D'autres, pour le plaisir de dire à ceux-ci, *non*, le placent au Pôle antarctique. Nous aurions à parcourir toutes les différentes contrées de l'Amérique, s'il nous falloit suivre divers autres rêveurs qui se sont crus les mieux instruits sur la situation de ce lieu célèbre. Mais nous ne nous y fierons pas plus qu'à ceux qui veulent en faire honneur à l'Europe. Nous avons en Artois la petite Ville d'Hedin. Quelques-uns ont cru que le Paradis seroit bien là, à cause de la ressemblance de ce nom avec celui d'Eden. L'opinion qui pa-

roît le moins choquer la vraiſemblance, eſt celle des doctes qui le font exiſter dans l'Aſie, & tous ne ſont pas à ſuivre ; les uns nous promeneront dans la Tartarie, les autres voudront nous mener à la Chine ; il y en aura qui nous conduiront ſur le bord du Gange, & nous diront qu'inconteſtablement le nom du Pays où ce Fleuve a ſon cours, & qu'on ſait être l'Inde, eſt un dérivé du mot Eden. S'il y a quelqu'autorité à admettre ſur une queſtion de cette nature, déférons à celles de Calvin, de Scaliger & de M. Huet, Evêque d'Avranches ; tous conviennent de placer le Paradis terreſtre ſur le Fleuve que produit la jonction de l'Euphrate & du Tigre, entre cette jonction & la diviſion que fait le même Fleuve, avant que d'entrer dans le golfe Perſique. Telle eſt auſſi à peu près l'opinion de feu M. l'Abbé Pluche.

§. XXXII. *Des anciennes Amazônes.*

Les anciens Écrivains, & d'après eux les modernes, ont beaucoup parlé des Amazônes ; tous les font deſcendre des Scythes. Quinte-Curce les fait habi-

ter aux environs de la Mer Caspienne, dans le Pays nommé aujourd'hui *Masanderan*, Province de Perse. D'autres veulent qu'elles aient eu leurs demeures le long du Tanaïs, aujourd'hui le Don : d'autres encore les placent dans cette partie de l'ancienne Cappadoce, qui porte aujourd'hui le nom d'Amasie, aux environs du Fleuve Thermodon, maintenant nommé Pormion. Justin, de qui j'ai ici traduit le passage, rapporte ainsi l'origine de leur établissement.
» Deux jeunes Scythes de Famille
» royale, dit-il, se voyant opprimés
» par les factions des Grands, aban-
» donnerent leur Pays, & furent sui-
» vis d'une très grande quantité de jeu-
» nesse : ils se fixerent vers les côtes
» de la Cappadoce, aux environs du
» Fleuve Thermodon, & s'assujetti-
» rent tout le Pays de Thémiscire :
» là ils se rendirent redoutables à leurs
» voisins, par les incursions qu'ils fai-
» soient sur leurs Terres, ce qui donna
» lieu à une conspiration de la part
» de ces derniers qui tendirent des
» embûches aux Scythes. Ceux-ci s'étant
» laissés surprendre, furent tous massa-
» crés sans qu'aucun d'eux échappât.

» Il ne resta que leurs femmes, qui
» prenant les armes, défendirent, sans
» autres secours que leur propre va-
» leur, le terrein qu'elles occupoient;
» elles ne voulurent aucune alliance
» avec les peuples voisins; elles fon-
» derent un Etat puissant, & le sou-
» tinrent sans le secours d'aucun hom-
» me : elles n'avoient recours à leurs
» voisins, dans les temps de paix, que
» pour se procurer de la progéniture,
» afin de perpétuer leur nouvel Em-
» pire; mais elles ne conservoient que
» les filles qui leur naissoient, & ôtoient
» la vie à tous les mâles.

Quelques Ecrivains de l'antiquité & beaucoup d'entre les modernes, ont traité de fables tout ce qui se trouve écrit sur les Amazônes. « Je n'ai vu
» personne en Géorgie, dit *Chardin*,
» qui ait été dans le Pays des Ama-
» zônes, mais j'ai oui beaucoup de
» gens en conter des nouvelles, &
» l'on me fit voir, chez le Prince,
» un grand habit de femme d'une grosse
» étoffe de laine & d'une forme par-
» ticuliere, qu'on disoit avoir servi
» à une Amazône qui fut tuée auprès
» de Caket, durant la derniere guerre.

» J'eus une fois à ce ſujet, ajoute-t-il, » un entretien aſſez long avec le fils du » Prince de Géorgie; il me dit, entre autres choſes, qu'au deſſus de » Caket, à cinq journées de chemin » vers le ſeptentrion, il y avoit un » grand peuple qu'on ne connoiſſoit » preſque point, & qui étoit continuellement en guerre avec les Tartares » Calmucks ou Calmouques; que tous » les divers peuples qui habitoient le » Mont Caucaſe, ſont toujours en guerre » enſemble, & qu'on n'avance rien de » faire la paix ou la guerre avec eux, » parce que ce ſont des Peuples ſauvages » qui n'ont ni Religion, ni Police, ni » Loix. Ceux qui ſont près de Caket » y font ſouvent des courſes; cela oblige le Vice-Roi, qui eſt le fils aîné » du Prince de Géorgie, de s'y tenir » toujours pour repouſſer ces Barbares. » Je rapportai à ce jeune Prince ce » que les Hiſtoires grecques & romaines » racontent des Amazônes, & après » avoir diſcouru quelque temps ſur ce » ſujet, ſon avis fut que ce devoit » être un Peuple de Scythes, errant » comme les Turcomans & les Arabes, » qui déféroient la Souveraineté à des

» femmes, & que ces Reines se fai-
» soient servir par des personnes de
» leur sexe qui les suivoient par-tout.
» Nous comprenions aisément qu'il fal-
» loit qu'elles allassent à cheval comme
» des hommes & qu'elles fussent armées,
» parce qu'en Orient toutes les femmes
» montent à cheval comme les hommes,
» & que même elles y montent aussi
» bien, & les Princesses y portent le
» poignard au côté; mais pour la mutila-
» tion au sein, & d'autres particularités
» qu'on rapporte des Amazônes, nous
» les mîmes parmi ces contes, dont la
» menteuse Grece a eu l'impudence de
» remplir ses Histoires, selon le langage
» d'un Poëte Latin ».

M. l'Abbé *Guyon*, qui nous a donné en 1740 une Histoire des Amazônes, se déclare pour leur existence : il prétend qu'elles ont formé un Peuple réel, & prouve, par des exemples tirés de l'Histoire moderne, la possibilité de l'existence de femmes telles que les Amazônes nous sont dépeintes. On pourroit demander à cet Auteur, si la possibilité d'un fait est une preuve bien solide en faveur de sa réalité. Je transcris quelques lignes de l'Ouvrage de M. l'Abbé Guyon.

« Chaque contrée a ſes influences
» particulieres qui diſtinguent tout ce
» qu'elle porte ; l'eſprit & le corps
» humain s'en reſſentent comme les ani-
» maux. Le Pays, dont les premieres
» Amazônes étoient originaires, devoit
» produire en elles cet effet de bra-
» vour, d'ardeur & de férocité qui les
» rendoit la terreur des Peuples plus
» méridionaux ; elles venoient des en-
» virons du Tanaïs : tous les Écrivains
» s'accordent à nous donner des idées
» affreuſes de ces contrées & de l'air qu'on
» y reſpire. Un vent de nord qui y ſouf-
» fle la plus grande partie de l'année,
» avec la plus grande violence, tient
» preſque toujours glacés les bords du
» Fleuve. La campagne y eſt couverte
» de neiges ou de gelées. Le froid &
» la faim y font périr les troupeaux,
» les chevaux & les mulets. Les hom-
» mes même, malgré leurs précautions &
» leur dureté naturelle, ſont obligés d'a-
» bandonner leurs huttes, & de tranſpor-
» ter ſur des charriots, leurs femmes
» & leurs enfans dans une région plus
» tempérée, juſqu'à ce que le Ciel ait
» rendu la leur plus habitable. La du-
» reté des corps qui peuvent y faire

» leur séjour, doit nécessairement se » communiquer à l'esprit. Tout y res» pire la cruauté & la barbarie des » Scythes; ceux qui habitoient les bords » du Tanaïs, ou les environs du Pont » Euxin, étoient plus inhumains que » tous les autres. Quelques-uns por» terent l'inhumanité jusqu'à égorger » les étrangers que le hazard avoit con» duits dans leurs vastes solitudes, & à » se faire un mets délicieux que la na» ture abhorre. » Ce ne sont encore là que des preuves oratoires : M. l'Abbé Guyon plaide chaudement la cause des Amazônes, sans doute pour faire honneur à l'aimable sexe : mais la gloire de ce sexe, que le Ciel n'a formé que pour faire les délices de la société humaine, peut-elle être beaucoup relevée par les qualités féroces des femmes du Tanaïs ?

§. XXXIII. *Remarque historique.*

C'est dans l'Asie que se sont formées les premieres Monarchies ; savoir, celle des *Assyriens* & des *Babyloniens*, auxquelles ont succédé celles des *Medes* & des *Perses*. *Alexandre* & les *Sé-*

leucides sont venus ensuite; les *Parthes* & les derniers *Perses* leur ont succédé. La puissance des Perses est tombée entre les mains des *Sarrazins.* Ceux-ci ont été subjugués par les *Turcs*, & les Turcs l'ont été à leur tour par les *Tartares.* Enfin, de la destruction de l'Empire des Tartares, se sont formés les deux puissans Etats des *Sophis* & des *Mogols.*

Il y a peu de ces États qui n'aient eu de grands démêlés avec les Européens; les premiers Perses avec les Grecs; les Parthes & les derniers Perses avec les Romains; les Sarrazins, les Turcs & les Tartares, avec presque toutes les parties de l'Occident, sans en excepter même la France, dont les Sarrazins prétendirent faire une de leurs Provinces, du temps de *Charles Martel* ayeul de Charlemagne.

§. XXXIV. *Des Sarrazins & des Turcs.*

Les Sarrazins, peuple originaire de l'Arabie, commencerent à être connus dans le cinquieme siécle. Un de leurs Chefs ayant embrassé la Religion Chré-

tienne, ils ſuivirent ſon exemple, & furent Chrétiens juſqu'à ce que dans le ſeptiéme ſiécle, Mahomet, uſant de toutes ſortes de tours & de ſupercheries, parvint à s'ériger parmi eux en Prophête, & à jetter les fondemens d'une nouvelle Religion mélangée de Chriſtianiſme & de Judaïſme, qu'on appelle la Religion Mahométane. Les Turcs, les Perſans, & nombre de peuples de l'Aſie & de l'Afrique, profeſſent cette Religion, dont le ſeul article de foi eſt, *qu'il n'y a point d'autre Dieu que Dieu, & que Mahomet eſt ſon Prophête.* Mahomet employa le fer & la flamme pour étendre ſa Religion; il fit des conquêtes, & ſes ſucceſſeurs à l'Empire eurent le nom de *Califes*..

Ce fut du temps de la premiere race de nos Rois, que l'Orient éprouva cette révolution.

L'Empire Romain qui avoit été diſtingué en Empire d'Orient & Empire d'Occident, ne ſubſiſtoit plus qu'en Orient; & même le nom d'Empire Romain fut comme aboli, dès qu'il n'y eut plus d'Empire d'Occident. Les Empe-

reurs dont le Siége étoit à Conſtantinople, furent déſignés dans la ſuite ſous le titre d'*Empereurs Grecs.*

Les Sarrazins ſe répandirent comme un torrent dans toutes les contrées de l'Aſie, ſoumiſes aux Empereurs Grecs & aux Rois de Perſe, dont la Monarchie s'étoit élevée ſur les ruines de celle des Parthes.

La domination des Arabes en Perſe, mit fin à cette ſeconde Monarchie Perſane.

Les Turcs habitoient dans la Tartarie indépendante, aux environs de la Mer Caſpienne. *Mahomet*, Prince Arabe qui regnoit en perſe, appella trois mille Turcs en qualité d'Auxiliaires. Sur quelque mécontentement, il envoya une armée contre eux, mais ils la mirent en fuite. Mahomet indigné contre ſes Soldats, ordonna qu'ils paſſaſſent devant lui vêtus en robes de femmes. Ceux-ci ſe vengerent de ce traitement, en ſe joignant aux Turcs, qui, à l'aide de ce renfort, ouvrirent le paſſage à une multitude de leurs Compatriotes. Après avoir conquis la Perſe, ils ſe répandirent, d'orient en occident, ſur les

Terres de l'Empire Grec ; & l'Empereur *Romain Diogene*, ayant voulu les arrêter, fut fait prisonnier.

Les Turcs soumettent presque tout ce que les Grecs avoient en Asie jusqu'au Bosphore, autrement, Détroit de Constantinople. L'époque de cette irruption, est en même temps celle des premieres Croisades qui se firent en Europe, pour la conquête de la Terre Sainte. Les Empereurs Grecs, à l'aide des Princes Croisés, repoussent les Turcs jusqu'à l'Euphrate ; mais ce n'est que pour un temps.

§. XXXV. *Victoires* d'Amurat, *Sultan des Turcs. Suite de ce qui concerne la Maison Ottomane.*

Amurat, fils *d'Orcan*, & petit-fils *d'Ottoman*, passe de l'Asie dans la Grece, à l'aide de quelques Vaisseaux que les Génois lui fournissent, moyennant un ducat par tête. Gallipoli & quelques autres Places sont enlevées, avant qu'on ait seulement connoissance de son arrivée; Philippopoli & Andrinople ne tar-

dent pas à tomber au pouvoir des vainqueurs. Diverſes autres Villes ont le même ſort. L'Albanie & la Boſnie ſont ravagées. Les Princes de Servie & de Bulgarie oppoſent inutilement toutes leurs forces à ce torrent. Il en coûte la vie au Prince de Servie qui eſt tué ſur le champ de bataille. Un de ſes Domeſtiques, ſenſiblement pénétré de ce malheur, ſe rend au quartier d'Amurat, demande à lui communiquer un ſecret important, & dès qu'il ſe trouve en ſa préſence, lui enfonce un poignard dans le ſein, pour venger la mort de ſon Maître.

Bajazet, fils d'Amurat, remporte de grands avantages ſur les Chrétiens : le Roi de Hongrie lui oppoſe des armées conſidérables, dont la défaite augmente le triomphe de ſon ennemi ; celui-ci enflé de ſes victoires, va aſſiéger Conſtantinople, où ſon bonheur l'abandonne. La fortune qui juſqu'alors avoit livré les Chrétiens à ce vainqueur orgueilleux, lui ſuſcite un ennemi redoutable dans la perſonne de Tamerlan. Il eſt fait priſonnier, & meurt dans l'eſclavage.

Mahomet, fils de Bajazet, ſe releve des déſaſtres de ſa famille : il réduit

les Bulgares ſous ſon obéiſſance, & s'empare de Salonique, Capitale de la Macédoine, qui étoit au pouvoir des Vénitiens.

Les guerres inteſtines qui s'élevent parmi les Turcs, ſont un obſtacle à la rapidité de leurs conquêtes. *Amurat II* ne laiſſe pas, au milieu de ces troubles, d'étendre conſidérablement les limites de l'Empire.

Il étoit réſervé à ſon fils, *Mahomet II* d'établir le Siége de l'Empire Turc, dans la Capitale de l'Empire Grec. L'effroi que le ſiége de Conſtantinople répand dans toute la Grece eſt ſi grand, que vingt-huit autres Villes ſe rendent au Vainqueur ſans coup férir. De ſi heureux ſuccès l'animent, dans le deſſein qu'il a de tout ſoumettre. Il fait marcher du côté de la Hongrie, & aſſiége Belgrade. Il fait ſur l'Iſle de Rhodes une tentative qui ne lui réuſſit point. Il envoie une Flotte du côté de l'Italie. L'alarme & l'épouvante ſe répandent dans toute cette partie de l'Europe. La mort de Mahomet raſſure tous ceux que ſa puiſſance menaçoit. Il ordonne en mourant qu'il ſoit gravé ſur ſon

tombeau,

tombeau, que ſi la mort ne fût venue le ſurprendre, il eût ſubjugué Rhodes, & donné des fers à l'orgueilleuſe Italie.

Cette mort met *Bajazet II.* en poſſeſſion du Trône, qui paſſe enſuite au cruel & parricide *Selim*, qui ſe rend maître de toute la Syrie, & étonne tous les autres Potentats par la rapidité de ſes conquêtes. Il s'étoit fait traduire en langue turque, l'Hiſtoire d'Alexandre-le-Grand, par Quinte-Curce, & les Commentaires de Céſar, voulant que ces deux Héros lui ſerviſſent de modeles.

Son fils & ſucceſſeur, que les Hiſtoriens appellent *Soliman* II, n'eſt cependant que le premier qui ait porté ce nom ſur le Trône; ainſi il ne doit être déſigné que ſous celui de Soliman I: déſignons-le plutôt encore par le ſurnom de Magnifique, qui lui eſt donné dans l'Hiſtoire. Ami de l'humanité, paſſionné pour la gloire, il reuniſſoit toutes les qualités qui font le Héros accompli. Il fut attiré par une des factions qui briguoient la Couronne de Hongrie, & fit reſpecter ſes armes par l'ennemi qu'il eut à combattre. On rapporte que comme

il se retiroit après le siége de Belgrade, une pauvre femme s'approcha de lui, & se plaignit de ce que ses Soldats avoient enlevé tout ce qu'elle avoit de bestiaux. *Vous étiez donc bien endormie*, dit-il en riant à cette femme, *puisque vous n'avez pas entendu venir les voleurs ? ... Oui , je dormois*, repliqua-t-elle, *& c'étoit dans la confiance que votre Hautesse veilloit pour la sûreté publique*. La fermeté de cette femme lui plut ; il ne se contenta pas de la dédommager ; il ajouta à ce dédommagement, des dons capables de l'enrichir.

On voit après Soliman , une suite d'Empereurs bien éloignés de ses vertus ; un *Selim II.* & un *Amurat III.* plongés dans la plus crapuleuse ivrognerie. Un *Mahomet III.* qui , en montant sur le Trône , fait étrangler tous ses freres , & noyer dix des femmes de son pere, parce qu'il les croit enceintes ; un imbécille *Mustapha*, petit-fils de ce Tyran, & un *Ibrahim II.* le plus stupide & le plus efféminé de tous les hommes.

Mahomet IV, fils d'Ibrahim II, ne donne aux affaires de l'État , que les momens où il ne peut s'occuper du

plaisir de la chasse. Le *Muphti*, ou grand Pontife, qui avoit beaucoup de crédit sur son esprit, s'étoit flatté de pouvoir le guérir de cette passion par de justes remontrances : il lui représenta que ses ancêtres avoient tous appris quelques métiers, dans l'exercice desquels ils trouvoient un amusement agréable : il en cita plusieurs, & entr'autres Ibrahim qui faisoit des cure-dents, dont il gratifioit les gens de sa Cour. Ceux-ci, continua-t-il, se trouvant honorés de ces petits présens, lui donnoient en échange de grandes sommes d'argent, qui se trouvant suffisantes pour fournir à ses dépenses, l'empêchoient de toucher aux revenus de l'État. Le Sultan témoigna au Muphti beaucoup de satisfaction de sa harangue. A peine l'eut-il quitté qu'il courut à la chasse, & lui envoyant peu après un liévre de belle encolure : «celui-ci, lui manda-t-il, » vaut bien un cure-dent : j'attends de » vous sur l'heure, deux cent cinquante » mille écus : je n'ai pu apprendre que » le métier de la chasse, qui me procure » le plaisir de vous faire un régal ». Mahomet IV. fut déposé ; ses deux freres monterent successivement sur le Trône ;

qui fut enſuite occupé par Muſtapha II. ſon fils aîné, pere de Mahomet V. dont le petit-fils eſt le Sultan actuellement régnant.

§. XXXVI. *Remarques ſur le Nil*, &c.

Le *Nil* coule à peu près parallelement au rivage de la Mer Rouge. Ce Fleuve a deux cataractes, où la chûte de l'eau ſe fait avec un bruit & une rapidité des plus violentes. La riviere de *Zaïre* en a une : la riviere de *Gambie* en a pareillement une qui eſt remarquable, en ce que les eaux font un arc en tombant, & laiſſent entre le pied du rocher, & le lieu de leur chûte, aſſez d'eſpace pour paſſer deſſous; enſorte, dit *Barros*, Hiſtorien des conquêtes des Portugais dans les Indes, que les Voyageurs ont le plaiſir de voir des montagnes d'eau par-deſſus leurs têtes, ſans en être mouillés. Le Jéſuite Ieronimo-Lobo, qui a découvert les ſources du Nil, rapporte la même choſe d'une des cataractes de ce Fleuve. « Il y a, dit-il, une de ces » cataractes bien plus haute que l'au-

» tre ; à la premiere ou à la feconde, » le Nil fe précipite du haut d'une roche » efcarpée ; on entend le bruit à trois » journées, & fes eaux en rejailliffant, » paroiffent comme une fumée. Cette » eau d'ailleurs court avec tant de vio- » lence, qu'elle fait un arc en tombant, » fi bien que l'on peut paffer au pied » de la roche, au-deffous de cet arc, » fans en être mouillé. Il y a même » des bancs taillés au pied du roc, pour » la commodité de ceux qui s'y veu- » lent repofer, & jouir d'un fi agréable » fpectacle. »

Il n'eft pas moins fait mention des inondations périodiques du Nil, que de fes cataractes. Le débordement de ce Fleuve commence vers le 17 de Juin, augmente pendant quarante jours, & eft autant de temps à décroître; de forte qu'alors toutes les Villes de l'Egypte qui font conftruites la plupart fur des hauteurs, paroiffent comme autant d'Ifles.

Le *Niger* déborde à peu près dans le même temps que le Nil : il commence à croître le 15 de Juin, monte pendant quarante jours, & baiffe pen-

dant quarante autres jours. Quand l'inondation eſt pleine, on voyage en bateaux dans toute la Nigritie.

La riviere de *Zaïre*, & toutes les autres rivieres du Congo, ſont auſſi ſujettes à des inondations périodiques.

Le limon que le Nil dépoſe ſur les terres qu'il a couvertes de ſes eaux, rendent, ainſi que les grandes chaleurs, l'air de ce Pays mal ſain, & y cauſent des peſtes fréquentes; mais l'extrême fécondité des femmes qui accouchent ſouvent de trois enfans à la fois, fait que l'on ne s'apperçoit guere des ſuites fatales de la contagion.

§. XXXVII. *De la Ville du Caire.*

De toutes les Villes de l'Egypte, celle-ci eſt la plus conſidérable: elle peut même être regardée comme une des premieres Villes du monde, tant pour ſon étendue, que pour ſa population: elle fut bâtie l'an 971, & reçut le nom d'*Alcaïra*, qui en arabe ſignifie la victorieuſe. Sa ſituation, pour le commerce, eſt des plus favorable. Les

canaux du Nil, qui aboutiſſent à la Méditerranée, apportent en cette Ville les marchandiſes de l'Europe. Celles des Indes, avec le café & les aromates de l'Arabie heureuſe, traverſent la Mer Rouge; & des différens ports de cette Mer, elles ſont tranſportées ſur le Nil, & arrivent au Caire par le moyen de ce Fleuve. Enfin, les marchandiſes d'Arménie, de Perſe & de Syrie, y ſont amenées par Alep ſur des chameaux.

Les relations diſent que l'on compte quatre mille rues dans la Ville du Caire. Ces rues ne ſont point pavées, les maiſons ſont généralement aſſez baſſes, & ont des toits plats. Un incendie arrivé en 1756, a réduit en cendres ſix mille de ces maiſons. On dit qu'une des femmes du Bacha, excitée par des mouvemens de jalouſie, mit le feu aux quatre coins du Serrail, ayant pris la réſolution de ſe faire périr elle-même au milieu des flammes. Il y a ici plus de Juifs qu'en aucune Ville du monde: Ricaut, dans ſon Hiſtoire de l'Empire Ottoman, parle des *Munaſihi* qui ſont une Secte de Mahométans croyant à la métempſycoſe, & dont il dit que le

nombre eſt très-grand dans la Ville du Caire. Il rapporte l'entretien qu'un Polonois de ſa connoiſſance eut avec un de ces Sectaires; celui-ci étoit Droguiſte; il fit au Polonois un détail aſſez ample de toutes les différentes natures de tranſmigrations crues parmi eux, & même il lui fit voir un de leurs livres, traitant particuliérement de cette Doctrine; il finit l'entretien en diſant, « qu'il » prioit Dieu continuellement qu'il fît » à ſon ame, lorſqu'il mourroit, l'hon- » neur de lui donner le corps d'un cha- » meau pour demeure, & que tous les » gens de ſon métier faiſoient le même » vœu, ayant une eſtime particuliere » pour le chameau, parce que c'eſt un » animal laborieux, doux, patient, qui » boit peu, & qui apporte toutes leurs » drogues des lieux les plus éloignés de » l'Orient; il ajouta qu'il ne doutoit » point qu'après trois mille trois cent » ſoixante-cinq ans, que ſon ame au- » roit parcouru le monde, & animé » les corps de divers chameaux, elle » ne rentrât dans le corps d'un homme, » bien plus pure & bien plus parfaite » qu'elle n'avoit jamais été. »

§. XXXVIII. *Du Royaume de Gingiro.*

A l'occident de l'Abyssinie, il y a divers Royaumes dont on ne connoît que les noms. Quelques relations parlent de celui de *Gingiro*. Le mot Gingiro signifie un singe ou une guenon ; c'est de la ressemblance des Habitans avec cet animal, que le Pays tire sa dénomination : il obéit à un Roi dont la figure ne differe pas de celle de ses Sujets. Ce Prince, dit une relation Espagnole, ne sort jamais que fort matin, & avant le lever du Soleil. Si par hasard il arrive que le Soleil l'ait devancé, il se tient tout ce jour-là enfermé dans son Palais : il croiroit sa gloire compromise, s'il ne paroissoit que le second ; mais comme il ne veut se laisser dérober aucun avantage, dès le lendemain il se venge, & sort devant que le Soleil paroisse.

§. XXXIX. *De la Ville & Régence de Tripoli.*

Tripoli est la capitale d'un Etat républicain qui est sous la protection du

Grand Seigneur. Cette République eſt gouvernée par un Conſeil qui ſe nomme *Divan*, & dont le Chef eſt appellé *Dey*. Elle ſubſiſte par ſon Commerce d'étoffes & par celui du ſafran, qui ſe tire d'une montagne ſituée au midi de la Ville; mais la piraterie que ſes Habitans exercent, leur eſt beaucoup plus lucrative que le Commerce. Ils n'ont cependant pas toujours eu lieu d'être ſatisfaits du produit dont elle leur a été. En 1685 & en 1728, les François leur ont fait voir, à l'aide de quelques milliers de bombes, qu'on n'attaque pas impunément une Nation puiſſante.

§. XL. *De l'Etat de Tunis.*

L'Etat de *Tunis* répond à l'ancien Etat de Carthage, tel qu'il étoit dans les premiers tems de ſa fondation. Après que Ferdinand & Iſabelle eurent chaſſé les Maures d'Eſpagne, une partie ſe retira à Tunis & aux environs. Les Eſpagnols conquirent enſuite une partie de ce Pays. Le fameux Pirate *Barberouſſe* le reprit ſur eux, & les Turcs s'en rendirent maîtres en 1574. C'eſt en ce tems-là que furent jettés les fondemens du Gouvernement qui dure encore au-

jourd'hui, & qui eſt à peu près ſemblable à celui de Tripoli.

§. XLI. *De l'Etat & de la Ville d'Alger.*

C'eſt encore ici un Etat républicain, gouverné par un Divan & un Dey. Sous les regnes de Ferdinand & d'Iſabelle, les Eſpagnols étendirent leurs conquêtes ſur les côtes d'Afrique ; & les Algériens, malgré toutes les précautions qu'ils prirent, ne purent éviter d'être ſoumis à leur joug. Pour s'en délivrer, ils appellent à leur ſecours le Pirate Barberouſſe, qui, après les avoir défendus, les opprime de la maniere la plus tyrannique. Ils parviennent à ſe défaire du Tyran, & ce n'eſt que par le ſecours de ces mêmes Eſpagnols. Après la mort de Barberouſſe, *Cheredin*, ſon frere, eſt élu Roi & Général de la mer par les Soldats Turcs & les Capitaines des Bâtimens Corſaires : il regne avec aſſez de tranquillité pendant la premiere année. Au commencement de 1519, il découvre des mouvemens de conſpiration contre lui & contre la Milice Turque. La crainte de ſubir un ſort pareil à

celui de ſon frere, le porte à ſe déſiſter de la Souveraineté, & mettre Alger ſous la domination du Grand-Seigneur. Au commencement du dernier ſiecle, la Milice ſe plaint des malverſations des Bachas : c'eſt à cette époque que commence le Gouvernement républicain actuel. Les Soldats demandent qu'il leur ſoit permis d'élire un *Dey*, & l'obtiennent. Dès-lors le Bacha ſe trouve preſque ſans pouvoir. En 1710, le Dey *Baba-Ali*, après avoir renvoyé le Bacha à Conſtantinople, obtient de la Porte que cette dignité ſoit réunie à celle de Dey. Depuis ce tems-là, Alger a une forme d'Etat libre, quoique ſous la dépendance du Grand-Seigneur, qui de tems en tems y envoie des *Capigi-bachis* que les Algériens ne regardent jamais de bon œil, & dont ils ſe débarraſſent le plutôt qu'il leur eſt poſſible, parce que ces Capigi bachis, pendant tous le tems de leur réſidence, ſont entretenus aux dépens de la République, qui eſt encore obligée de les combler de préſens.

L'Etat d'Alger a peu de Villes. La plus grande partie des Peuples qui lui ſont ſoumis, vivent ſous des tentes à la campagne. Au-deſſous du Dey, il y a

trois Gouverneurs généraux que l'on nomme *Bey* : le premier réſide à *Conſtantine* ; ſon diſtrict eſt appellé *Gouvernement du Levant :* le ſecond réſide à *Tlemſen* ; ſon diſtrict eſt appellé Gouvernement du *Ponant :* le troiſieme, dont le diſtrict eſt appellé Gouvernement du Midi, campe avec ſes troupes en pleine campagne. Il n'y a dans ce Gouvernement, ni Villes, ni Bourgs, ni Villages.

La Ville *d'Alger* eſt bâtie ſur la pente d'une montagne. Les toits de ſes maiſons ſont autant de terraſſes. On compte autour d'Alger dix-huit mille jardins qui ont été faits par des Eſclaves. Nous avons parlé du traitement que les François firent à la Ville de Tripoli : ils avoient précédemment, c'eſt-à-dire, en 1682 & 1683, traité celle d'Alger de la même maniere.

§. XLII. *Des Etats de Maroc.*

Le Roi de Maroc prend le titre d'Empereur d'Afrique. Il n'y a pas deux cens ans que ce Royaume exiſte. *Fez* en eſt la plus conſidérable Ville. La plupart de ſes maiſons ſont de pierres, & à trois

étages, avec des toits en terrasses; entourés de balustrades. Hors de l'enceinte de la Ville, il y a un très-grand nombre de Fauxbourgs & plusieurs mille jardins, desquels on tire chaque jour jusqu'à cinq cens charriots d'herbes potageres.

Miquenez n'est remarquable que parce qu'il est la résidence du Roi. C'est dans cette Ville que l'on conduit les esclaves Chrétiens.

Maroc, ancienne résidence des Rois, est considérablement déchu.

Salé étoit ci-devant une République. Tous ses Habitans exercent la piraterie.

Les Etats du Roi de Maroc, sont principalement peuplés de *Mores*, *d'Arabes* & de *Bereberes*, ou Africains naturels. Quoique la vigne fructifie extrêmement dans ces Pays, les Peuples en question ne boivent point de vin; ils cuisent le raisin & en font une liqueur qu'ils boivent avec autant de plaisir que le vin. Ils prennent leurs repas, assis à terre, sans faire usage d'autre chose que de leurs doigts, qu'ils léchent avec sensualité, ou qu'ils essuyent aux cheveux

de leurs Esclaves. Tous ces Peuples suivent le Mahométisme : lorsqu'ils entrent dans leurs Mosquées, premiérement ils se déchaussent ; ensuite ils se lavent la bouche, le nez, les oreilles, les plantes des pieds, &c. ils n'osent ni tousser, ni cracher pendant le service auquel les femmes n'assistent jamais, crainte que leur présence cause des distractions : ils élevent des murs autour de leurs sépulcres ; c'est pour la facilité des morts qui, au jour du Jugement, auroient trop de peine à retrouver leurs os sans cette précaution. L'usage des parapluies leur est aussi inconnu que celui des serviettes : quand la pluie tombe fort, ils ôtent leurs habits & s'étendent dessus pour les garantir de l'eau.

§. XLIII. *Du Biledulgerid.*

Le Biledulgerid produit des dattes en abondance ; & c'est, pour ainsi dire, la seule de ses productions : delà il tire sa dénomination qui, en langue locale, signifie Pays des dattes. La récolte de ce fruit fait presque toute la richesse des Habitans qui sont, partie naturels du Pays, partie Arabes. Ces Peuples ont

tous, dit-on, la vue courte, à cauſe du ſable que le vent leur porte dans les yeux.

§. XLIV. *Du Sara.*

On y diſtingue pluſieurs parties. Il y en a dont le terroir eſt ſi ſec, qu'on n'y trouve de l'eau que de trente en trente lieues; encore eſt-elle ſalée & amere; ce ſont principalement les parties occidentales. Il eſt, diſent les Voyageurs, mal-aiſé de s'y guider, parce qu'il n'y a ni bois, ni montagnes, ni rivieres qui puiſſent ſervir de bornes ou points fixes: on s'y conduit par les vents, les étoiles & le vol des oiſeaux, tels que les corbeaux & les vautours qui ſuivent les lieux habités à cauſe des charognes, & volent vers ceux où paiſſent les troupeaux. Il y a la contrée nommée *Torga*, où l'on trouve quelques puits de bonne eau, mais fort profonds: ce terroir produit beaucoup d'herbes, & il s'y recueille quantité de manne. En tirant plus vers l'orient, du côté de l'Egypte & de la Nubie, on retrouve la ſéchereſſe; & une autre incommodité, c'eſt qu'on ne peut y voyager que ſous bonne eſcorte, le peu d'Habitans qui s'y trou-

vent, étant des Africains brutaux qui détrouſſent les Voyageurs. L'air de toutes ces contrées eſt, dit-on, ſi ſalubre, qu'on y amene les malades des Pays voiſins pour recouvrer la ſanté.

§. XLV. *Peuples de la Nigritie.*

On ne peut rien dire en général touchant les Peuples qui habitent la Nigritie, vu qu'ils different entr'eux à un très-grand nombre d'égards. Ceux de *Tombut* ſont, dit-on, d'un naturel doux, civil & fort gai. Il n'y a parmi ceux de *Gaoga*, ni ordre, ni police, ni ſavoir. On dit particuliérement de ceux qui habitent les montagnes, qu'ils reſſemblent plutôt à des monſtres qu'à des hommes : on en dit autant de ceux de *Zanfara.* Tous ces Peuples vont nuds, ne portant autre choſe devant eux, qu'un petit tablier de cuir.

§. XLVI. *Peuples de la Guinée.*

Ils ont la peau fort noire, vont ordinairement tout nuds ſans aucune honte, & portent toujours un couteau dégaîné à la main, pour être plutôt prêts à ſe venger de leurs ennemis. Il faut, dit-on, ſe tenir extrêmement ſur ſes gardes en

trafiquant avec ceux de la côte de Malaguette. En quelques endroits, il se trouve des Antropophages, ce qui fait qu'il n'est pas trop sûr d'y prendre terre. Les Habitans de la côte de *Quaqua*, qui fait partie de celle des *Dents*, paroissent, à l'extérieur, les plus barbares de toute la Guinée : ils sont néanmoins les plus polis & les plus raisonnables. Lorsqu'ils viennent trafiquer avec les Européens qui jettent l'ancre sur leur côte, ils mettent les mains dans l'eau, & s'en font distiller quelques goutes dans les yeux, ce qui est une maniere de serment, par lequel ils veulent donner à connoître qu'ils aimeroient mieux perdre la vue, que de tromper dans le Commerce. Ils ne sont pas moins ennemis de l'ivrognerie que de la fraude. C'est, selon eux, s'écarter des regles de la bienséance, que de se baiser en se disant bon jour ou adieu.

Voici une anecdote de voyage que l'extrême noirceur des Peuples de la Guinée, nous donne occasion de rapporter. Un Voyageur Européen s'entretenant avec le Ministre d'un des Souverains de cette côte, marqua de la surprise au sujet d'une petite figure blanche

qu'il venoit d'appercevoir dans un coin de la ſalle : il ne put s'empêcher de demander ce qu'elle repréſentoit ; c'eſt le Diable, répond le Miniſtre : l'Européen eſt encore plus ſurpris ; le Miniſtre reprend la parole : chez vous on le fait noir, dit-il ; ici nous le faiſons blanc.

§. XLVII. *Superſtition des Peuples du Congo.*

Ils ſe perſuadent que l'homme eſt immortel par lui-même, & que perſonne ne meurt que de poiſon, ou lorſqu'il eſt appellé par ſes parens de l'autre monde. Si un chef de famille vient à mourir, on impute ſa mort à ceux qui ſurvivent : la femme eſt regardée comme homicide du mari, & réciproquement le mari, comme homicide de ſa femme : alors les parens du défunt s'aſſemblent, ôtent les biens au ſurvivant, & le tourmentent pendant une ſemaine, en lui écorchant la peau, & lui diſant qu'il doit expier la mort de leur parent trépaſſé ; les huit jours accomplis, on intente procès contre le veuf où la veuve ; ſi on les juge coupables, on les chaſſe de la maiſon ; on les remet en

possession des biens, si leur innocence est prouvée.

§. XLVIII. *De la Ville de* SAN-SALVADOR, *Capitale du Royaume de Congo.*

Les Portugais ont donné à cette Ville, le nom qu'elle porte, en mémoire d'une victoire signalée, par eux remportée sur les Peuples du Pays qui s'étoient révoltés contre leur Roi, à cause qu'il avoit embrassé le Christianisme. Cette Ville, située sur le haut d'une montagne, a environ deux lieues de circuit. Ses maisons, toutes détachées les unes des autres, & qu'on dit être au nombre de dix mille, sont en général assez mal bâties, & n'ont que des toits de paille; elle a pour Habitans les naturels du pays, & un grand nombre de Portugais établis là pour le Commerce qu'ils font presque seuls. Ils y ont dix Eglises, & une maison ci-devant de Jésuites, bâties de pierres apportées d'Europe.

§. XLIX. *Femmes guerrieres.*

Les femmes sont fort respectées des hommes dans le Monomotapa. Plusieurs

d'entr'elles combattent avec beaucoup de vaillance. Quelques Auteurs, tels que *Pigafete* & *Sanuto*, écrivent qu'il y a au nord du Monomotapa, un Pays particulier, qui n'eſt habité que par des femmes guerrieres.

§. L. *Etabliſſement des Hollandois au Cap de Bonne-Eſpérance.*

En 1651, ils acheterent d'un petit Roi du Pays, une lieue de terrein, & y conſtruiſirent un fort de bois, que trente ans après ils bâtirent en pierre de taille, & près duquel ils formerent dans la ſuite un gros Bourg. Leur Colonie reçut de l'augmentation, & dès-lors ils pénétrerent plus avant dans le Pays : on vante le magnifique Hôpital qu'ils y ont pour les Matelots malades, le beau jardin de la Compagnie Hollandoiſe des Indes, & les riches plantations de vignes dont ce Pays eſt couvert.

§. LI. *Des Hottentots.*

Ces Peuples qui habitent à la pointe méridionale de l'Afrique, n'ont pas le teint tout-à-fait noir ; ce dont leur vanité

souffriroit, s'ils ne savoient y suppléer en se frottant le visage & tout le corps d'une poudre de charbon broyé, puis arrosée de leur propre urine & de la graisse des animaux qu'ils tuent. Ils sont de grande taille, maigres & néanmoins extrêmement robustes : ils ont tous le nez écrasé, les meres ayant coutume de l'applatir à leurs enfans, dès leur plus tendre jeunesse ; leurs ongles sont longs & crochus comme les serres des oiseaux de proie.

Les Hottentots mangent la chair toute crue : ils ne tuent aucune bête, à moins qu'elle ne soit malade ou estropiée. Quand ils savent une charogne quelque part, ils y volent comme des corbeaux : ils en sucent même les boyaux, & les pendent ensuite à leurs cols. Mal-à-propos, dit plaisamment l'Abbé Pluche, a-t-on accusé les Hottentots d'être Antropophages : ils n'ont jamais mangé d'autres ennemis que les vermines qui les rongent.

Loin d'avoir des Villes, ils n'ont pas même de maisons : ils habitent sous des cabanes construites de piquets qu'ils entourent de nattes ou de peaux de tygres,

& ils en font le toit de gazon. Cela leur paroît tellement dans l'ordre, qu'ils se moquent des Hollandois qui bâtissent chez eux de grandes maisons, quoiqu'ils ne soient pas, disent-ils, d'une plus grande taille que les Hottentots.

§. LII. *De quelques animaux de l'Afrique.*

Dans la partie de la Guinée, nommée côte d'or, il y a des éléphans blancs, des tygres, des léopards, &c. On y trouve des cerfs & des biches qui ont des cornes semblables à celles de boucs.

L'Abyssinie nourrit une espece d'animal nommé *Girafle*, qui lui est particulier : il a la tête petite, & les jambes tellement hautes, qu'un homme à cheval peut aisément passer dessous son ventre.

Il est à remarquer touchant les tygres du Congo, qu'ils n'attaquent jamais les hommes blancs. On dit même que si quelqu'un de ces animaux rencontre un Negre & un Européen, il se jettera sur le Negre, sans toucher à son camarade.

Les léopards ou pantheres, animaux non moins à craindre que les tygres,

ſont auſſi en grand nombre dans le même Pays : ils ont, dit-on, tant d'averſion pour l'homme, que s'ils en voyent un deſſiné ſur le papier, ils le déchirent avec fureur : on prétend que c'eſt particuliérement du viſage qu'ils ſont ennemis.

L'Afrique nourrit en général quantité de chameaux. Il y en a de différentes eſpeces. Les plus petits & les plus délicats que nous connoiſſons ſous le nom de *Dromadaires*, ſurpaſſent les autres en vîteſſe, & traverſent en un jour des déſerts de ſept à huit journées de chemin. On s'en ſert dans le Biledulgerid & le Sara. Le chameau eſt ennemi mortel du cheval & du lion. On apprend aux jeunes chameaux à danſer au ſon du tambour : on les enferme, dit Léon l'Africain, dans un lieu dont le pavé eſt chaud, ce qui leur fait remuer les pieds & les lever tour-à-tour ; pendant ce tems-là on bat de la caiſſe à la porte ; exercice qui dure environ un an.

Marmol dit que particuliérement dans les contrées de la Guinée, voiſines du Sara, il y a quantité de ſinges qui ſe tiennent dans les endroits où il y a des arbres & des marais. On y en voit de

plusieurs

plusieurs especes : ceux que l'on nomme *Guenons*, ressemblent le plus à l'homme ; ils ont beaucoup plus d'esprit & de malice que les *Ségouins*, qui sont d'une espece différente. Les singes se nourrissent d'herbes, de grains & de fruits : ils ne vont gueres au fourrage que ce ne soit par troupes, & après que quelques-uns ont grimpé sur des arbres ou des hauteurs, pour y faire sentinelle. Lorsque ceux-ci découvrent quelqu'un, ils crient & sautent en même tems pour avertir les fourrageurs de prendre la fuite. On se sert pour prendre les singes, du penchant qu'ils ont à tout contrefaire. Les Chasseurs ont des bas faits exprès, qu'ils font semblant de chausser & déchausser en leur présence ; ensuite ils se retirent, & laissent les bas à la disposition des singes, qui ne manquent pas de venir se chausser à leur tour : c'est quand ils se trouvent tout chaussés & hors d'état de fuir, qu'on se saisit d'eux.



§. LIII. *Détails ſur le Paragraphe IX de la premiere ſection de ce ſecond tome.* (Voyez page 11).

Il y eſt queſtion de l'ordre ſelon lequel les découvertes en Amérique ſe ſont ſuivies depuis la mort de Chriſtophe Colomb. Le diſcours qui fait la matiere de ce paragraphe, eſt ici remis ſous les yeux par parties détachées. Chaque partie préſentée ſous la forme de titre, ſert de texte aux différentes narrations que l'on va lire.

1. *Pendant les ſix premieres années, les Eſpagnols font divers établiſſemens dans les Pays déjà découverts.*

Les Eſpagnols ayant paſſé pluſieurs années à faire des découvertes, & n'ayant encore d'établiſſement qu'à Saint-Domingue, penſerent à en faire en d'autres endroits. Les riches mines de *Porto-Ricco* furent un appas qui les porta à conquérir premiérement cette Iſle. Ils tournerent enſuite leurs vues du côté de la *Marguerite*.

La Cour d'Eſpagne voulut avoir des

établiſſemens dans la *Terre Ferme* & à la *Jamaïque;* elle fit choix *d'Ojeda*, & d'un autre Gentilhomme nommé *Nicueſſa*, pour remplir cet objet. Ojeda eut pour ſon diſtrict depuis le *Cap de la Vela*, juſqu'à la moitié du *golfe de Darien.* Nicueſſa eut le reſte de la côte juſqu'au Cap de *Gracias à Dios*. Le premier de ces diſtricts fut nommé *nouvelle Andalouſie*, & le ſecond *Caſtilée d'or.*

La Jamaïque qui fut laiſſée en commun aux deux Gouverneurs, ne leur demeura pas.

2. *En* 1511, *les Eſpagnols font la conquête de l'Iſle de Cuba.*

Dom *Diegue Velaſquez* qui les commandoit, fut le premier Gouverneur de cette Iſle. Il en fit un ſéjour ſi avantageux, que tout ce qu'il y avoit de conſidérable aux Antilles cherchoit à s'y établir. L'ambition de Velaſquez s'accroît avec ſon pouvoir : il cherche à en étendre le diſtrict, & charge divers Particuliers d'aller à la découverte de nouveaux Pays.

3. L'année ſuivante, la Floride eſt découverte.

Depuis long-temps on parloit aux Antilles d'une fontaine merveilleuſe qui ſe trouvoit dans une des Iſles Lucayes: il étoit queſtion que les eaux de cette fontaine rajeuniſſoient tous les vieillards qui s'y baignoient. Quelques Eſpagnols s'étoient laiſſé aller à cette perſuaſion.

Un nommé *Ponce de Leon* équippe deux Navires à ſes frais. Un Jeudi premier Mai de l'année 1512, il s'embarque, & le voilà en Mer. Par-tout il s'arrête, fait des informations, goûte de toutes les eaux, & ne trouve nulle part la bonne.

Son voyage ne fut cependant pas infructeux. Il alloit toujours en avant; & un jour le Continent ſe préſente à ſa vue: il avance, deſcend à terre, apperçoit de vaſtes campagnes toutes couvertes de fleurs: il leur donne le nom de Floride, & revient faire part de ſa découverte.

Il ne s'écoule que le temps néceſſaire à la préparation d'un ſecond embarquement, & la Mer revoit notre

Navigateur, encore plus passionnément occupé des mêmes recherches. Il est à croire qu'enfin il en reconnut la futilité, car il revint, & même en fort mauvais ordre. Ceux de Porto-Ricco, chez qui il descendit, le raillerent beaucoup de ce qu'il revenoit plus vieux qu'il n'étoit parti.

4. *On ne connoissoit point encore la Mer du Sud; BALBOA la découvre.*

Les Espagnols avoient établi sur la côte de Terre Ferme, une colonie, dont Vasco Nugnès de Balboa étoit l'un des Chefs. Il ne laisse pas de s'occuper encore de diverses courses le long de cette côte. Entre les différens Peuples qu'il attaque, les uns lui résistent, & les autres, par crainte, recherchent son alliance, qu'ils n'obtiennent qu'au prix de l'or.

Un jeune Indien, fils d'un Cacique allié, se présente un jour à Balboa & à *Colmenarès* son Collégue, avec une grande quantité de ce métal. Il faut le peser & en faire le partage; les deux Collégues & ceux de leur suite, peu d'accord sur la maniere dont ce partage se fait, s'échauffent vivement entre eux, & sont près d'en venir aux

mains : le jeune Cacique en fut ſurpris & ſcandaliſé; il s'approcha de la balance, & y donnant une forte ſecouſſe, il renverſa tout l'or. Vous vous querellez, leur dit-il, pour bien peu de choſe. Seroit-ce donc ce vil métal qui vous auroit fait abandonner votre Patrie, pour lequel vous auriez eſſuyé tant de fatigues, couru tant de dangers, & ſeriez venu troubler le repos de tant de nations, qui, loin de vouloir vous faire aucun mal, ne penſoient ſeulement pas que vous exiſtaſſiez? Puiſque vous en êtes ſi avides, ajouta-t-il, je veux vous faire connoître un Pays où vous aurez de quoi vous contenter; mais pour y pénétrer, il vous faut des forces bien différentes de celles que vous avez. Des nations nombreuſes & des Rois puiſſans, à qui il ne manque aucune des choſes néceſſaires pour faire une vigoureuſe défenſe, ſeront les ennemis que vous aurez à combattre.

Les Eſpagnols trop contens, malgré la honte qu'ils venoient d'eſſuyer, s'empreſſerent de tirer de lui des indices plus poſitives & plus amples ſur le Pays en queſtion : il les ſatisfait, & leur dit qu'en dirigeant leur route au

midi, ils trouveront ce Pays, & au-delà une Mer d'une étendue immense, sur laquelle il faudra qu'ils navigent pour arriver à un Royaume où l'or est si commun, qu'on s'en sert aux usages les plus ordinaires : c'étoit de la Mer du Sud & du Pérou qu'il parloit.

Là dessus Balboa choisit cent quatre-vingt-dix hommes, & au commencement de Septembre 1513, il s'embarque pour se rendre sur les Terres d'un Cacique allié. Il en reçoit des guides avec lesquels il prend le chemin des montagnes.

Le 25 du même mois, ses guides l'avertissent qu'on voit la Mer de dessus une montagne, dont ils lui marquent la position : il y monte seul & découvre en effet cette Mer, dont la connoissance doit être si importante, & procurer de si riches trésors à la nation Espagnole.

5. *La conquête de Cuba conduit à celle de la nouvelle Espagne.*

En 1517, un nommé *Fernandès de Cordoue*, découvre la Province *d'Yu-*

catan, près de laquelle Colomb avoit navigé. Les Espagnols abordant à un havre de cette Province, font signe aux Habitans de leur dire le nom du Pays qu'ils habitent. Les Indiens répondirent *ô tectetan*, c'est-à-dire, nous ne vous entendons pas. Les Espagnols croient que Tectetan est le nom qu'ils demandent : ils le donnent au Pays, & ce nom se change dans la suite en celui d'Yucatan.

Un nommé *Grijalva* part le 8 Avril 1518 de l'Isle de Cuba. Il s'approche de la Terre-Ferme, & trouve d'abord quelques Peuples qui lui résistent : il passe outre. Plus il avance, plus le Pays lui paroît cultivé & peuplé, plus il trouve de police parmi les Habitans. Si ceux-ci sont frappés en voyant l'ordre que les Espagnols mettent dans leur marche, leur intrépidité, leur adresse, & les armes dont ils se servent, on peut dire que les Espagnols sont aussi de leur côté assez surpris de trouver si loin de Séville, de Barcelone, &c. des hommes aussi hommes qu'eux, à quelques usages près. Ils voient des Edifices proprement bâtis, des Temples, des Palais de Souverains. Un *Sol-*

dat s'avise de dire qu'il lui semble être dans une *nouvelle Espagne*. Cette parole va de bouche en bouche, & le nom de nouvelle Espagne est donné à tout le Pays qui le conserve encore. Il étoit réservé à Ferdinand Cortez & à ses Collégues, de faire la conquête de ce beau Pays, d'en saccager toutes les Villes, de mettre dans les fers le puissant Empereur qui y dominoit, & de faire périr son successeur sur des charbons ardents.

Ce fut en 1519 que les Espagnols commencerent d'attaquer le Mexique. En 1521, ils en furent tout-à-fait maîtres, & rebâtirent la Ville de Mexico qu'ils avoient entiérement détruite, & dont ils avoient égorgé tous les Habitans par zèle pour la Foi.

6. On découvre de suite la Mer Vermeille, la Californie, & le nouveau Mexique.

Ce fut Cortez, Conquérant du Mexique, qui fit en 1534, la découverte de la Mer Vermeille & de la Californie, dont on connut d'abord l'extrémité méridionale où est le Cap Saint-

Lucas ; enſuite de quoi, les côtes orientales qui régnent le long de la Mer Vermeille furent découvertes. En 1539, un Capitaine Eſpagnol, nommé *François de Vello*, rangea toute la côte occidentale. *Jean Ruys Cabrillo*, Portugais, au ſervice de l'Eſpagne, navigeant plus au nord, parvint juſqu'au Cap Mendocin. *Martin d'Aguilar*, envoyé en 1603 pour la découverte des parties ſeptentrionnales, doubla le Cap Mendocin, & découvrit plus loin un autre Cap qu'il nomma le *Cap Blanc*. Il pouſſa plus avant & vit une entrée, dans laquelle les courans l'empêcherent de pénétrer. Celle de *Jean Defuca*, plus au nord, avoit été précédemment découverte.

Lorſque les Eſpagnols firent, en 1552, la découverte du nouveau Mexique, ils y trouverent des Peuples nombreux : les uns étoient errans, les autres étoient ſédentaires & diviſés par Cantons & Tribus. Ce Pays eſt traverſé par une grande riviere appellée *Rio del Norte*, ou *Bravo*, à droite & à gauche de laquelle on voit des chaînes de montagnes qui laiſſent entr'elles des plaines aſſez belles, & remplies de quantité

de Bourgades Espagnoles. C'est sur une petite riviere qui s'y décharge du côté de l'est, que se trouve la Ville de *Santa-Fé*, Capitale du Pays.

7. *Les conquêtes du Pérou & du Chili sont une suite de la connoissance que l'on a acquise de la Mer du Sud.*

La Colonie que Balboa avoit fondée sur la côte du Pays de Terre Ferme, devenant un objet considérable, la Cour d'Espagne lui nomma un Gouverneur Général. Cette Place naturellement due à Balboa, fut donnée à un Grand de la Cour nommé Dom *Pedrarias*, qui n'avoit que le talent de faire tout le mal possible. Balboa devient une des premieres victimes du nouveau Gouverneur, & perd la tête sur un échafaud.

Ses Mémoires remis à un nommé *François Pizarre*, & à *Diegue Almagro*, facilitent les conquêtes du Pérou & du Chili, entreprises par ces deux hommes, & dont les commencemens furent extrêmement pénibles. Les vivres leur manquoient fort souvent; & ce n'étoit

pas le ſeul inconvénient dont ils euſſent à ſouffrir. Les rencontres fréquentes de courans, toujours contraires à leur route, augmentoient conſidérablement les fatigues de la navigation : par-tout des troupes d'Indiens s'oppoſoient à leur deſcente ; & les harcelant ſans ceſſe, ils leur diſoient, *qu'il falloit qu'ils fuſſent de grands pareſſeux, pour ne pas s'occuper de la culture de leurs terres, & aimer mieux venir ravager celles d'autrui.*

Remarquons que les Eſpagnols ayant commencé la découverte de cette côte, par une Province qui s'étendoit le long de la riviere de *Biru*, qu'ils remonterent pendant trois jours avec de grandes fatigues, ils s'accoutumerent à donner au Pays le nom même de la riviere, duquel s'eſt formé dans la ſuite celui de Pérou, qui eſt devenu général pour tous les Pays conquis en particulier par Pizarre. Diegue Almagro paſſa du Pérou dans le Chili, & en fit la conquête.

8. *On parvient à connoître les Pays qui s'étendent de l'un & de l'autre côté du Fleuve des Amazônes.*

Nous obſerverons que ce Fleuve a premierement été connu vers ſa ſource,

ſous le nom de Maragnon. *Orellana*, Capitaine Eſpagnol, ayant eu ordre de ſes Supérieurs d'aller à la recherche des vivres, deſcendit le *Napo*, & parvint juſqu'à une grande riviere, dont il ſuivit le cours entier juſqu'à la Mer. Il rapporte dans ſa relation, qu'il vit ſur les rivages des femmes armées, & ſemblables à celles que l'antiquité déſigne ſous le nom d'Amazônes. Cette circonſtance vraie ou fauſſe, mais qui probablement eſt fauſſe, comme l'aſſurent pluſieurs Ecrivains qui, parlant d'Orellana, le font connoître pour un homme qui étoit plus que menteur; cette circonſtance, dis-je, eſt néanmoins ce qui a donné lieu à la dénomination du Fleuve, & de tout le vaſte Pays qui eſt en-deçà & au-delà. Dans la ſuite, il a été reconnu que le Fleuve des Amazônes, ainſi nommé depuis l'embouchure du Napo, étoit une continuation du Maragnon. C'eſt la raiſon pour laquelle on trouve ſur pluſieurs cartes & dans pluſieurs livres, le Fleuve entier déſigné ſous l'une & l'autre dénomination.



9. *Tout cela ſe paſſe dans l'intervalle de 1530 à 1540.*

En 1533, les Eſpagnols deviennent maîtres du Pérou, & bâtiſſent deux ans après la Ville de Lima.

Le Chili eſt découvert en 1536.

On peut en général obſerver que ſi, dans le cours de tant de conquêtes, les Eſpagnols durent beaucoup à leur courage & au génie de ceux qui les conduiſoient, ils durent beaucoup plus à la déſunion qui régnoit parmi les Indiens. Combien ne furent-ils pas encore redevables à certains préjugés de ces derniers, qui leur faiſoient regarder comme fils du Soleil, ceux qui venoient les immoler pour les empêcher d'en immoler d'autres, & avoir leur or?

10. *Dejà l'on connoiſſoit le Paraguai.*

Sébaſtien Cabot, Anglois, au ſervice de l'Eſpagne, remonte en 1526, les Fleuves de la Plata & du Parana, & découvre le Pays en queſtion.

La Ville de *Buenoſaires* eſt bâtie par Pedro de Manzona, à peu près dans le même temps que Pizarre bâtit celle de Lima.

11. *Les Portugais, pendant ce temps là, forment des établissémens dans le Bresil qu'ils avoient découvert en* 1500.

Pierre Alvarès Cabral étant parti des Ports de Portugal avec une Flotte de treize Vaisseaux, pour se rendre aux Indes orientales, prit tellement le large afin d'éviter le courant de la côte de Guinée, que le 24 Avril il se trouva à la vue d'une côte inconnue, située à l'ouest.

La grosse Mer l'obligea de ranger cette côte, & en allant toujours vers le sud, il trouva un bon Port qu'il nomma *Porto seguro*, c'est-à-dire, Port sûr. Il donna le nom de Sainte-Croix au Pays même, qui dans la suite fut appellé Bresil, à cause d'une sorte de bois qui, trois siécles auparavant, étoit connu en Europe sous ce nom, & dont il se trouva une grande abondance dans le Pays en question.



§. LIV. *Particularités de la conquête du Mexique, par* FERDINAND CORTEZ.

Montezuma, Empereur du Mexique, ſachant que les Eſpagnols avoient fait une deſcente dans ſes Etats, envoie au-devant d'eux, avec des préſens, pour les engager à ſe retirer. Cortez veut avoir une audience de l'Empereur, & eſt refuſé à différentes repriſes. Les Officiers de Montezuma, intimidés du ton menaçant avec lequel il répond à ce refus, le prient de ne point ſe mettre en marche, avant qu'ils aient rendu compte à la Cour du ſuccès de leur miſſion : ils ajoutent qu'ils feront toute diligence pour lui apporter la réponſe de l'Empereur. Ils avoient amené des Peintres qui repréſenterent avec beaucoup d'adreſſe ſur des toiles de coton, tout l'équipage eſpagnol. Cortez, pour fournir plus de matiere à leur pinceau, fait mettre tout ſon monde en armes, & fait faire quelques ſalves d'artillerie en préſence des Députés, à qui ces marques d'honneur cauſent de l'étonnement. La réponſe vient au bout de ſept jours, & annonce le même refus. Cortez

replique que l'honneur de ſon Prince ſera compromis, s'il quitte ſans avoir vu l'Empereur; qu'il veut bien ſe prêter à attendre une ſeconde réponſe; mais que ſi elle tarde trop à venir, il ira la ſolliciter de plus près.

La perſiſtance de Cortez alarme vivement Montezuma. Le Trône qu'il occupoit étoit bien peu affermi : il y étoit monté par la violence; la tyrannie ſeule l'y maintenoit. Tous les Peuples qu'il s'étoit ſoumis, ne portoient qu'avec impatience le joug de ſa domination. C'étoit la jonction de ces Peuples avec les Eſpagnols qu'il craignoit plus que les Eſpagnols en particulier. C'eſt en vain qu'il fait offrir à Cortez de ſe rendre tributaire du Monarque dont il ſe dit l'Ambaſſadeur, & de le révérer comme fils du Soleil, à condition que Cortez renoncera à ſes alliances, & qu'il ne s'obſtinera point à vouloir venir à la Cour. Cortez, pour toute réponſe, dit aux Ambaſſadeurs qu'il eſt à propos qu'ils ſe repoſent des fatigues de leur voyage: il profite de leur ſéjour pour faire pluſieurs diſpoſitions; il les rend témoins de la haute recommandation dont il jouit chez les Peuples voiſins; il les

renvoie ensuite, en leur disant que son dessein est toujours le même, & qu'il n'attend, pour l'exécuter, qu'une prompte réponse. Les Ambassadeurs repartent; bientôt d'autres leur succédent : ceux-ci apportent enfin ce consentement tant de fois demandé, tant de fois refusé.

Cortez va paroître aux yeux de Montezuma; ce n'est pas sans défiance que l'on se met en marche : il y a des montagnes à traverser. Des Indiens amis de Cortez, l'avertissent d'une embuscade qui lui est dressée au bas de ces montagnes : en effet, on avoit, avec des pierres & des arbres, bouché le grand chemin, & l'on en avoit applani un autre qui conduisoit à des précipices. Cortez voit la trahison, dissimule, & néanmoins ordonne de nettoyer le chemin embarrassé; il continue sa route. Ce stratagême étoit la derniere ressource de Montezuma, qui entre dans un désespoir extrême, voyant qu'il lui avoit manqué : il a recours à ses Magiciens; tous leurs efforts sont impuissans. Cependant Cortez venu à grands pas, se trouve aux portes de la Ville : il ne reste qu'un parti à prendre, c'est de le recevoir. Montezuma accompagné de

deux de ses neveux & d'un nombreux cortége, ne craint point d'aller au devant du Général Espagnol, à qui, ainsi qu'à toute sa suite, un Palais vaste & richement meublé, est donné pour demeure. Plusieurs jours se passent en fêtes & en réjouissances. Montezuma prend plaisir à montrer lui-même aux étrangers, tous ses Palais & tous ses Temples. Rien ne ressemble plus à l'amitié réelle, que l'amitié feinte qu'il leur témoigne : de leur côté les Espagnols lui marquent la plus haute vénération, & lui rendent tous les honneurs dus à la Souveraineté.

Pendant que toutes ces choses se passent, les Espagnols sont instruits d'une conspiration qui se trame contre eux. Cortez fait investir le Palais de Montezuma. Il entre avec plusieurs de ses Officiers & trente Soldats, dans l'appartement de l'Empereur, dont la surprise se peint à l'instant sur son visage. En vain il veut faire résistance : on le force à quitter son Palais, pour passer dans le Quartier des Espagnols. Cortez le tenant prisonnier, se fait donner un ordre pour que le procès soit fait aux auteurs de la conspiration. *Qualpo-*

poroca, Capitaine Mexicain, & quinze autres sont brûlés vifs publiquement.

Les Espagnols, pour n'avoir rien à craindre pendant l'exécution, mettent les fers à Montezuma. Bientôt la plus violente sédition éclate contre Montezuma & les Espagnols. Le Palais qui les renferme est assiégé. En vain l'Empereur prétend par sa présence, en imposer aux rebelles. Les cris, les injures retentissent de toutes parts contre lui. Il fait signe des yeux & des mains pour qu'on l'écoute ; mais c'est inutilement ; sa perte est jurée ; le choix d'un autre Empereur est fait. Comme il redouble ses efforts, une nuée de fleches vient fondre sur le rempart d'où il se montre ; il est atteint, & perd la vie aussitôt.

L'Empereur élu à sa place, ne régne que peu de temps. *Guatimosin*, qui le remplace, devient maître des trésors immenses de ses prédécesseurs. Un pressentiment qu'il a, qu'il sera vaincu, & qu'il croit lui avoir été inspiré par ses Dieux, le porte à faire jetter toutes ces richesses dans le lac voisin, pour en frustrer l'avidité des Conquérans. La

recherche opiniâtre que les Espagnols font de ces trésors, se trouvant vaine, ils s'en prennent à l'Empereur. Celui qui faisoit les fonctions de Trésorier du Roi d'Espagne en ces Pays, obtient permission de faire subir un interrogatoire à l'Empereur & à son Trésorier. L'un & l'autre sont mis sur des charbons ardens. Le Ministre laisse échapper quelques cris en regardant son Maître. *Et moi*, lui répond l'Empereur, *suis-je sur un lit de roses* ?

§. LV. *Mort fatale* D'ATHUALIPA, *dernier Inca du Pérou.*

Les *Incas* surpassoient en puissance tout ce qu'il y avoit alors de Caciques & de Princes dans le nouveau monde. *Athualipa*, plein de l'idée que les Espagnols étoient des fils du Soleil, les reçoit dans ses Etats avec toute la magnificence & la splendeur possibles, & ajoute à cette réception les plus rares & les plus superbes présens. Tant de richesses étalées aux yeux de ces derniers, ne servent qu'à allumer en eux le desir d'en avoir davantage; & loin de devenir plus traitables, ils ne sont que plus âpres

à fomenter la perte de celui qui en uſe envers eux avec tant de généroſité & de grandeur.

Sur de vains prétextes, le Monarque eſt détenu : quelques Eſpagnols judicieux prennent vainement ſa défenſe, & réclament contre un attentat ſi énorme. Les affamés d'or forment le parti le plus nombreux : ils ſe répandent en injures contre ceux-ci, les qualifiant de traîtres, & les menaçant de les dénoncer à la Cour, comme gens qui s'oppoſent aux intérêts de leur Souverain & à l'agrandiſſement de ſa domination. On ne laiſſe pas de faire contre le malheureux Athualipa, une eſpèce de procédure, dont le réſultat eſt ſa condamnation de mort : dès qu'elle fut prononcée, on lui adminiſtra le Sacrement de Baptême, & le lendemain il fut étranglé.

Nous rapportons la particularité ſuivante, comme liée au récit qu'on vient de lire. Athualipa, pendant ſa détention, étoit gardé par des Soldats Eſpagnols qu'il voyoit lire & écrire ; il crut d'abord que c'étoit chez eux l'effet d'un don naturel : pour en avoir plus de certitude, il prie un d'entr'eux de

lui écrire ſur l'ongle du pouce le nom de ſon Dieu : celui-ci s'en acquitte & écrit le nom de Jeſus-Chriſt : le Prince donne enſuite ce nom à lire à tous les Eſpagnols qui lui font viſite : le premier à qui il le préſente lit ſans difficulté ; un ſecond lit de même : pluſieurs autres entrent ſucceſſivement, & cette lecture ne leur donne pas plus de peine qu'aux premiers. *Pizarre*, Général des Eſpagnols, arrive ; le même nom lui eſt préſenté : Pizarre, élevé dans la condition de Villageois, & inſtruit comme la plupart des gens de la Campagne, ne ſavoit pas lire : l'embarras où cet accident le mit, fut remarqué par le Prince, qui en conclut auſſi-tôt, que ſavoir écrire & lire étoit un fruit de l'éducation, & qu'un homme à qui cette ſorte d'éducation manquoit, ne pouvoit être que d'une naiſſance obſcure & fort inférieure à celle de ſes Soldats. Pizarre ne fut pas ſans s'appercévoir que cette circonſtance altéroit conſidérablement l'idée que le Prince s'étoit faite de ſa perſonne : dès-lors il devint intérieurement ſon ennemi ; il ne chercha pas directement les occaſions de le perdre, mais il ſaiſit avec ardeur celles qui ſe préſenterent.

§. LVI. *L'Indien, ou portrait au naturel des Indiens.*

C'eſt le titre d'un Ecrit en forme de Requête adreſſée au Roi d'Eſpagne, dans lequel *Dom Juan de Palafox*, Evêque de la *Puebla de los Angeles*, réclame la protection du Monarque en faveur des Indiens du Mexique, contre les vexations atroces exercées par les Eſpagnols envers ces Peuples infortunés.

« Quand même, dit au Roi le pieux » Prélat, j'aurois oublié les obligations » de Prêtre, & d'une profeſſion à la- » quelle il eſt ſi propre d'être touché » de la miſere des affligés, je ne pour- » rois pas manquer à me ſouvenir de » celle de Paſteur & de pere de tant » d'ames, du ſalut deſquelles j'ai été » chargé dans les Indes, & dans un » Diocèſe auſſi étendu qu'eſt l'Evêché » de los Angeles. Il n'y a point de » pere, pour dur qu'il ſe trouve, qui » ne ſoit touché des pleurs de ſes en- » fans; les peres entrent naturellement » dans ces ſentimens, & principalement » lorſqu'ils les voient maltraités, & dans des

» des miſeres qu'ils ne ſe ſont point » attirées par leurs fautes.

» Les Vice-Rois, ajoute-t-il, pour » attentifs qu'ils puiſſent être à leurs » fonctions, ne ſauroient jamais arriver » à comprendre ce que les Indiens » ſouffrent. Dans la ſupériorité d'un » poſte qui les comble de tous les plai- » ſirs qu'ils peuvent ſouhaiter, ils ne » peuvent pas approcher des affligés, » des bleſſés, des exilés, & quand » leurs plaintes viennent juſqu'à leurs » oreilles, elles y arrivent toujours chan- » gées par ceux qui les portent ; cette » grande charge a toujours autour d'elle » les inſtrumens même de la perſécu- » tion des Indiens : ce ſont ſouvent les » principaux Miniſtres du Vice-Roi » qui en ſont la cauſe ; & ſes gens qui » profitent de ce que l'on ôte aux In- » diens, trouvent mieux leur compte à » les faire paſſer pour criminels ou pour » rebelles, qu'à ſouffrir que l'on écoute » leurs ſoupirs, & que l'on voie leurs » larmes ».

L'Auteur fait voir au Roi que les Indiens ſont dignes de ſa protection à toutes ſortes d'égards. Premiérement,

par la facilité avec laquelle ils ont reçu l'Evangile que les Espagnols leur ont apporté.
„ Les autres parties du monde, l'Europe,
„ l'Asie & l'Afrique, ont reçu notre
„ Religion de la bouche des Apôtres ;
„ mais les annales de l'Eglise qui nous
„ l'ont appris, & ses Martyrologes, nous
„ ont marqué combien il a coûté de sang
„ de Martyrs pour l'établir, & combien
„ il en a été répandu depuis pour la con-
„ server. L'Idolâtrie s'y opposa l'espace de
„ plus de trois cents ans, & employa le fer
„ & le feu pour s'en défendre. La chose
„ s'est passée tout autrement dans l'Amé-
„ rique. Ces Peuples, soumis & d'un
„ naturel fort doux, se résolurent en
„ peu d'années, pour ne pas dire de
„ mois, à abattre leurs Idoles : ils fou-
„ lerent aux pieds & enterrerent eux-
„ mêmes la Gentilité & l'Idolâtrie,
„ après qu'elle eut été attaquée & vain-
„ cue par le zèle & les armes de vos
„ prédécesseurs . . . Les Indiens méritent
„ encore la protection de Votre Majesté,
„ à cause de la ferveur avec laquelle
„ ils professent & exercent la Religion,
„ à cause de la douceur avec laquelle ils
„ se sont mis sous votre domination,
„ & la fidélité constante avec laquelle
„ ils y demeurent ».

L'Auteur développe avec énergie & force ces divers motifs qu'il accompagne de plusieurs autres, soutenus par les argumens les plus solides ; il passe au naturel des Indiens. « Les Indiens » ne sont point superbes, point ambitieux, ni sujets à l'avarice, à la colere, » aux jeux, ni aux blasphêmes. Vous ne » les voyez point faire de dessein de » joindre une maison à une autre, de » se faire de grands revenus ; ils vivent » tous contens dans l'état où ils se trou- » vent.

» L'envie est un vice qui leur est » tout-à-fait inconnu : comme ils ne » souhaitent que ce qui est nécessaire » pour vivre, ils n'ont point aussi d'in- » quiétude de voir que les autres soient » plus heureux qu'eux.

Il s'exprime ensuite sur leur patience. » Les travaux auxquels on les oblige, » sont excessifs, & leur patience est de » même, car on ne les entend jamais » s'en plaindre. Je n'entrerai point ici » dans le détail de ce qu'ils souffrent; » il ne seroit pas bien dans un endroit » où je parle de leurs vertus, de mêler » avec elles les vices des autres nations.

L'Auteur s'exprime ſur la facilité des Indiens, à apprendre les Arts méchani-
„ ques. Ils peuvent paſſer, non-ſeulement
„ pour Ouvriers, mais même pour
„ bons maîtres dans la plupart des Arts:
„ ils ſont bons Peintres, bons Char-
„ pentiers, & bons Architectes: il leur
„ ſuffit de voir travailler les autres
„ pour apprendre. J'ai vu travailler à
„ l'Egliſe Cathédrale un Indien qu'on
„ appelloit les ſix métiers, parce qu'il
„ en ſavoit autant, & les exerçoit tous
„ en perfection ».

Le trait ſuivant fait preuve de la vivacité & promptitude d'eſprit des Indiens. « Un Indien faiſant voyage,
„ ſe rencontra dans un déſert avec un
„ Eſpagnol qui avoit un fort mauvais
„ cheval & fort vieux; celui de l'In-
„ dien étoit au contraire de bon âge
„ & vigoureux. Il convint à l'Eſpagnol,
„ qui auſſi-tôt propoſa d'en faire échan-
„ ge. L'Indien ſe refuſa à un tel mar-
„ ché: il manquoit d'armes: l'Eſpagnol
„ qui en avoit, ſe ſervit de cet avantage,
„ prit de force le cheval de l'Indien,
„ lui mit la ſelle du ſien, & conti-
„ nua ſa route. L'Indien qui le ſuivoit
„ toujours, ne ceſſoit de réclamer ſon

» cheval. Ils arrivent dans un lieu où » il y a une Juſtice : plainte de la part » de l'Indien : le Juge fait venir l'Eſ- » pagnol, fait auſſi amener le cheval : » il demande à l'Eſpagnol pourquoi il » a pris ce cheval : celui - ci jure qu'il » ne l'a point pris, que le cheval lui » appartient, & qu'il l'a élevé tout » jeune. L'Indien a beau ſe défendre ; » il n'y a point de preuves ; le Juge ne » pouvant mieux faire, lui dit qu'il » faut qu'il ait patience. Le cheval eſt » à moi, replique l'Indien, & je le prouve » ſi vous m'en donnez la permiſſion. » Auſſi-tôt il ôte ſon manteau & en » couvre ſubitement la tête du cheval. » *Puiſque cet homme aſſure avoir élevé* » *ce cheval, commandez-lui*, dit-il au » Juge, *de dire duquel des deux yeux* » *il eſt borgne* : l'Eſpagnol ne veut point » paroître héſiter, & répond à l'inſtant, » *de l'œil droit ;* l'Indien découvre la » tête du cheval : *il n'eſt borgne*, dit-il, » *ni de l'œil droit, ni de l'œil gauche.* » le Juge convaincu par une preuve » ſi ingénieuſe & ſi forte, lui adjugea » le cheval, & l'affaire fut terminée ». (Voyez le Recueil de *Thevenot*).

§. LVII. *De quelques Villes de l'Amérique Espagnole.*

Mexico, la plus belle Ville du nouveau continent, est située sur un très-grand lac, dont la moitié est une eau douce très-saine; l'autre est une eau salée qui a flux & reflux, & semble conséquemment avoir une communication souterraine avec une des Mers voisines. Le Palais du Vice-Roi, bâti par Cortez, est un édifice des plus vastes. Les Marquis *del Valle*, qui descendent de ce Conquérant, en sont propriétaires, & il est loué à leur profit aux Vice-Rois, quatre mille ducats. Les rues qui aboutissent à la grande Place de Mexico, sont tellement larges, qu'un carrosse à six chevaux y tourne sans peine. Le Peuple de cette Ville est riche & somptueux, mais de toutes couleurs, par le mélange des Espagnols, des Indiens, des Negres & des Mulâtres.

Acapulco est très-remarquable par son commerce & par son Port, le plus beau & le plus sûr de toute la côte. Là se fait l'échange pour l'Asie, des marchandises de l'Amérique & de l'Europe, par le Vaisseau des Philippines.

Tlaſcala, à l'eſt de Mexico, donne ſon nom à l'une des Provinces de la nouvelle Eſpagne. C'étoit une puiſſante République qui, lors de la conquête du Mexique, ſe rangea du côté des Eſpagnols & contribua beaucoup à faire écrouler la puiſſance des Empereurs Mexicains : elle jouit de grandes franchiſes en récompenſe de ce ſervice.

Vera-Cruz. C'eſt ici qu'arrive la Flotte qui apporte toutes les marchandiſes d'Europe pour le Mexique & les Philippines.

Panama donne ſon nom à l'Iſthme qui joint les deux Amériques, & eſt ſitué ſur la côte occidentale de cet Iſthme. Ses environs ne produiſent que des herbages qui l'aident à nourrir toutes ſortes de bêtes de charge, & ſurtout les mulets qu'elle emploie à porter au travers de l'Iſthme juſqu'à Porto-Bello, les marchandiſes & l'argent qu'elle reçoit des côtes occidentales du Mexique, & de toute l'Amérique méridionale. Par la même commodité, c'eſt-à-dire par le retour des mulets qui ont été à Porto-Bello, elle en tire les marchandiſes de toute l'Europe de l'Afrique

occidentale, & de toute l'Amérique orientale; elle les diſtribue enſuite ſur les côtes du Mexique & du Pérou.

Porto-Bello. La Foire qui s'y tient à l'arrivée des Galions d'Eſpagne, dure un mois; & le concours y eſt ſi grand, que les moindres boutiques s'y louent mille écus. Juſqu'à la tenue de la Foire, Porto-Bello eſt preſque ſans Habitans, & ſe retrouve de même quand la Foire ceſſe, & que les Galions retournent en Eſpagne.

Lima. Les tremblemens de Terre ont ruiné tous les magnifiques bâtimens de cette Ville. Aujourd'hui les édifices y ſont très-bas.

Potoſi, eſt le nom d'une Ville & d'une montagne qui en eſt voiſine, laquelle rapporte beaucoup aux Eſpagnols par ſes mines d'argent, dont le produit cependant n'eſt plus le même qu'il étoit autrefois.

Cuſco. Cette Ville au ſud-eſt de Lima, étoit le ſéjour des anciens Monarques du Pérou. Lorſque les Eſpagnols la prirent, ils en tirerent des richeſſes immenſes. Les murailles des Temples

étoient couvertes de plaques d'or, dans lesquelles on avoit enchâssé des turquoises & des émeraudes. Celui du Soleil avoit, outre cela, sept fontaines, dont les bassins & les tuyaux étoient d'or.

AVERTISSEMENT.

J'ai pensé que la liste alphabétique des Villes de France qui termine cet Ouvrage, seroit un supplément utile : elle est suivie d'une notice qui ne doit pas l'être moins, en ce qu'elle donne une idée de l'itinéraire de la France ; idée suffisante pour des leçons. Je fais faire aux jeunes personnes que j'exerce sur la Géographie, de semblables listes alphabétiques sur les autres parties de l'Europe. J'y joins quelque peu d'itinéraire, & j'éprouve que ce travail leur est avantageux.



SUPPLÉMENT.

§ I. *Villes de France par ordre alphabétique, Provinces, Pays particuliers, Rivieres.*

Abbeville, Picardie, Ponthieu, ſur la Somme.
Agde, Maritime, Bas-Languedoc.
Agen, Guyenne, ſur la Garonne.
Aire, Artois, ſur la Lys.
Aire, Gaſcogne, Chaloſſe, ſur l'Adour.
Aix, Baſſe-Provence, ſur l'Arc.
Albi, Haut-Languedoc, ſur le Tarn.
Alençon, Baſſe-Normandie, Pays des Marches, ſur la Sarte.
Alès, Bas-Languedoc, ſur le Gardon.
Alet, Haut-Languedoc, ſur l'Aude.
Ambléteuſe, Maritime, Picardie, Boulonnois.
Amboiſe, Baſſe-Touraine, ſur la Loire.
Amiens, Picardie, ſur la Somme.
Ancenis, Haute-Bretagne, ſur la Loire.
Andeli, Haute-Normandie, Vexin Normand, ſur la Seine.
Angers, Haut-Anjou, ſur la Sarte.
Angoulême, Angoumois, ſur la Charente.
Antibes, Maritime, Baſſe-Provence.

Apt, Haute Provence, sur le Calavon.
Arbois, Franche-Comté, Bailliage d'Aval.
Argentan, Basse-Normandie, Pays d'Auge, sur l'Orne.
Arles, Basse-Provence, sur le Rhône.
Armentieres. Flandre, sur la Lys.
Arras, Artois, sur la Scarpe.
Avalon, Bourgogne, Auxois, sur le Cussin.
Aubenas, Vivarez, sur l'Ardesche.
Aubusson, Haute-Marche.
Auch, Gascogne, Armagnac, sur le Gers.
Avesnes, Hainaut, sur l'Haspre.
Avignon, Comtat, sur le Rhône.
Aumale, Haute Normandie, Pays de Brai, sur la Bresle.
Avranche, Basse-Normandie.
Aurai, Basse-Bretagne.
Aurillac, Haute Auvergne.
Autun, Bourgogne, sur l'Arroux.
Auxerre, Bourgogne, sur l'Yonne.

B.

Bapaume, Artois.
Bar-sur-Aube, Basse-Champagne, Vallage.
Bar-sur-Seine, Bourgogne, Pays de la montagne.

Baugé, Haut-Anjou.
Baugenci, Orléanois, sur la Loire.
Bayeux, Basse-Normandie, Bessin, sur l'Aure.
Bayonne, Gascogne, Labour, sur l'Adour.
Bazas, Guyenne, sur le Ciron.
Beaucaire, Bas-Languedoc, sur le Rhône.
Beaune, Bourgogne, Dijonnois.
Beauvais, Isle de France, sur le Therin.
Befort, Alsace, Sundgau.
Belesme, Perche.
Belley, Bugey, sur le Rhône.
Besançon, Franche-Comté, sur le Doux.
Bethune, Artois.
Beziers, Bas-Languedoc.
Blamont, Lorraine.
Le-Blanc, Berri.
Blaye, Guyenne, Bourdelois, sur la Gironde.
Blois, Orléanois, sur la Loire.
Bordeaux, Guyenne, sur la Garonne.
Bouchain, Hainaut, sur l'Escaut.
Boulogne, Maritime, Picardie.
Bourbon-Lancy, Bourgogne, Autunois, sur la Loire.
Bourbon-l'Archambaut, Bas-Bourbonnois.

Bourbonne-les-Bains, Champagne, Baſſigny.
Bourganeuf, Haute-Marche, ſur le Taurion.
Bourg en Breſſe.
Bourges, Haut-Berri, ſur l'Yeure.
Breſt, Maritime, Baſſe-Bretagne.
Briançon, Haut-Dauphiné, ſur la Durance.
Briare, Gâtinois Orléanois, ſur la Loire.
Brie-Comte-Robert, Brie Françoiſe, ſur l'Yeres.
Brignole, Baſſe-Provence.
Brioude, Baſſe-Auvergne, ſur l'Allier.
Brive, Bas-Limoſin, ſur la Correze.
Brouage, Saintonge.

C

Caen, Baſſe-Normandie, ſur l'Orne.
Cahors, Haut-Querci, ſur le Lot.
Calais, Maritime, Picardie, Pays reconquis.
Cambrai, Pays-bas, Cambreſis, ſur l'Eſcaut.
Carcaſſonne, Bas-Languedoc, ſur l'Aade.
Carentan, Baſſe-Normandie, Cotentin.
Carpentras, Comtat Venaiſſin.

Cassel, Flandre.
Castellane, Haute-Provence, sur le Verdon.
Castelnaudari, Haut-Languedoc.
Castel-Sarrazin, Haut Languedoc, près de la Garonne.
Câteau-Cambresis, Pays-bas, Cambresis.
Cavaillon, Comtat Venaissin, sur la Durance.
Caudebec, Haute-Normandie, Pays de Caux, sur la Seine.
Cette, Maritime, Bas-Languedoc.
Chablis, Basse-Champagne, Senonois, sur le Serin.
Châlon-sur-Marne, Basse-Champagne, dans la Champagne propre.
Charité, (la) Nivernois, sur la Loire.
Charlemont, Hainaut, sur la Meuse.
Charleville, Haute-Champagne, Retelois, sur la Meuse.
Charolles, Bourgogne, sur la Reconce.
Charost, Bas-Berri.
Chartres, Beauce, Pays Chartrain, sur l'Eure.
Chartreuse, (la grande) Haut-Dauphiné, Gresivaudan.
Château-Briant, Haute-Bretagne.

Château-Chinon, Nivernois, ſur l'Yonne,

Château-du-Loir, Haut-Maine, ſur le Loir.

Châteaudun, Beauce, Dunois, ſur le Loir.

Château-Gontier, Haut-Anjou, ſur la Mayenne.

Château-Neuf, Haut-Berri, ſur le Cher.

Château-Neuf, Capitale du Valromey.

Château-Porcien, Haute Champagne, Retelois, ſur l'Aine.

Château-Roux, Bas-Berri, ſur l'Indre.

Château-Thierri, Brie Champenoiſe, ſur la Marne.

Chatelleraut, Haut-Poitou, ſur la Vienne.

Chatillon-ſur-Indre, Baſſe-Touraine.

Chatillon-ſur-Loin, Gâtinois Orléanois.

Chatillon-ſur-Loire, Haut-Berri.

Chatillon-ſur-Seine, Bourgogne, Pays de la montagne.

Chatillon-ſur-Saone, Franche-Comté, Bailliage d'Amont.

Châtre (la), Bas-Berri, ſur l'Indre.

Chaumont en Vexin, Iſle de France.

Chaumont en Baſſigni, Baſſe-Champagne.

Chaune, Picardie, Santerre,

Cherbourg, Maritime, Baſſe-Normandie, Cotentin.
Chimai, Hainaut.
Chinon, Touraine, ſur la Vienne.
Ciotat (la), Maritime, Baſſe-Provence.
Clameci, Nivernois, ſur l'Yonne.
Cleri, Orléanois, ſur la Loire.
Clermont, Baſſe-Auvergne, Limagne.
Clermont en Beauvoiſis, Iſle de France.
Clermont en Argonne, Barrois, ſur l'Ayr.
Clermont de Lodeve, Bas-Languedoc.
Cluni, Bourgogne, Mâconnois.
Cognac, Angoumois, ſur la Charente.
Colioure, Maritime, Rouſſillon.
Colmar, Haute-Alſace, ſur l'Ill.
Colmars, Haute-Provence, ſur le Verdon.
Commerci, Barois, ſur la Meuſe.
Compiegne, Iſle de France, Valois, ſur l'Oiſe.
Condé, Hainaut, ſur l'Eſcaut.
Condom, Gaſcogne, Condomois, ſur la Baiſe.
Condrieu, Lyonnois, ſur le Rhône.
Cône, Nivernois, ſur la Loire.
Conti, Picardie, Amiénois, ſur la Seille.

Corbeil, Isle de France, Brie Françoise, sur la Seine.
Corbie, Picardie, Amiénois, sur la Somme.
Coulomiers, Brie Champenoise, sur le Morin.
Coutances, Basse-Normandie, Cotentin.
Coutras, Guyenne, Bourdelois, sur l'Ille.
Crepi en Valois, Isle de France.
Crepi en Laonois, Isle de France.
Creci, Picardie, Ponthieu.
Creci, Brie Champenoise, sur le Morin.
Croisic (le), Maritime, Haute-Bretagne.

D

Dax, Gascogne, Landes, sur l'Adour.
Die, Bas-Dauphiné, sur la Drome.
Dieppe, Maritime, Haute-Normandie, Pays de Caux.
Digne, Haute-Provence, sur la Bleaune.
Dijon, Bourgogne, sur l'Ouche.
Dinant, Haute-Bretagne, sur la Rance.
Dol, Haute-Bretagne.
Dôle, Franche-Comté, sur le Doux.
Le Dorat, Basse-Marche, sur la Sévre.
Douai, Flandre, sur la Scarpe.
Dourdan, Isle de France, Hurepoix, sur l'Orge.

Dourlens, Picardie, Amiénois, sur l'Authie.

Draguignan, Basse Provence.

Dreux, Isle de France, Mantois, sur la Blaise.

Dunkerque, Maritime, Flandre.

Dunleroi, Haut-Berri, sur l'Auron.

E

Elbeuf, Haute-Normandie, Roumois, sur la Seine.

Embrun, Haut-Dauphiné, sur la Durance.

Epernai, Haute-Champagne, sur la Marne.

Etampes, Isle de France, Gâtinois François, sur l'Yonne, dite riviere d'Etampes.

Eu, Haute-Normandie, Pays de Caux, sur la Bresle.

Evreux, Haute-Normandie, Campagne de Neubourg, sur l'Iton.

F

Falaise, Basse-Normandie, Campagne de Caen.

Fecamp, Maritime, Haute-Normandie, Pays de Caux, Gouvernement du Havre.

La Fere, Picardie, Thiérache, ſur l'Oiſe.

La Ferté-Milon, Iſle de France, Valois, ſur l'Ourque.

Feurs, Forez, ſur la Loire.

La Flêche, Haut-Anjou, ſur le Loir.

Foix, Comté de Foix, ſur l'Ariége.

Fontainebleau, Iſle de France, Gâtinois François.

Fontenai-le-Comte, Bas-Poitou.

Forcalquier, Haute-Provence.

Fort-Louis, Baſſe-Alſace, ſur le Rhin.

Frejus, Maritime, Baſſe-Provence.

Frontignan, Maritime, Bas-Languedoc.

G

Ganat, Haut-Bourbonnois.

Gap, Haut-Dauphiné.

Gien, Gâtinois Orléanois, ſur la Loire.

Giſors, Haute-Normandie, Vexin Normand, ſur l'Epte.

Granville, Maritime, Baſſe-Normandie, Cotentin.

Graſſe, Maritime, Baſſe-Provence.

Graveline. Maritime, Flandre.

Grai, Franche-Comté, Bailliage d'Amont, ſur la Saône.

Grenoble, Haut-Dauphiné, Greſivaudan, ſur l'Iſere.

Guérande, Haute-Bretagne.
Guéret, Haute-Marche.
Guingamp, Haute-Bretagne.
Guiſe, Picardie, Thiérache, ſur l'Oiſe.
Guines, Gouvernement du Boulonnois, Pays reconquis.

H

Haguenau, Baſſe-Alſace, ſur la Moter.
Ham, Picardie, Vermandois, ſur l'Oiſe.
Harfleur, Haute-Normandie, Pays de Caux, Gouvernement du Havre, ſur la Seine.
Le Havre, Haute-Normandie, Pays de Caux, ſur la Seine.
La Haye, Baſſe-Touraine, ſur la Creuſe.
Hedin, Artois, ſur la Canche.
Hennebond, Baſſe-Bretagne, ſur le Blavet.
Henrichemont, Haut-Berri.
Honfleur, Haute-Normandie, Lieuvin, ſur la Seine.

J

Jarnac, Angoumois, ſur la Charente.
Joigni, Baſſe-Champagne, Senonois, ſur l'Yonne.

Joinville, Baſſe-Champagne, Vallage.
Joyeuſe, Vivarès, ſur la Beaune qui ſe jette dans l'Adeſche.

I

Iſſoire, Baſſe-Auvergne.
Iſſoudun, Bas-Berri.
Ivetot, Haute-Normandie, Pays de Caux.
Ivri, Haute-Normandie, Campagne de Saint-André, ſur l'Eure.

L

Lamballe, Haute-Bretagne.
Landau, Baſſe-Alſace, ſur la Queiche.
Landernau, Baſſe-Bretagne.
Landrecies, Hainaut, ſur la Sambre.
Langon, Guyenne, Bazadois, ſur la Garonne.
Langres, Baſſe-Champagne, Baſſigni, ſur la Marne.
Laon, Iſle de France.
Laval, Bas-Maine, ſur la Mayenne.
Lavaur, Haut-Languedoc, ſur l'Agout.
Leitoure, Gaſcogne, Lomagne, ſur le Gers.
Lens, Artois.
Leſcar, Bearn, ſur le Gave Béarnois.

Libourne, Guyenne, Bourdelois, ſur la Dordogne.
Lille, Flandre, ſur la Deulle, qui ſe jette dans la Lys.
Limoges, Haut-Limoſin, ſur la Vienne.
Limoux, Haut-Languedoc, ſur l'Aude.
Lizieux, Haute-Normandie, ſur la Touques.
Loches, Baſſe-Touraine, ſur l'Indre.
Lodève, Bas-Languedoc.
Lombez, Gaſcogne, Comminge, ſur la Save.
Loudun, Haut-Poitou.
Louviers, Haute-Normandie, Campagne de Neubourg, ſur l'Eure.
Lunéville, Lorraine, ſur la Veſouze, qui ſe rend dans la Meurte, & celle-ci dans la Moſelle.
Lyon, Lyonnois, ſur le Rhône & ſur la Saône.

M

Mâcon, Bourgogne, ſur la Saône.
Maillezais, Bas-Poitou.
Le Mans, Maine, ſur la Sarte.
Mante, Iſle de France, ſur la Seine.
Marans, Aunis, ſur la Sévre.
Marmande, Guyenne, Agénois, ſur la Garonne.

Marſeille, Maritime, Baſſe-Provence.
Maubeuge, Hainaut, ſur la Sambre.
Mayenne, Bas-Maine, ſur la Mayenne.
Meaux, Brie Champenoiſe, ſur la Marne.
Mende, Gévaudan, ſur le Lot.
Metz, Pays des trois Evêchés, Meſſin, ſur la Moſelle.
Meulan, Iſle de France, Vexin François, ſur la Seine.
Mezieres, Haute-Champagne, Retelois, ſur la Meuſe.
Milhaud, Rouergue, ſur le Tarn.
Mirande, Gaſcogne, Eſtarac, ſur la Blaiſe.
Mirecourt, Lorraine.
Mirepoix, Haut-Languedoc.
Montbazon, Baſſe-Touraine, ſur l'Indre.
Montbrizon, Forez.
Moncontour, Haut-Poitou.
Moncontour, Haute-Bretagne.
Mondauphin, Haut-Dauphiné, Embrunois, ſur la Durance.
Mondidier, Picardie, Santerre.
Monfort, Iſle de France, Hurepoix.
Monleri, Iſle de France, Hurepoix, ſur l'Orge.
Monluçon, Bas-Bourbonnois, ſur le Cher.

Monmédi, Luxembourg François, ſur le Cher.

Montmorenci, Iſle de France propre.

Montpellier, Bas-Languedoc.

Montpenſier, Baſſe-Auvergne.

Montargis, Gâtinois Orléanois, ſur le Loin.

Montauban Bas-Querci, ſur le Tarn.

Montelimart, Bas-Dauphiné, près du Rhône, ſur le Roubion.

Montereau, Brie Champenoiſe, ſur l'Yonne.

Montreuil, Picardie, Marquenterre, ſur la Canche.

Mont-Saint-Michel, Maritime, Baſſe-Normandie, Avranchin.

Morlaix, Baſſe Bretagne.

Mortagne, Perche, ſur l'Huigne.

Mortagne, Haut-Poitou.

Mortagne ſur-Gironde, Saintonge.

Moulins, Haut-Bourbonnois, ſur l'Allier.

N

Nanci, Lorraine, près de la Moſelle, ſur la Meurte.

Nantes, Haute-Bretagne, ſur la Loire.

Narbonne,

Narbonne, Bas-Languedoc.
Nemours, Gâtinois François, ſur le Loin.
Nerac, Gaſcogne, Condomois, ſur la Blaiſe.
Neuchâtel, Haute Normandie, Pays de Brai, ſur la riviere d'Arques.
Nevers, Nivernois, ſur la Loire.
Nîmes, Bas-Languedoc.
Niort, Haut-Poitou, ſur la Sévre.
Nogent-le-Roi, Beauce, Pays Chartrain, ſur l'Eure.
Nogent-le-Rotrou, Perche, ſur l'Huigne.
Nomeni, Lorraine, ſur la Seille.
Noyon, Iſle de France, ſur l'Oiſe.
Nuits, Bourgogne, Dijonnois.

O

Oleron, Béarn, ſur le Gave d'Oleron.
Orange, Haute-Provence, ſur le Rhône.
Orchies, Flandre.
Orient (l') Maritime, Baſſe-Bretagne.
Orléans, Orléanois, ſur la Loire.
Ornans, Franche-Comté, Bailliage de Dôle.



P

Painbeuf, Haute - Bretagne, sur la Loire.

Pamiers, Comté de Foix, sur l'Ariége.

Paris, Isle de France propre & Hurepoix, sur la Seine.

Partenai, Haut Poitou, sur la Thoue.

Pau, Béarn, sur le Gave Béarnois.

Pequigny, Haute-Picardie, Amiénois, sur la Somme.

Périgueux, Haut Périgord, sur l'Isle.

Péronne, Haute-Picardie, Santerre, sur la Somme.

Perpignan, Roussillon, sur le Tet.

Pezenas, Bas-Languedoc.

Philippeville, Hainaut François.

Pithiviers, Gâtinois Orléanois.

Plombieres, Lorraine.

Poissi, Isle de France, Mantois, sur la Seine.

Poitiers, Haut Poitou, sur le Clain.

Poligni, Franche - Comté, Bailliage d'Aval.

Pont - à - Mousson, Lorraine, sur la Moselle.

Pontaudemer, Haute-Normandie, sur la Rille.

Pont de-Beauvoisin, Bas - Dauphiné, Viennois.

Pont-de-Cé, Bas-Anjou, ſur la Loire.
Pont-de-Larche, Haute-Normandie, ſur la Seine.
Pont-de-Royan, Haut-Dauphiné.
Pont-Saint-Eſprit, Bas-Languedoc, ſur le Rhône.
Pont-ſur-Yonne, Gâtinois François.
Port-Louis, Maritime, Baſſe-Bretagne.
Port-Saint Louis ou de *Cette*, Maritime, Bas-Languedoc.
Provins, Brie Champenoiſe.
Pui, (le) Vélai, ſur la Loire.

Q

Queſnoi (le) Hainaut François.
Quimpercorentin, Baſſe-Bretagne.
Quimperlai, Baſſe-Bretagne.

R

Reims, Haute-Champagne, Remois, ſur la Veſle.
Remiremont, Lorraine.
Rennes, Haute-Bretagne, ſur la Vilaine.
Retel, Haute-Champagne, ſur l'Aine.
Richelieu, Haut-Poitou, Gouvernement de Saumur.
Rieux, Haut-Languedoc, ſur la Garonne.
Riez, Haute-Provence.

Riom, Baſſe-Auvergne, Limagne.
Riveſaltes, Rouſſillon.
Roane, Forez, ſur la Loire.
Rocheſort, Aunis, ſur la Charente.
Rocroi, Haute Champagne, Retelois.
Rodez, Rouergue, ſur l'Aveirou.
Roie, Picardie, Santerre.
Roſoi, Brie Françoiſe.
Rouen, Haute-Normandie, Vexin Normand, ſur la Seine.

S

Saint-Aignan, Bas-Berri, ſur le Cher.
Saint-Amand, Flandre, ſur la Scarpe.
Saint Amand, Bas-Bourbonnois, ſur le Cher.
Saint-Aubin, Haute-Bretagne.
Saint Bertrand, Gaſcogne, Cominge, ſur la Garonne.
Saint-Brieu, Maritime, Haute-Bretagne.
Saint Claude, Franche-Comté, Bailliage d'Aval.
Saint-Denis, Iſle de France propre, ſur la Seine.
Saint-Etienne, Forez.
Saint-Flour, Haute Auvergne.
Saint-Galmier [illegible]rez.
Saint-Ge[illegible]*-Laye*, Iſle de France, Mantois, ſur la Seine.

Saint-Jean-d'Angeli, Baſſe-Saintonge, ſur la Boutonne.
Saint-Jean-de-Luz, Gaſcogne, Labour.
Saint-Jean-Pied-de-Port, Navarre.
Saint-Lizier, Gaſcogne, Couſerans.
Saint-Lo, Baſſe-Normandie, ſur la Vire.
Saint-Maixent, Haut-Poitou, ſur la Sévre.
Saint-Malo, Maritime, Haute-Bretagne.
Saint-Maximin, Baſſe-Provence.
Saint-Menehoult, Haute-Champagne, Rémois, ſur l'Aine.
Saint-Mihel, Barrois, ſur la Meuſe.
Saint-Omer, Artois, ſur l'Aa.
Saint-Palais, Navarre.
Saint Papoul, Haut-Languedoc.
Saint-Paul-de-Léon, Maritime, Baſſe-Bretagne.
Saint-Paul-trois-Châteaux, Bas-Dauphiné, Tricaſtin, ſur le Rhône.
Saint-Pierre-le-Moutier, Nivernois.
Saint-Pons, Bas-Languedoc.
Sanit-Pourçain, Baſſe-Auvergne.
Saint-Quentin, Haute-Picardie, Vermandois, ſur la Somme.

Saint-Riquier, Picardie, Ponthieu.
Saint-Sever, Gaſcogne, Chaloſſe, ſur l'Adour.
Saint-Tropez, Maritime, Baſſe-Provence.
Saint-Valeri, Baſſe-Picardie, Vimeux, ſur la Somme.
Saint-Valeri en Caux, Maritime, Haute-Normandie.
Saint-Venant, Artois, ſur la Lys.
Saintes, Haute-Saintonge, ſur la Charente.
Salins, Franche-Comté, Bailliage d'Aval.
Salon, Baſſe-Provence.
Sancerre, Haut-Berri, près de la Loire.
Sare-Bruck, Lorraine Allemande, ſur la Sare.
Sare-Louis, Lorraine Allemande, ſur la Sare.
Sarguemine, Lorraine Allemande, ſur la Sare.
Sarlat, Bas-Périgord, près de la Dordogne.
Saverne, Baſſe-Alſace.
Saulieu, Bourgogne, Auxois.
Saumur, Bas-Anjou, ſur la Loire.
Schleſtat, Baſſe-Alſace, ſur l'Ill.

Sedan, Haute-Champagne, Retelois, ſur la Meuſe.

Seez, Baſſe-Normandie, ſur l'Orne.

Senez, Haute Provence.

Sens, Baſſe-Champagne, Senonois, ſur l'Yonne.

Siſteron, Haute-Provence, ſur la Durance.

Soiſſons, Iſle de France, ſur l'Aîne.

Soubiſe, Aunis, Brouageàis, ſur la Charente.

Strasbourg, Baſſe Alſace, ſur le Rhin & l'Ill.

Sulli, Orléanois, ſur la Loire.

T

Taillebourg, Baſſe-Saintonge, ſur la Charente.

Talmont, Haute-Saintonge, ſur la Gironde.

Tarbes, Gaſcogne, Bigorre, ſur l'Adour.

Tartas, Gaſcogne, Landes.

Thionville, Luxembourg François, ſur la Moſelle.

Thouars, Haut-Poitou, ſur la Thoue.

Tonnerre, Baſſe-Champagne, Senonois, ſur l'Armançon.

Toul, Pays des trois Evêchés, Toulois, ſur la Moſelle.

Toulon, Maritime, Baſſe-Provence.

Toulouse, Haut - Languedoc, sur l
Garonne.
Tournon, Vivarez, sur le Rhône.
Tours, Haute-Touraine, sur la Loir
Treguier, Maritime, Basse-Bretagne.
Trévoux, Pays de Dombes, partie d
la Bresse, sur la Saône.
Trimouille (la), Haut-Poitou.
Troyes, Basse-Champagne, dans l
Champagne propre, sur l
Seine.
Tulle, Bas-Limosin, sur la Correze

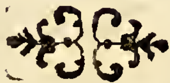
V

Vabres, Rouergue.
Vaison, Comtat.
Valence, Bas-Dauphiné, sur le Rhôn
Valenciennes, Hainaut, sur l'Escaut.
Vannes, Maritime, Basse-Bretagne.
Vaucouleurs, Baise - Champagne, Bas
signy, sur la Meuse.
Vaudrevange, Lorraine-Allemande, su
la Sare.
Vence, Basse-Provence.
Vendôme, Beauce, sur le Loir.
Verdun, Pays des trois Evêchés, Ver-
dunois, sur la Meuse.
Verneuil, Haute-Normandie.
Vernon, Haute - Normandie, sur la
Seine.

Verfailles, Ifle de France, Mantois.
Vervins, Haute-Picardie, Thiérache.
Vefoul, Franche-Comté, Bailliage d'Amont.
Vichi, Haut-Bourbonnois, fur l'Allier.
Ville-Franche, Beaujolois, partie du Gouvernement de Lyonnois.
Ville-Franche, Rouergue.
Ville-Franche, Rouffillon.
Villers-Coteret, Ifle de France, Valois.
Vire, Baffe-Normandie, Bocage, fur la Vire.
Vitrei, Haute-Bretagne.
Vitri-le-François, Haute-Champagne, Perthois, fur la Marne.
Viviers, Vivarez, fur le Rhône.

U

Uzerche, Bas-Limofin, fur la Vezere.
Uzès, Bas-Languedoc.



§. II. *Villes qui se trouvent sur les routes de Paris, à différentes Villes de Provinces, frontieres & maritimes.*

De Paris à *Bayonne.*
Etampes, Orléans, Cleri, Baugenci, Blois, Amboise, Tours, Chatelleraud, Poitiers, Lusignan, Saint-Jean d'Angeli, Saintes, Pons, Mirembeau, Blaye, Bordeaux, Belin. (Autre route depuis Poitiers jusqu'à Blaye) Vivonne, Ruffec, Angoulême, Barbezieux, Blaye.

De Paris à *Pau.*
Bordeaux, Dax, Ortez.

De Paris à *Auch.*
Orléans, Romorentin, Château-Roux, Limoges, Uzerches, Brive, Cahors, Castel-Sarrasin.

De Paris à *Perpignan.*
Cahors, Montauban, Toulouse, Carcassonne.

De Paris à *Lyon.*
Fontainebleau, Nemours, Montargis, Briare, Cosne, La Charité, Nevers, Moulins, la Palice, Roane. (Autre

route) Fontainebleau, Sens, Joigni, Auxerre, Noyers, Dijon, Beaune, Châlon-ſur-Saône, Tournus, Mâcon, Ville-Franche.

De Paris à *Mende.*
Moulins, Gannat, Riom, Clermont, Iſſoire, Brioude, Saint-Flour.

De Paris à *Montpellier.*
Lyon, Vienne, Saint-Vallier, Valence, Montelimart, Pierre-Latte, Pont-Saint-Eſprit, Bagnol, Nîmes.

De Paris à *Arles.*
Pierre-Latte, Orange, Avignon, Taraſcon.

De Paris à *Marſeille.*
Avignon, Cavaillon, Aix.

De Paris à *Antibes.*
Aix, Brignol, Frejus.

De Paris à *Grenoble.*
Lyon, Bourgoin.

De Paris à *Bourg en Breſſe.*
Mâcon.

De Paris à *Beſançon.*
Dijon, Auxonne, Dôle.

De Paris à *Basle*.
Brie-Comte-Robert, Provins, Troyes, Bar-ſur-Aube, Chaumont en Baſſigni, Langres, Veſoul, Béfort.

De Paris à *Strasbourg*.
Meaux, la Ferté-ſous-Jouare, Château-Thierri, Dormans, Epernai, Châlon-ſur-Marne, Vitri-le-François, Saint-Dizier, Bar-le-Duc, Ligny, Toul, Nanci, Saint-Nicolas, Lunéville, Blamont, Sarbourg, Phaltzbourg, Saverne. (Autre route depuis Châalons jusqu'à Sarbourg), Sainte-Menehoult, Clermont en Argonnne, Verdun, Metz, Vic. (Autre route depuis Paris jusqu'à Sainte-Menehoult), Damartin, Villers-Coteret, Soiſſons, Reims, Suippe.

De Paris à *Valenciennes*.
Senlis, Roye, Péronne, Cambrai,

De Paris à *Lille*.
Cambrai, Douai. (Autre route depuis Péronne) Bapaume, Arras, Lens.

De Paris à *Dunkerque*.
Saint-Denis, Chantilli, Clermont en Beauvoiſis, Breteuil, Amiens, Dourens, Saint-Pol, Aire, Caſſel.

De Paris à *Calais*.
Amiens, Abbeville, Montreuil, Boulogne.

De Paris à *Dieppe.*

Paris, Saint-Denis, Pontoise, Magny, Rouen, Totes. (Autre route jusqu'à Rouen) Saint-Germain-en-Laye, Poissi, Meulan, Mantes, Vernon, Pont-de-Larche.

De Paris au *Havre-de-Grace.*

Rouen, Caudebec, l'Ille-Bonne, Harfleur.

De Paris à *Cherbourg.*

Mantes, Paci, Evreux, Lizieux, Caen, Bayeux, Carentan, Valogne.

De Paris à *Avranches.*

Versailles, Houdan, Dreux, Seez, Domfront, Mortain.

De Paris à *Alençon.*

Dreux, Verneuil, Mortagne.

De Paris à *Saint-Malo.*

Alençon, Pontorson.

De Paris à *Brest.*

Alençon, Mayenne, Rennes, Saint-Brieu, Morlaix.

De Paris à *l'Orient.*

Rennes, Vannes.

De Paris à *Nantes.*

Versailles, Chartres, Nogent-le-Ro-

trou, la Ferté Bernard, le Mans, la Flèche, Angers, Ancenis.

De Paris à la *Rochelle.*
Poitiers Lufignan, Saint Maixent, Niort, Frontenai - l'Abattu, Surgeres, (même route, de Paris à *Rochefort.*)

§. III. *Mefure des Diftances.*

Les mefures qui fervent à exprimer les Diftances refpectives, fe nomment des *lieues* : ces lieues ne font pas de la même étendue par toute la France : leur étendue fe défigne par des *toifes.* La toife eft une mefure qui contient fix pieds.

Les plus grandes lieues de France ont trois mille toifes : elles font particulierement en ufage dans la *Gafcogne* & dans la *Provence.*

Les plus petites lieues font celles du Gâtinois : elles ont 1700 toïfes.

Les lieues d'*autour de Paris*, & celles de la *Sologne*, font de 2000 toifes.

Les lieues du *Berri* & d'un grand nombre de Provinces, telles que la *Normandie*, la *Picardie*, &c. font de

2200 toiſes. Celles de *Bretagne* & *d'Anjou*, ſont de 2300 toiſes ; celles du *Lyonnois*, de 2400 toiſes ; & celles du *Bourbonnois*, de 2500 toiſes.

On appelle *Lieues communes* de France, celles dont la longueur eſt moyenne, relativement à toutes celles dont il vient d'être parlé : elle eſt de 2282 toiſes.

Le chemin qu'un homme, marchant d'un pas ordinaire, peut faire en une heure, eſt compté pour une lieue ; & cette lieue eſt de 2853 toiſes.

Les petites diſtances s'eſtiment ordinairement en lieues du Pays où elles ſont priſes ; mais pour les grandes diſtances, comme de Paris à Bordeaux, à Toulouſe, à Marſeille, &c. il eſt à propos de les meſurer par les lieues *communes*, ou par les lieues d'*une heure*.

Fin du ſecond Volume.

AVIS

Du Sieur Desnos, Libraire & Ingénieur - Géographe.

Description générale de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique & de l'Amérique, précédée de Discours pour l'intelligence des Spheres Armillaires de Ptolemée & de Copernic, & des Globes célestes & terrestre, avec un avant-propos historique sur l'origine & les progrès de l'Astronomie & de la Géographie; Ouvrage utile pour l'intelligence de toutes sortes d'Atlas universels, par M. Maclot, *Associé de l'Académie Royale des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Rouen*, &c. A Paris, chez ledit Sieur *Desnos*, à l'enseigne du Globe & de la Sphere. Seconde édition.

On a eu soin de faire imprimer ces Discours, de maniere qu'ils puissent être appliqués sur chacune des Cartes dont ils présentent l'analyse. Ils sont particuliérement adaptés à *l'Atlas général, méthodique & élémentaire, dressé pour l'instruction de la jeune Noblesse de l'Ecole Royale-Militaire, & reçu par une délibération du Conseil de cette Ecole.* Toutes les planches Astronomiques & Cartes Géographiques dont cet Atlas est composé, n'offriroient d'utilité qu'aux personnes déjà instruites, & le seroient peu à l'égard de celles qui ne le sont pas, sans le secours des Discours Analytiques & Historiques qui les accompagnent. Ce sont autant de leçons précises, imprimées sur les marges de chaque Carte, pour en faciliter l'étude.

PRIX de l'Atlas, complet avec les Discours.

En grand papier.	50 liv.
En moyen papier.	40
En petit papier	36
Le même Atlas, *in-quarto*, avec les Discours séparés.	27

APPROBATION

du Censeur Royal.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un manuscrit qui a pour titre : *Mappemonde Géographique & Historique*, &c. par M. MACLOT, dans lequel je n'ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 3 Mars 1778.

ROBERT DE VAUGONDI.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la grâce de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT : Notre amé le Sieur MACLOT, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public, un ouvrage intitulé : *Mappemonde Géographique & Historique*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de permission pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de cinq années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes : Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance : à la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression

dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance de la présente permission; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMÉNIL; qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur de MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMÉNIL; le tout à peine de nullité des Présentes: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant, & ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de haro, charte normande, & lettres à ce contraires: Car tel est notre plaisir. Donné à Paris, le vingt sixième jour du mois de Mars l'an de grace mil sept cent soixante-dix-huit, & de notre Règne le quatrième.

Par le Roi en son Conseil. LEBEGUE.

Registré sur le Registre XX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, No. 12. Fol. 50. conformément aux dispositions énoncées dans la présente Permission; & à la charge de remettre à ladite Chambre les huit Exemplaires prescrits par l'*Art.* 108 *du Réglement de* 1723. *A Paris, ce* 1 *Mars* 1778.

A. M. LOTTIN l'aîné, Syndic.

